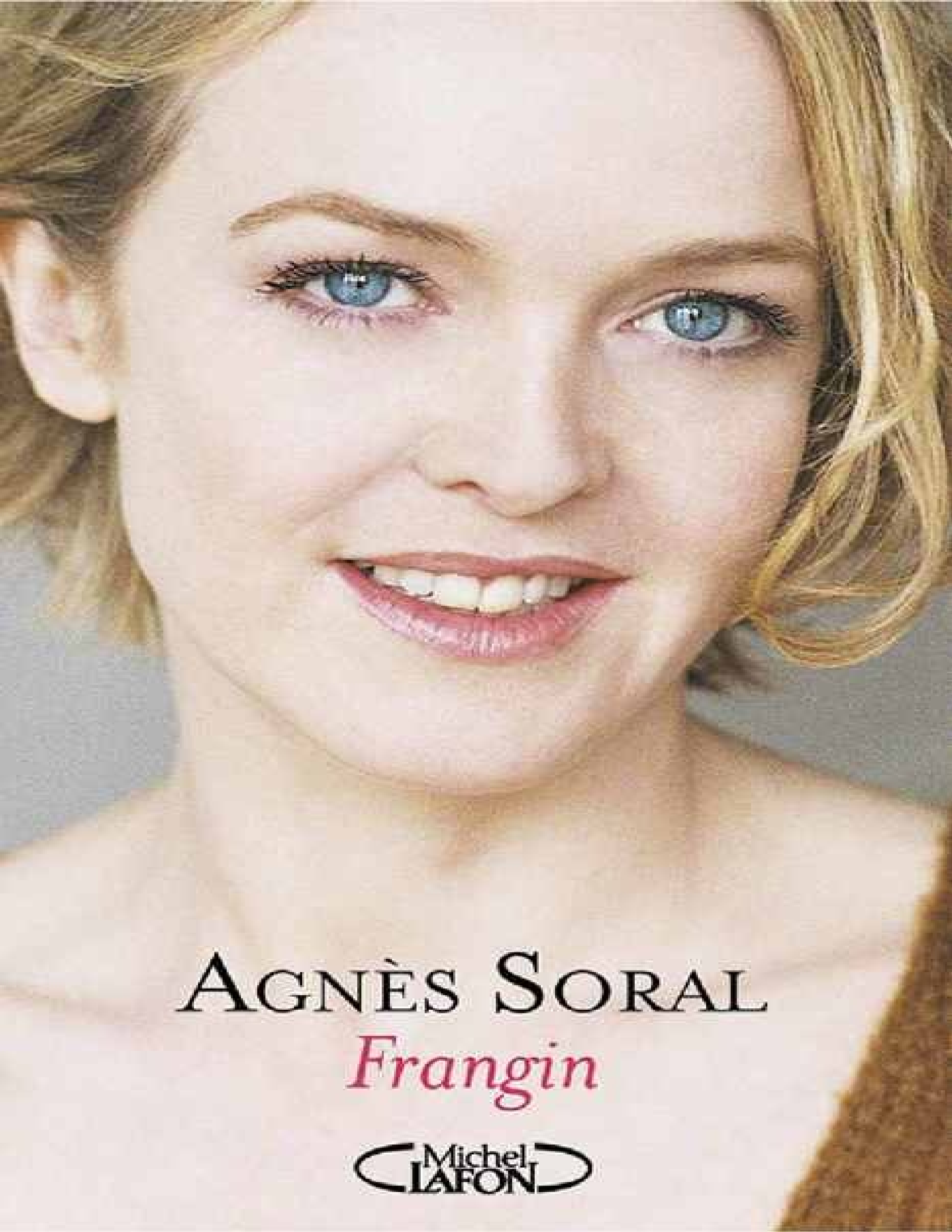
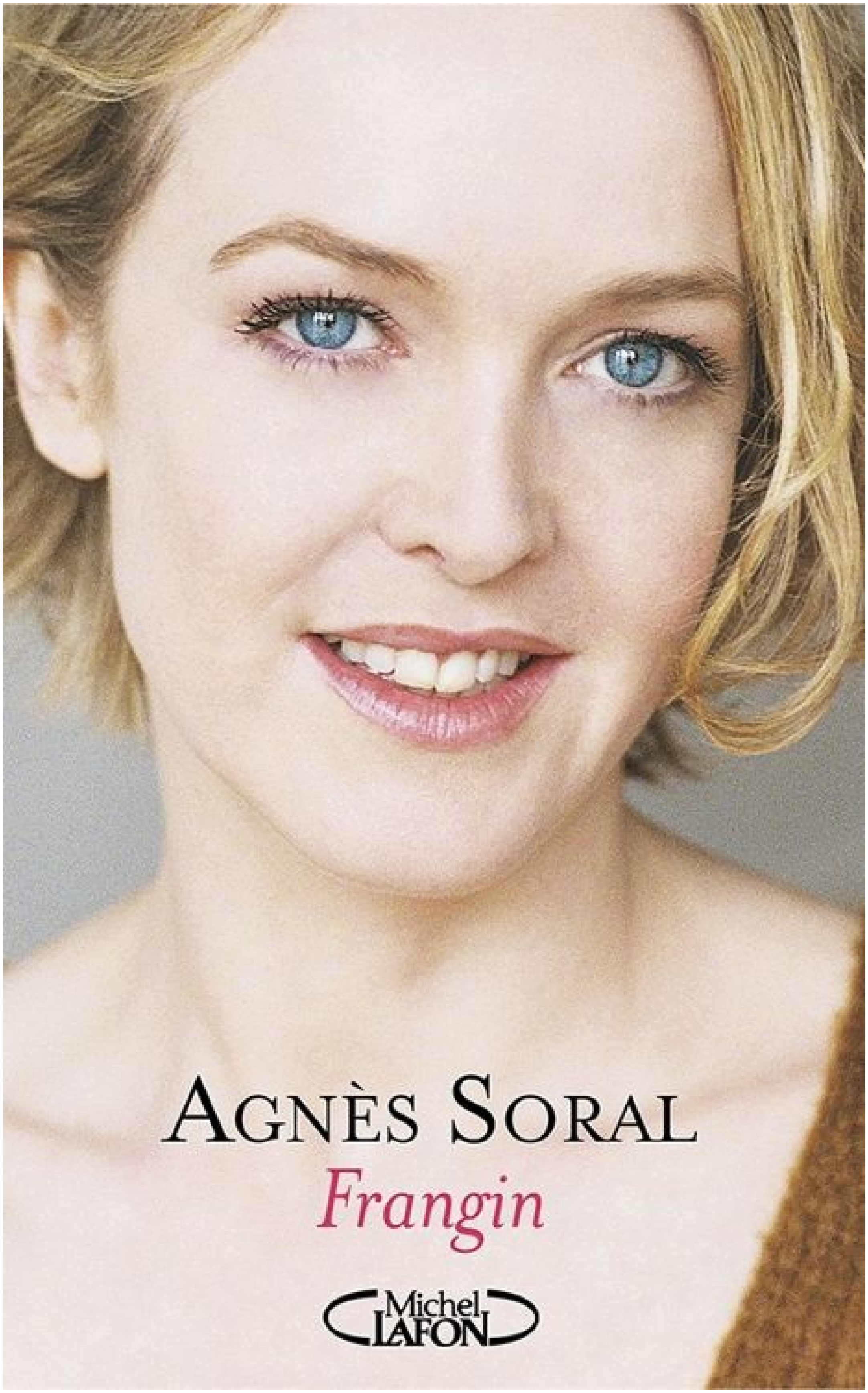


AGNÈS SORAL

Frangin

Michel LAFON


Agnès Soral
Frangin
Michel Lafon

Agnès Soral

Frangin

À mes deux filles que j'aime.

Je sais que la mémoire est sélective et fluctuante,
mais c'est comme cela que je l'ai vécu et ressenti.

AVANT-PROPOS

9 janvier 2014

Cette nuit encore, j'ai pensé à toi. À ce que tu deviens. Cela me donne beaucoup de souci. À force de ne pas dormir, je vais finir par faire mon âge. Être insomniaque, c'est fou ce que ça me fait de longues journées. Même si j'ai fini mon travail tôt, je ne t'en remercie pas. Pour me détendre, me voilà à flâner dans les rues de mon quartier. J'en profite pour m'acheter des cigarettes dans la gare de l'Est dont je ne me lasse pas d'admirer les détails d'architecture. Tiens, dans le kiosque, tu fais la couverture d'un magazine avec Dieudonné et Zemmour. C'est titré : « LA HAINE ». Tu y ressembles à l'acteur Bruce Willis, en moins fun. Et pourtant, ce n'est pas la promo du remake d'un film où tu jouerais les bad boys. *C'est le* Nouvel Obs. *En dessous du trio, les mots : « antisémitisme, racisme » et en rouge sang : « voyage dans une France xénophobe ». Tu n'en es pas arrivé là ?! Voilà plus de huit années que tu as rompu les ponts avec toute la famille pour te* reconstruire. *Eh bien ! Il a dû y avoir un bug car tu n'as pas du tout l'air d'aller mieux. En tout cas, pas à en voir tes activités depuis quelque temps… Tu parles d'une reconstruction ! Même si ça m'a fait des vacances de ne plus te voir, ç'a été difficile de respecter ton choix sans en être peinée. Surtout pour Maman que tu n'as pas vue depuis au moins vingt ans. J'ai beau fouiller dans ma mémoire, je ne trouve aucune trace, dans notre passé commun, de ton antisémitisme. J'ai beaucoup de souvenirs avec toi car, selon ton expression : « On a vécu dans la même cellule. » Des moments d'engueulade, de rejet, de complicité aussi, j'en ai, mais des signes avant-coureurs de ton antisémitisme, non.*

Je ressens un gros coup de fatigue et ce n'est pas par manque de sommeil. J'ai envie de m'allonger par terre, là, de pleurer, vomir, ou hurler ; je ne sais plus. Ou de manger du chocolat et de mourir. Je flotte dans un immense chagrin. Machinalement, j'attrape sur le comptoir mes cigarettes. La tête me tourne.

J'entends le buraliste : « Ça va, mademoiselle ? Vot' monnaie. Les clopes, c'est assez cher comme ça… Et ça va augmenter. » Mais je cours déjà me réfugier à la maison où, sur ma porte à peine refermée, j'alterne les pleurs de rage, de colère, et surtout de chagrin, dans le désordre, et je recommence. Ce qui ne m'aide pas à avoir les idées en place. Ni à y voir clair avec les yeux gonflés. Mais là, non, ça va trop loin. Ça va s'arrêter où ?

J'ai trop besoin de comprendre ce qu'il t'est arrivé. Je t'appelle sur ton portable. Tiens, ce numéro n'est plus à toi. Je plains celui à qui l'opérateur l'a refilé car, entre les plaintes de tes détracteurs et les louanges de tes admirateurs, ça doit tellement sonner que, dans sa poche, ça lui fait une chaufferette. Pour le dérangement, c'est déjà ça. Il y a deux ans, j'avais rompu le pacte du non-contact. Sur ton fixe, l'annonce du répondeur disait : « Laissez-nous un message. » Pas de nom. « Nous », ça m'avait fait plaisir de savoir que tu étais toujours avec « Bijou », ma jolie belle-sœur que je n'ai vue qu'une fois. Sur la machine, je t'apprenais la grave maladie d'un membre de notre famille et la nécessité pour toi de faire des analyses… Eh oui ! On n'hérite pas toujours de ce que l'on voudrait. Moi, j'ai échappé à ça. Tu as peut-être pensé que c'était une blague, une façon de te dire que cette personne aussi était malade de tes prises de position. En octobre, j'ai laissé la bonne nouvelle de sa guérison sur la même machine. Si ce « nous » n'est pas « vous », au moins les propriétaires de la ligne ont-ils eu l'issue heureuse de la maladie.

Je t'écrirais bien une lettre mais ton adresse a dû changer depuis la dernière fois que l'on s'est vus en 2006, le lendemain de ton agression à l'acide à la suite de tes déclarations révisionnistes par, disais-tu, « le Betar, cette jeunesse juive armée ». Heureusement, ta tenue intégrale de moto t'avait protégé. Tes yeux n'avaient rien eu…

Tu m'avais demandé d'échanger ton appartement avec celui de ma fille car tu craignais qu'on t'assassine chez toi en tirant au travers de ta porte. Bon, tu étais tellement troublé que tu n'avais pas compris que je n'accepte pas le deal. Avec le recul, c'est drôle. Énervé, tu étais parti et, par texto, tu m'avais annoncé que tu coupais les ponts avec moi et toute la famille que tu ne voyais déjà plus. Puis, peu de temps après, j'avais été stupéfaite que tu deviennes le conseiller de Jean-Marie Le Pen.

À mon bureau, j'allume mon ordi, cherche dans ma boîte mail un vieux courriel à ton adresse. Rien. Forcément, tu ne m'as jamais écrit. J'ai reçu plusieurs mails ces derniers jours, dont celui d'un producteur qui m'apprend

qu'on lui refuse les visas et l'accord pour tourner au Venezuela un docu-fiction musical dont je devais être le fil conducteur, pour la simple raison que le nom « Soral » véhiculerait tes idéologies extrémistes. Il sait que je ne partage pas tes opinions mais me demande une lettre pour me justifier auprès des autorités du pays. Le 25 mai 2000, la ministre de la Culture Catherine Tasca m'avait nommée chevalier de l'ordre des Arts et des Lettres mais apparemment, à l'ambassade, mon prénom aujourd'hui ne l'emporte plus sur ta violence. Dans les nuits parisiennes et le monde du show-biz où je t'emmenais, tu as changé Bonnet de Soral pour « ABS » afin de te présenter comme peintre, ton activité artistique d'alors. Puis « AB de S » Mais ABS devint le nom d'un système d'assistance au freinage et ça n'aidait pas pour démarrer ta carrière… En 1978, par extension à ma nouvelle notoriété que je devais au film Un moment d'égarement *de Claude Berri et à divers téléfilms, certains ont commencé à t'appeler Alain Soral. En décembre 1984, juste après* Tchao Pantin*, que j'avais tourné en 1983 avec Coluche, tu as cosigné avec Hector Obalk et Alexandre Pasche le livre* Les Mouvements de mode expliqués aux parents *sous le nom d'Alain Soral.*

Première partie :

Enfance

– 1 –

Râlain

Maman raconte qu'Alain, à dix-huit mois, lorsqu'elle rentra de la maternité avec Bébé-moi à la maison d'Aix-les-Bains, avait râlé qu'on m'installe dans sa chambre.

– Nan ! Elle va faire pipi dans mon lit !

Une nuit, elle le retrouva par terre dans la lumière du frigo béant, malade d'avoir bu sans soif plusieurs de mes biberons préparés. Gavé, il avait vidé sur le lino de la cuisine ceux qu'il ne pouvait pas ingurgiter. Maman le recoucha, tout attendrie par sa jalousie qu'elle perçut comme un acte d'amour. Il redoutait si fort que je rampe cochonner son lit qu'il mouilla lui-même ses draps, et cela pendant de longues années. Même en paranoïa, on n'est jamais mieux servi que par soi-même. Pas de bol, je fus propre très tôt, l'humiliant ainsi bien malgré moi de ses accidents nocturnes.

Certains parents offrent un cadeau au jaloux de la part du bébé… C'est une bonne idée ; ça aide pour accepter le petit frère ou la petite sœur. Moi, je suis la dernière, alors ça m'a été facile d'aimer très fort mon frère et ma sœur. Je n'imaginais pas la vie sans eux, pas de comparaison d'avant/après. J'ai quatre ans de différence avec notre aînée, Florence. Plus proche en âge d'Alain, et comme beaucoup de benjamines, je finissais ses vêtements trop petits, jouais avec ses anciens jouets de bébé. Qu'on recyclât ses affaires pour moi le mettait dans un état de jalousie extrême et le confortait dans l'idée que l'air que je respirais était celui que je lui prenais… Lorsque je cassais un de mes/ses jouets, il me frappait. Je pleurais, et il recevait des raclées pour « lui apprendre » à ne pas m'en donner. Ce n'était pas la meilleure des pédagogies, il est vrai, pour favoriser nos rapports. Et d'année en année, son caractère s'est endurci. Il ne pleura plus. C'était sa résistance à lui.

Moi aussi, j’ai été punie et frappée, souvent, mais je charmais en souriant alors que lui râlait. D’ailleurs, toute petite, je l’appelais « Râlain ». Il m’en voulait de se faire punir et, derrière le dos des parents, sans un mot, il mimait en me fixant, l’air méchant, sa « petite boîte à rancune ». Il ouvrait sur son front un petit tiroir, en sortait une petite feuille imaginaire, faisait mine d’y inscrire quelque chose avant de la replacer dans le tiroir qu’il refermait. Ça voulait dire : « Je me vengerai. » Les jours passaient. Et puis soudain, il me frappait avec un ressentiment intact et démesuré, en me ressortant une vieille histoire souvent anodine. Parfois même deux ans plus tard. C’était son jeu pour tenter de me plonger dans la terreur et me dominer.

Il m’attaquait en pleine nuit, m’étouffait sous l’oreiller. Grâce à lui, j’ai appris la bagarre et l’apnée : j’avais trois ans, il s’est assis dans le bain sur moi, parce qu’il voulait ma place, puis, vers six ans, il a essayé de me noyer dans le petit bain de la piscine municipale. Moi non plus, je ne pleurais plus. J’aurais été vraiment crétine de me plaindre pour m’en prendre une de plus. Ce qui fait que nos parents ont fini par croire à notre entente si bien que nous aussi. Comme on déménageait souvent, je suis devenue son plus grand compagnon de jeu.

Maman non plus n’a jamais entendu de « Je t’aime mon bébé ». Tout comme sans doute sa propre mère dont les parents s’étaient tapé une guerre. Même si à l’époque on accueillait l’arrivée d’un bébé d’un « C’est la vie ! », c’était, en plus d’une bouche à nourrir, la fin d’une liberté et, pour certains, le mariage à perpétuité. À moins que l’enfant n’atterrisse chez la grand-mère. Ce fut le cas de Maman et de sa jumelle Denise[1] après trois ans de pouponnière en Suisse. Leur mamie paternelle, femme de quarante ans au fort tempérament qui avait quitté l’Afrique et son mari, ingénieur en chef des télégraphies sans fil, les avait récupérées avant la fermeture des frontières en 1939 ; espérant ainsi appâter son fiston et sa bru pour reformer un foyer. Mais son fils, reporter de guerre et coureur pas seulement d’automobiles, avait d’autres préoccupations que le mariage. *Encouragé fortement par* les frères de la jeune fille – maquisards de la première heure –, il reconnut ses rejetons mais la laissa *déshonorée*. En 1940, parachuté sur Londres avec en poche son brevet de pilote, il rejoignait les troupes du général de Gaulle. Et elle se mariait bourgeoisement avec un autre ; un homme d’affaires basé en Afrique, qu’elle voulait suivre là-bas avec ses filles… Si la Mamie les lui avait rendues. Pour éviter que les fillettes ne soient perturbées pour la troisième fois par un chamboulement de vie, la jeune mère laissa les petites et partit pour l’Afrique. Les dizygotes restèrent avec leur

Mamie jusqu’à leur huitième année puis furent envoyées en pension chez les religieuses. Elles ne revenaient que pour les vacances. Comme ça se faisait à l’époque.

Je me souviens de cette arrière-grand-mère fatiguée par les fièvres du palu et ses crises d’amibes chez qui, petits, nous allions en vacances. Lorsqu’on voulait l’embrasser elle nous repoussait en maugréant : « C’est sale d’embrasser une vieille. »

Rien de ce que nous faisions n’avait grâce à ses yeux. L’intelligence précoce d’Alain lui faisait voir un futur « bonzhomme » auquel elle exprimait tout son mépris. Quant à moi, elle me disait : « Tu es le portrait craché de ta mère ! » Ça m’a plu jusqu’à ce que je voie souvent Maman lancer à son image dans la glace : « Mon Dieu ce que tu es moche ! » Peu narcissique, elle trouvait déstabilisant d’avoir enfanté ce petit mini-elle haut comme trois pommes, à qui elle répétait vaguement les vacheries que sa grand-mère devait lui avoir serinées pour l’abaisser, quand elle était supposée l’élever. Lorsque des gens nous complimentaient, ma sœur, mon frère ou moi, Maman s’empressait de dire :

– Ne t’illusionne pas.

Ou :

– Ne leur dites pas trop, ils vont y croire.

Technique de bonnes sœurs « pour ne pas encourager l’orgueil » comme elles nous disaient.

Comme le cœur de Mamie était tout petit petit, il n’y eut vite plus du tout de place ni pour Alain ni pour moi. Elle préférait ouvertement Florence et son côté sage et solitaire. Nous aurions eu besoin d’une famille très soudée pour nous donner de solides bases affectives. Et l’état des routes départementales de l’époque décourageait toute envie de se rendre plus d’une fois par an en Savoie, où, avec la grosse voiture de Papa, notre mère nous descendait pour quelques jours l’été.

---

1. Par respect pour leur vie privée, les noms de certaines personnes dans ce livre ont été modifiés.

– 2 –

Évelyne et Guy

La journée de mariage fut très réussie, cadre idyllique, robe de gravure de mode, temps radieux et invités enchantés. Maman, mariée à dix-huit ans avec Papa qui en avait trente-deux, prit contact abruptement avec ce qu'était un homme la nuit de ses noces. Papa, qui ne savait pas boire, avait beaucoup trop arrosé l'événement. Et, si le mariage devait être le plus beau jour de la vie, la nuit qui suivit n'en fit pas partie… Pourtant, Florence arriva vite, ensuite Alain, et puis moi, malgré la méthode Ogino du docteur du même nom qui a dû bien se marrer à l'annonce du baby-boom. Trois, si vite ! Ça décourage la tendresse, par peur de faire une famille nombreuse. Maman, poussée par sa grand-mère à épouser un beau parti, s'était fiancée alors qu'elle était immature. Plus admirative qu'amoureuse, elle pensait avoir trouvé une figure paternelle ; elle qui voyait si rarement son père. Papa, touché par sa candeur et sa timidité, lui avait fait la cour plus d'un an pour se remettre d'un chagrin d'amour et avoir une maison tenue. Il avait fait une grosse dépression à la naissance de Florence et reprochait à sa femme la vie qu'il aurait voulu avoir avec l'autre. Il lui sapa toute confiance en elle et lui remit deux louches de culpabilité. Comme c'était un homme de devoir et que maman était une femme-enfant, il resta mais nous fit quitter la Savoie, où vivait pourtant sa mère qu'il adorait. Tout ça pour être loin de celle qui en avait épousé un autre. Il m'apprit beaucoup plus tard, qu'elle ressemblait à Danielle Darrieux et avait été sa maîtresse. Femme de tête, plus âgée que lui, elle le poussait à faire de la politique et s'était lassée qu'il ne veuille pas l'épouser car, m'avait-il confié : « Je ne l'avais pas connue vierge et elle était déjà vieille pour avoir plusieurs enfants. » Elle en avait pris un autre qui devint, grâce à ses conseils, une des huiles du coin…

Papa, lui, avait passé une enfance aisée au bord du lac Léman à Évian avec ses deux aînés, Pierre et Marie, et son amusant petit frère, Georges. Guy, adulé par

sa mère toujours joyeuse, n'était jamais contredit à la maison. La seule ombre au tableau de cette jeunesse dorée avec domestiques avait été – suite au départ de son percepteur – son passage au petit séminaire de Thônes où il arriva, cheveux longs au vent, en voiture conduite par son chauffeur. Les autres petits pensionnaires l'accueillirent sous les railleries. Son côté *Monsieur Je sais tout* et donneur de leçons ne l'aida pas à nouer des amitiés avec les garçons de son âge. L'absence de confort faisait tout autant partie de l'enseignement que le grec et le latin pour les préparer à devenir prêtres. Guy en ressortit athée et définitivement allergique aux bondieuseries.

Maître Bonnet de Soral, son père, de tendance politique centriste, catholique non pratiquant, était connu comme notaire excentrique côtoyant les grands de ce monde qui venaient faire des cures thermales et goûter *la molle* du lac. Il participait aux fêtes décadentes dans la fin de l'insouciance des Années folles. Homme à femmes, roulant en voiture – ce qui, pour l'époque, était exceptionnel –, il se distinguait par son look rétro et portait une longue barbe et des bésicles d'or à la mode de son aïeul. Parmi ses amis, d'éminents médecins prisaient de temps en temps de la cocaïne pas encore considérée comme drogue ni déjà démocratisée, mais préconisée par Freud comme désinhibiteur pour la haute société. Ils devaient en avoir plein le nez pour expérimenter sur lui une opération des sinus par le palais. L'atroce souffrance qui s'ensuivit lui valut deux ans de morphine dont il ne put plus se passer. Son diabète dû à son amour de la bonne chère bien arrosée empêcha à jamais la plaie de se fermer. Dans la chambre voisine, notre père endura la tête sous l'oreiller, pendant plusieurs jours, les derniers râles du mourant ; il en garda toute sa vie un rejet des médecins. Ce qui d'ailleurs faillit, en 1976, me coûter la vie et finit par lui être fatal en 1991. Notre grand-père s'éteignit donc en 1940 et échappa à la débâcle de la Seconde Guerre mondiale ainsi qu'à la crise économique qui fit violemment chuter le standing de sa veuve et de ses quatre orphelins.

Notre père Guy avait seize ans. Trop jeune pour aller se battre en 1939, et encore lycéen à Thonon, il se retrouva soutien de famille avec le départ pour le front de son aîné Pierre qui ne tarda pas à être fait prisonnier de guerre. Pierre fut main-d'œuvre gratuite et corvéable jusqu'en 1945 dans une ferme allemande tenue par des anti-nazis qui le traitèrent correctement. Leur cousin germain suisse, engagé volontaire dans l'armée de De Gaulle, eut moins de chance. Son avion bombardé se crasha en Écosse, où il fut enterré, à tout juste vingt-trois ans. Guy, lui, se démena pour que sa mère ne soit pas spoliée lors de la succession et

la vente de l’étude de notaire de son défunt mari. Les vivres manquaient. Guy, aminci, gardait son côté juvénile qui lui évitait d’être contrôlé dans la rue. En 1943-44, pour sauver sa peau, il se cacha des Allemands et échappa au STO.

Dans la rue, lors d’une rafle, sa mère fut prise avec d’autres otages pour être fusillée par les Allemands en représailles de l’assassinat de l’un de leurs soldats. Le coupable ayant été retrouvé, elle fut libérée in extremis. Avec tout ça, Guy redoubla sa terminale. Après la libération, bac en poche, il étudia le droit à Lyon et alla à l’école de notariat pour reprendre le flambeau paternel. Grâce à sa détermination, il devint le plus jeune notaire de France ; alors qu’il avait toujours rêvé d’être architecte…

Après son enfance douillette et insouciante, Papa avait obéi aux circonstances. Devenir chef de famille pendant la guerre avait dû être une source d’angoisse infinie. Il dut faire face à de lourdes responsabilités pendant les sept longues années d’absence de son grand frère, sans réconfort, pas même celui de la religion. Il est concevable que le fait d’être devenu le père de ses frangins soit l’une des raisons de son long célibat.

Être marié avec Évelyne et avoir trois gosses le coinçait à nouveau. Et c’est peut-être pour cela qu’il ne nous supportait pas beaucoup. Lui qui n’avait jamais reçu de ses parents ne serait-ce qu’une claque nous administrait souvent des coups de ceinture ou des fessées déculottées pour notre bien et notre éducation, ou il nous punissait sans que l’on en comprenne toujours le mobile. Et ce alors même que, quelques minutes plus tôt, il pouvait plaisanter avec nous. Prenant cela pour une autorisation à la déconnade, tous les trois y allions joyeusement de nos blagues. Ça fusait. Soudain il se taisait et, immobile, la lèvre inférieure tremblante, il semblait fixer quelque chose de son regard à la pupille si dilatée que le bleu s’obscurcissait. Aveuglé par sa colère froide, sans crier gare, d’un coup, il se dépliait en faisant valdinguer les objets d’un revers de la main. Pendant que Maman se statufiait de peur. Et alors, sauve qui peut pour éviter les coups. Commençaient les poursuites silencieuses où pleuvaient les baffes qu’on tentait d’esquiver en slalomant entre les meubles. Quand l’un de nous se retrouvait piégé dans un angle, il lui barrait le passage et lui ordonnait d’une voix sourde et grave : « File dans ta chambre ! » accompagné d’une pichenette sur la nuque, ponctuée d’un bon coup de pied au cul à nous faire haïr la mode des chaussures pointues qui rappelait que le derrière est fendu en deux… C’était fréquent.

J’ai usé plusieurs divans de thérapeute à essayer de décrypter son fonctionnement. Et j’ai découvert que le déclenchement de ces fureurs, comme

celle de ce jour-là, n’était pas sans corrélation avec l’humiliation qu’il avait subie au collège de Thônes… Il ne supportait pas que l’on se moque de lui.

Pourtant au sortir de la mairie, en 1955, le couple glamour aurait pu figurer sur un guide du bonheur. En photo du moins. Guy était un croisement blond de Jean-Louis Trintignant et d’Yves Montand, et Évelyne, élégante et timide – ce qui sied à la bonne société –, avait des vrais airs de l’actrice euh… Agnès Soral ; mais en châtain foncé et yeux bleu-vert. Les deux faisaient la paire. On les enviait sûrement. Y compris pour leur voyage de noces, une croisière sur le *Batory* vers l’URSS qui ouvrait ses frontières à des touristes occidentaux non communistes. Une première ; filmée pour les actualités au cinéma, ça en jette ! À leur retour, ils s’installèrent dans la ville thermale d’Aix-les-Bains dans une maison, qu’ils firent décorer par un architecte d’intérieur en style fifties, dernier cri, revenu aujourd’hui à la mode.

– 3 –

Florence, Alain et Agnès

Mes parents avaient tout, même la bonne et l’étude de notaire près de la place du Casino, s’il vous plaît. Ils représentaient le must de la bourgeoisie de province. Même leur premier enfant, Florence, s’inscrivait dans l’excellence du modèle en vogue : l’air mutin, bébé de pub Ricoré au blond vénitien et aux taches de rousseur. Et très précoce : à neuf mois, les pédopsychiatres admiraient son élocution parfaite. Elle savait dire sans l’écorcher le plus long mot de la langue française. « À son âge ?! » s’exclamaient les vieilles dames du square où Évelyne sortait quelquefois ma sœur en robe à smocks, gants blancs, chapeau troué pour les couettes et souliers vernis. Récemment Florence m’a confié : « J’ai pris conscience très tôt que, grâce au langage, je créais un lien avec Maman qui n’était pas tactile. » À sa décharge, Évelyne aussi portait souvent des gants blancs, et c’est très salissant. Bref.

Évelyne, très conciliante, faisait tout pour ne pas déranger car Guy était en dépression ; eh oui. Elle garda ce rôle tant qu’elle le put, ou plutôt jusqu’à ce qu’elle n’en puisse plus… Mais à cette époque, elle était entièrement dévouée à la satisfaction de Guy et donna naissance à un garçon en 1958. Dans la famille, je voudrais le fils ; bonne pioche : Alain, magnifique et potelé, très rassurant pour qui avait connu le temps des cartes de rationnement… Très précoce lui aussi.

– La bonne sicilienne en avait fait son chouchou et n’avait d’yeux que pour lui, m’a précisé Florence.

En tout cas l’héritier du nom était là. À huit mois, en mai « où l’on fait ce qu’il nous plaît », Alain chopa une mauvaise bronchite qui, selon la légende familiale, « lui gâcha définitivement le caractère ». Il toussa, le pauvre, deux mois durant et ne fit plus ses nuits. Et donc les autres non plus.

Plutôt que d’avoir un chien pour parfaire le tableau de cette famille qui promettait, dix-huit mois plus tard il y eut du rab : moi. Ce fut à Maman de faire une dépression. Chacun son tour. Le médecin accoucheur m’exhiba à tout le monde en décrétant que j’étais le plus beau bébé de la clinique. Je pense que c’était pour encourager ma mère qui, ayant avant moi déjà eu le choix de la reine, se serait bien arrêtée là.

– Remarque, bébé, tu ne pleurais jamais. On aurait cru une poupée. Je te pinçais pour voir si tu étais vivante, m’a dit ma mère avec humour.

Elle adorait mordre nos chairs dodues et, aujourd’hui encore, elle a toujours tendance à pincer quand elle éprouve une émotion positive.

Mon arrivée n’arrangea pas le caractère d’Alain.

Par vase communicant, Papa, lui, sortit de sa dépression, s’émancipa de feu son père en cessant pour toujours d’être notaire et nous emmena en région parisienne, en plein boom immobilier. À défaut d’être architecte, lui qui était aussi juriste décida de devenir promoteur pour faire fortune. Il vendit tout et investit dans des terrains nus afin d’y faire bâtir des immeubles, une affaire. Il n’avait plus qu’à demander le permis de construire, fastoche. Et pour nos loisirs, il acheta avec ses copains savoyards déjà à Paris plusieurs parcelles de forêt de bouleaux et de pins à Fontainebleau près de Milly-la-Forêt.

Il sentait que c’était bon pour lui de bouger loin de sa mère. La bonne ne suivit pas son chouchou. Pauvre «Gros Loulou » (le surnom d’Alain), cela aurait peut-être arrangé son caractère… Mais elle refusa d’être du voyage. Une autre lui succéda ; espagnole celle-là, qui sur le plan affectif ne la remplaça jamais. On minimise toujours l’attachement des enfants pour leurs nounous et le chagrin ou la colère qu’il en résulte…

Il est courant que la femme dans le couple choisisse l’habitation. Pas chez nous et c’est bien dommage. Guy nous trouva une maison à Sèvres dont je n’ai aucun souvenir – puisque j’avais six mois –, en face de l’île Seguin, près du parc, mais surtout de l’embranchement de la route vers Paris, où il se rendait tous les jours. Fasciné par l’architecture, il ne mesura pas le désagrément de ce qu’il prit pour un détail amusant : les usines Renault hérissées de cheminées crachant leurs fumées juste devant nos fenêtres ! Pendant les trois huit, les voitures des futurs embouteillages se construisaient à la chaîne. Les vitres fermées, mon père en dessina de nombreux croquis au fusain avant de finir par en reconnaître l’horreur pour les bronches d’Alain et de se résoudre à bouger la petite famille plus haut sur la colline, au bon air de Meudon-la-Forêt, toujours dans le 9.2. Sans la bonne espagnole… Et dans un appartement, cette fois, au pied d’un des tout premiers

immeubles de l’architecte Pouillon, rue de la Roseraie. Rue qui n’était pas encore goudronnée. En vis-à-vis d’un immense talus bordant un trou énorme qui deviendra trois ans plus tard le grand bassin où se refléteront d’autres immeubles, et où, enfants, nous ferons flotter nos bateaux à voile. Pour le moment, tout était en chantier. Le noyau d’une future ville moderne rongeait déjà la campagne laissée, à regret, par des paysans pour la plupart expropriés ; contraints d’abandonner leurs fermes aux enfants qui en faisaient leurs terrains de jeux. Aux alentours, des champs emplis de pommiers et de poiriers peu à peu disparaissaient, remplacés par du bitume. Le groupe d’immeubles où se cachait le nôtre est toujours visible depuis la nationale qui était alors encore une simple route souvent déserte que, gamins, nous traversions pour jouer à l’orée de la forêt. Aujourd’hui des murs antibruit et le flot incessant des voitures la rendent infranchissable.

– 4 –

Meudon-la-Forêt

Évelyne n'était pas guillerette. Elle avait quitté sa Savoie, Aix-les-Bains, ville pleine de promesses d'une vie bourgeoise, et se retrouvait sans amie, en banlieue parisienne, loin de la Savoie où vivaient sa jumelle et sa Mamie. À peine avait-elle eu le temps de s'adapter à Sèvres, qu'elle atterrissait dans une ville en kit à bâtir ! C'est fatigant d'élever trois enfants dans une campagne accidentée au milieu d'un énorme chantier pendant plusieurs années. Il faut avoir la vocation d'être pionnière… en banlieue. Je me souviens des empilements de blocs comme d'énormes morceaux de sucre blanc ou de Lego pour construire les immeubles et aussi, comme des jouets oubliés par un géant, des grues et des tractopelles. Certes, la banlieue moderne naissante ne souffrait pas de mauvais a priori. Et encore aujourd'hui, à Meudon-la Forêt, personne n'incendie de voitures. À l'époque, il n'y avait ni chômeurs ni délinquants, mais cela n'avait pas pour autant le charme de la province, ni le calme de la campagne condamnée à disparaître car le chant des oiseaux était couvert par le bruit des bétonneuses et des marteaux-piqueurs. Et à part une boulangerie, une petite boucherie, une supérette, un marchand de journaux et un coiffeur où les femmes allaient une fois par semaine, il n'y avait pas grand-chose à faire sinon prendre soin de la maison… euh… de l'appartement construit à l'identique des autres. Papa, avec les meubles déménagés, avait reproduit au mieux la fameuse décoration du salon d'Aix-les-Bains. Grâce à sa société immobilière et ses nouvelles relations, le téléphone fut installé chez nous des mois avant tous les autres occupants. Maman laissait les voisins passer des coups de fil importants. Et comme elle était réservée, malgré toutes ces visites elle ne se liait pas d'amitié. Sa seule confidente était Florence avec qui elle était fusionnelle. Maman était en fait très isolée.

Pour nous, les enfants, c’était le contraire. Rien que dans notre escalier de dix étages, il y avait cinquante gamins, de la première génération d’émigrés d’Algériens, des pieds-noirs – juifs ou non – rapatriés d’Algérie, des séfarades d’Algérie et de Tunisie, des ashkénazes et des chrétiens ; les Dupond, les Martin, les Durand, les Lessieur, etc., et nous, les Bonnet… (Oui, à l’époque, nous nous faisions appeler Bonnet.) Tous jouaient ensemble et cela poussait les parents à se côtoyer sans problème. En tout cas je n’ai jamais entendu parler de « ratonnade » ou de tout autre problème de xénophobie, d’islamophobie et d’antisémitisme. C’était joyeux. D’en bas, les enfants appelaient leurs copains d’en haut qui dévalaient bruyamment les escaliers pour les rejoindre. Dès que j’ai su ouvrir une porte en me hissant sur la pointe des pieds, je sortais pour rejoindre Alain et Florence ou pour me faufiler avec les autres. Du coup, mon surnom était « la Belette ». Le temps que j’atteigne enfin la poignée, le large parvis devant notre immeuble avait été bitumé et quadrillé par d’immenses jardinières plantées de rosiers. Et derrière chez nous poussaient de grandes pelouses arborées traversées de longues allées aux petits graviers rouges. Nous jouions dehors avec les autres, vaguement surveillés par des mères à leurs fenêtres qui discutaient ou s’interpellaient d’un appartement à l’autre en criant pour couvrir la musique yé-yé diffusée par les postes de radio. Et lorsque le béton résonnait des « À table » lancés par les mamans, comme une envolée de moineaux, nous rentrions en abandonnant pour la nuit les trottinettes, tricycles ou bicyclettes dehors, sans cadenas et sans crainte d’être volés.

Beaucoup de femmes restaient chez elles pendant que leur mari travaillait. Il y avait du boulot pour tous dans les années soixante. Dans le bâtiment, l’immobilier, le transport, le commerce… Beaucoup d’ouvriers divers et variés de chez Renault garaient sur le parking leurs voitures neuves – de la même marque – à crédit. Papa, lui, se distinguait par une Peugeot 403… de luxe. Femme au foyer était un boulot énorme car notre ami Picard Surgelés n’existait pas encore. On consommait du *home-made* ; même les yaourts ! Il n’y avait pas de fast-foods ni de livreurs de pizzas, et le traiteur était réservé pour les fêtes. La télévision était achetée bien avant les équipements pour laver la vaisselle et le linge, et les fours étaient sans option autonettoyante. C’était ingrat : pas de statut social, pas de points de retraite. Tout comme les femmes tenant la caisse des magasins de leurs maris… Maman, débordée et exténuée, n’en faisait jamais assez au goût de mon père. Heureusement, l’après-midi, une dame d’âge mûr venait l’aider pour s’occuper du linge et de la couture. Par pur hasard, elle s’appelait madame Dieudonné.

Dans ces années-là, les draps étaient en général portés chez un blanchisseur, les chemises et costumes chez un teinturier et le reste était lavé à la main. Peut-être n'y avait-il pas encore de blanchisserie en ville car, au début, Maman lavait tout elle-même. Les jours de lessive, c'était exposition de cuvettes dans la cuisine ; on ne mélangeait pas les torchons et les serviettes, ni les couleurs, ni les chaussettes avec les slips. Chaque catégorie trempait dans sa bassine où l'on avait fait fondre préalablement des copeaux de savon de Marseille. Après trempage, tout était frotté à la main ou à la brosse sur des planches à crans. Les draps en lin cuisaient sur la gazinière dans des lessiveuses en zinc, sorte de marmites hautes où était planté un manche en bois pour tourner le linge. Papa lui avait bien offert, pour la fête des mères, une petite machine à laver électrique Singer qui brassait mollement le linge dans de l'eau tiédasse, mais il fallait la vidanger à la main avec un tuyau dans l'évier. Tout ça prenait deux jours pleins par semaine, sans compter le repassage, et Maman mettait un point d'honneur à ce que nous soyons toujours impeccablement mis et souliers cirés. C'est peut-être grâce à ce labeur ingrat que j'ai échappé aux robes à smocks trop petites de ma sœur et aux gants blancs qu'à partir de trois ans elle refusa de porter en dehors des cérémonies. Pourtant, très pratiques, de mon point de vue pour s'essuyer la morve. Vêtue principalement des pantalons de mon frère ou d'une cousine, je devins un garçon manqué ; bien plus confortable pour jouer.

Maman fit porter à Alain des chaussures orthopédiques pour redresser ses jambes un peu arquées, des semelles pour ses pieds plats, puis plus tard un appareil dentaire. Elle lui prodiguait son amour par ces soins avec accessoires. Au lieu de se sentir choyé, Alain se crut laid et mal-aimé et lui en voulut irrémédiablement depuis comme si elle avait fait cela pour lui nuire. Il aurait préféré des câlins à tout cet attirail. Mais ours mal léché léchera mal ses oursons à son tour… On n'a pas toujours la mère dont on aurait besoin, elle la première. On ne peut pas demander à un œuf de tendre le cou.

Papa, il est vrai, pouvait être tendre avec nous, et pourtant, nos parents n'avaient jamais de gestes d'affection l'un envers l'autre. En tout cas, pas devant nous. La sexualité peut malheureusement se passer de tendresse.

Peut-être parce qu'elle-même avait une jumelle, Maman m'associait à mon frère pour tout, et c'est ainsi qu'avant l'âge requis elle m'inscrivit avec lui à la maternelle.

– Agnès est dégourdie et très sociable, argumenta ma mère devant la directrice qui m’observait du coin de l’œil, et puis, elle sera avec son frère.

Je ne comprenais pas bien l’enjeu mais sentais que c’était important pour Maman ; je fis donc risette à la dame.

Nous faisant visiter les lieux, la directrice ajouta :

– Bon, je veux bien faire un essai, mais si la petite pleure je ne la garderai pas.

Ça me rassurait plutôt.

– Bientôt la vraie école sera complètement construite. C’est du provisoire.

Elle nous conduisit de son bureau à une cour clôturée de grillage et bordée de petits bancs avec un bac à sable au milieu et nous fit entrer dans un des cubes Algeco préfabriqués aux murs floqués d’amiante couverts de dessins d’enfants et d’un grand tableau vert devant lequel étaient disposées des tables et des petites chaises à nos tailles. Assis, nos pieds touchaient par terre et nous donnaient l’impression d’être grands. La directrice tint à nous montrer des tout petits W-C dans les toilettes sans portes aux effluves d’eau de Javel où, tout du long, courait un lavabo blanc. Pour lui plaire, je les étrennai sur-le-champ. Alain jouait déjà à faire tourner les savons jaune vif accrochés à même le mur près des robinets. Maman était soulagée à la perspective d’avoir un peu de temps à elle quand nous serions à l’école.

Le jour de la rentrée les parents avaient plus le trac que leur progéniture, déjà rangée deux par deux face à la maîtresse. Mon frère me tenait par la main. Ça nous rassurait tous les deux. Soudain, Alain se rendit compte que Maman s’éclipsait discrètement, il me tira du rang et s’égosilla en l’appelant, pensant qu’elle nous oubliait. On la voyait déjà loin à travers le grillage qu’il secouait furieusement pour partir la rejoindre.

– Un garçon, ça ne pleure pas. Elle va revenir cet après-midi. On va faire plein de choses amusantes, tu vas voir, lui dit la maîtresse tout en s’occupant d’un petit timide prostré dans un coin.

Alain hurla et, de mécontentement, pissa dans sa culotte. Pendant qu’on le changeait, il sanglotait encore si fort que je fus tentée de l’imiter. Je fus sage par malentendu car si on ne me gardait pas, j’irais où ? En plus, on avait pâte à modeler… À la récréation, de rage, Alain bouscula les garçons et fourra des poignées de sable dans la culotte de plusieurs fillettes. Quand tous se mirent à pleurer, il se calma complètement et joua.

Qu’on soit malades, qu’il vente, qu’il pleuve, nous allions, Alain et moi, à la maternelle tous les jours. La plupart du temps en retard, accompagnés de Maman, enveloppée dans son grand manteau en poil de chameau à manches raglan enfilé à la hâte sur sa chemise de nuit dont on voyait, à la grande honte d’Alain, dépasser la dentelle. Bien après l’heure de la sortie, on l’attendait souvent tous les deux dans la cour déserte puis chez le gardien aussi gêné que nous. Du coup, un jour Alain et moi sommes rentrés à la maison tout seuls sans nous perdre ; grâce au sens de l’orientation de mon frère. Si bien qu’on nous donna l’autorisation exceptionnelle de partir non accompagnés.

Au bout de quelques mois, l’école en dur était enfin achevée et, grâce à nos aptitudes en dessin, nos peintures à la gouache, sélectionnées parmi les plus belles, égayaient le hall d’entrée. Signées de nos initiales A B. Non seulement je portais ses vêtements mais aussi ses initiales ! Ça contrariait Alain qu’on puisse mélanger ses dessins avec ceux d’un « bébé ». Il proposa donc à la maîtresse de signer de nos prénoms mais elle refusa. Ça lui gâcha le plaisir d’être exposé et le mit en compétition avec moi. C’est peut-être bien cet après-midi-là qu’il me lâcha au retour de l’école. Seule et incertaine du chemin modifié de jour en jour, au fur et à mesure de l’avancée des travaux, j’étais perdue et j’ai pleuré jusqu’à ce que le fonctionnaire chargé de faire traverser les écoliers me demande mon adresse.

– Tout en bas dans la maison, dis-je avec aplomb avant qu’une maman me reconnaisse.

Passé le choc de la première fois, souvent je suivais des voisins qui me donnaient des goûters ou j’allais trouver le monsieur au képi.

Il y avait une différence notable entre notre éducation stricte et celle que recevaient les enfants de notre quartier. Un jour, pour avoir crié avec les autres mômes, Papa, au prétexte que « c’était vulgaire », nous envoya au lit sans manger jusqu’au lendemain matin. C’était une alternative aux corrections physiques. Les premières fois, les heures de lit me semblèrent durer des siècles. Puis j’ai appris à m’endormir pour raccourcir le temps. Des années plus tard, lorsqu’un homme autoritaire s’énervait contre moi, j’étais à la limite de la cataplexie. Le réflexe pavlovien me faisait tomber de sommeil, c’était dangereux si je conduisais sur l’autoroute… C’est en faisant le lien en thérapie que ça a cessé. J’avais vingt-huit ans.

*

* *

Je pianote sur le Web et suis épatée de voir le nombre de vidéos enregistrées par mon frère et comment il a envahi la Toile. Les médias lui ayant fermé la porte, il est entré par la petite fenêtre des ordinateurs en se filmant lui-même chez lui sur son petit canapé rouge pour s'exprimer, jour après jour, année après année. D'abord pour régler ses comptes et donner un avis sur tout : le rap, le cinéma, puis la politique afin de susciter la polémique et d'exciter le plus de réactions dans le but que ça fasse du bruit et d'être repéré. Quel dommage qu'il n'ait pas passé autant de temps sur le canapé d'un professionnel à parler de ses blessures. Ne serait-ce que pour trouver la paix. Ses tics, que je ne lui connaissais pas, déforment sa bouche en un rictus même s'il a l'air de plus en plus satisfait d'avoir des émules. Maintenant il parle de lui à la troisième personne en disant « Écoutez Soral ».

Il y a plus de vingt ans, il est allé voir un psychiatre lacanien réputé. Il se trouve que je le connaissais. Il m'a raconté amusé que mon frère ne souhaitait pas poursuivre la psychothérapie et s'était plaint du coût de la séance. Pour rentrer dans ses frais, Alain s'était même débrouillé pour se faire inviter à dîner aux Bains-Douches par le médecin.

*

* *

Le souvenir de ma première fessée est de ne pas en avoir reçu… Je courais le plus vite possible autour de la table triangulaire placée devant la banquette du salon. Celle qui faisait se frotter le tibia à Maman quand elle se cognait dedans. Moi, les angles touchaient ma hanche molletonnée par mon protège-couches. Je tournais, tournais en poussant des petits cris suraigus d'ivresse. Mon père avait dû m'appeler plusieurs fois car il leva le ton. « Viens ici !! » Je stoppai net et, résignée, dégrafai les pressions de ma culotte en caoutchouc pour recevoir la fessée. Ça fit rire toute la famille et je reçus un baiser à la place. Je m'en souviens encore car j'étais déstabilisée. C'était peut-être l'heure de la sieste car j'ai été propre très tôt. Je n'avais sans doute pas plus de deux ans et j'avais donc déjà pris plusieurs déculottées.

Papa nous voulait parfaits avec des manières impeccables.

– On ne dit pas « Je m’excuse », mais « Je te prie de m’excuser ». Pas « Quoi ? » ni « Pardon ? », mais « Plaît-il ? ». Quand nous disions « Plaît-il », soit ça passait pour du dédain, soit on passait pour des Martiens, au mieux pour des comiques. À table, nous devions demander pour prendre la parole en disant : « Excusez-moi de vous interrompre. » Mais seulement si nous avions quelque chose d’intéressant à exprimer. Nous ne devions pas raconter de ragots, ni discuter d’argent ou de choses personnelles, et éviter de parler politique. Ce qui restreint considérablement la conversation et la possibilité de s’exprimer. Au repas, nous devions nous tenir comme à un dîner de réception alors que nous mangions dans la cuisine, sur la table jaune en Formica aux rallonges tirées, sans nappe, et sans l’argenterie. Notre père nous entraîna, jeunes, à éplucher et manger nos fruits avec nos couverts, sans lever les coudes. Il était obsédé par la saleté, l’alignement des objets, les étiquettes, et se lavait beaucoup les mains. Il exigeait, aussitôt les courses faites, que les prix soient retirés ainsi que les traces de colle, que les goulots des bouteilles après décapsulage soient relavés car elles avaient dû traîner à la consigne.

Les week-ends, dès le petit déjeuner (avec confitures et boîtes bien alignées et sans étiquettes), il rectifiait nos faits et gestes : « On ne traîne pas sa chaise quand on s’assoit, on la soulève. Mets-la perpendiculaire à la table. Ne tiens pas ta biscotte comme ça, le beurre se coupe en fines lamelles », etc. En plus du catalogue habituel de bonnes manières. On se contrôlait sans cesse pour éviter les remarques. Dans ses moments détendus, il soliloquait sur l’Histoire. Je n’ai jamais entendu mon père tenir des propos contre les juifs ni avoir des réactions antisémites. Même enfant, ça ne m’aurait pas échappé. Dès le réveil, c’était conférence pour érudits devant un auditoire de mioches.

En plein épisode narcissique, Papa expliquait au petit déjeuner comme il aurait fait mieux que tel personnage historique ou politique en commençant souvent ses phrases par : « Moi, personnellement, je… » ou « Il n’y avait qu’à… Il m’aurait suffi… » En bref, il savait tout mieux que personne. Lui qui était né le 8 août disait avec humour « Je suis né le *Sais tout*. » Nous étions tous les trois son public pris en otage : sans avoir le droit de quitter la table avant d’y avoir été invités, sans coude sur la table, droits comme des I, sans s’appuyer sur le dossier… Bon, moi j’avais le tabouret et l’angle de la table rectangulaire. Je devins vite serviable pour échapper à ces contraintes, m’attirer sa sympathie et faire ma place. Maman osait parfois une incursion timide qu’il décourageait d’un : « Ma pauvre fille, tu n’as rien compris » ou « Ce que tu peux être naïve,

ma pauvre Évelyne. » Il se vantait souvent d’avoir *rabaissé le caquet* d’un associé ou d’avoir *fait la leçon* à un autre.

– Guy, tu ne lui as pas parlé comme ça, tu y as mis les formes j’espère ?! Attention au retour de bâton, ne put s’empêcher de dire un jour ma mère.

– Évelyne, tu n’y comprends décidément vraiment rien ! Ma pauvre fille, ils m’admirent tous et se félicitent de mon sens de l’analyse et de mon pragmatisme.

Si bien qu’elle cessa de donner son opinion.

Pourtant, quelques années plus tard, le conseil d’administration le vira de la boîte dont il était directeur général et membre fondateur…

– Guy, si tu m’avais écoutée…

Plutôt que de se remettre en question, il lui balança à la figure son bol de chocolat chaud qu’elle reçut dans l’œil. Le lendemain, pour justifier son cocard, elle dit aux voisines :

– Ce que je peux être bête, je me suis cognée dans l’angle d’un meuble en me baissant.

*

* *

Alain a été rejeté, par la presse, ses « amis » journalistes et intellectuels, après avoir reproduit dans ses livres leurs « conversations » ou leurs lettres personnelles. Il les a critiqués vertement dans des shows télévisés, dans ses vidéos sur canapé. Il revisite aussi l’Histoire et laisse peu la parole aux autres, qu’il humilie pour les déstabiliser quand ils ne partagent pas son avis.

*

* *

J’en reviens à notre mère, si souvent dénigrée et rabrouée devant nous, qu’elle finit au fil du temps par ne plus dire que des banalités pour éviter les disputes. Elle perdit confiance en elle et craignait tant notre père qu’elle n’osait pas intervenir pour nous protéger quand il nous corrigeait. À part le souvenir du bol, je n’ai jamais vu Papa la frapper. Elle subissait une violence insidieuse, verbale, sans grossièretés ni cris. Des paroles toxiques distillées tous les jours.

À force de l’entendre traitée de « pauvre fille », je la vis plus comme une sœur, version moins amusante. À cause du manque de respect de notre père, elle perdit

toute autorité sur ses trois enfants, ce qui l'obligea à nous menacer de tout raconter à notre père pour se faire obéir. Et ce fut un cercle vicieux : Alain et moi la faisions tourner en bourrique pour nous avoir fait punir. Florence, conciliante, se réfugiait dans la lecture pour échapper aux conflits.

Il n'y avait jamais d'autres témoins que nous lorsque Guy dévalorisait sa femme. Charismatique et beau parleur, il se comportait très différemment à l'extérieur et passait pour un homme charmant. Il lui offrit même une voiture, une 4 CV vert olive, et lui apprit à la conduire sur le parking devant les voisines admiratives, ou des tenues trop chic et élégantes pour notre quartier. Il aimait que sa famille soit « au-dessus du lot » et nous disait aisés. Il « sortait » Maman à l'Opéra ou l'emmenait dîner à ses soirées de gala organisées par le Lions Club ou le Rotary Club dont il était membre. En robe du soir et chignon volumineux à boucles et gants longs, elle était belle comme Barbie. Passé le seuil de l'appartement, en représentation permanente et attentif à l'image qu'il donnait, Papa devenait prévenant et galant. Personne ne pouvait plaindre Maman de son sort. Quand il lui envoyait des piques et que, discrètement, elle se rebiffait, il nous disait : « Elle est complètement piquée. »

– 5 –

BONNE NUIT LES PETITS

Un soir d'opérette, une baby-sitter vint pour nous garder tous les trois. Je devais avoir tout juste quatre ans. Nous avions dîné et déjà en pyjama, lavés, coiffés, nous attendions que la jeune fille nous lise une histoire. Elle regarda par la fenêtre et soudain, l'air paniqué, s'écria en montrant sur la pelouse un quidam qui fumait en regardant pisser un chien :

– L'homme, là-bas, veut monter vous tuer. Vite, cachez-vous dans vos lits. Éteignons les lumières pour qu'il ne vous trouve pas, je vais aller voir.

Elle quitta notre chambre, entraînant Florence, livide, dans la sienne… En un temps record, Alain plongea sous l'oreiller et ses couvertures, et moi sous mes jouets. Terrifiés à l'idée que l'homme grimpe jusqu'à chez nous, au premier étage, nous respirions à peine. Il régnait un silence de mort. On craignait un drame pour la baby-sitter. Puis un homme chuchota avec elle et, de nouveau, ce silence. Le petit lit à barreaux d'Alain était le plus proche de la porte impossible à fermer à clé. Une bonne heure plus tard, la voix de Papa grondait. Nos parents, rentrés plus tôt du spectacle où ils s'ennuyaient, avaient surpris dans leur lit la baby-sitter et son amant… Virée manu militari, elle ne revint jamais.

Pour leurs autres sorties, c'est Florence qui, dès l'âge de huit ans, fut nommée responsable, elle qui aurait eu tant besoin d'être rassurée. Longtemps après cette histoire, mon frère dormit enfoui sous son oreiller et ses couvertures par tous les temps. Quant à moi, aujourd'hui encore, le soir j'ai peur d'apercevoir quelqu'un derrière les vitres et je ferme tôt mes volets… Je ne sais pas qui avait choisi cette fille mais elle a contribué à perturber notre sommeil pour toujours et à faire germer en nous une graine de parano réflexe.

Un autre jour, pendant notre sieste, déboula dans notre chambre un monsieur en costume qui inscrivait sur un papier l'inventaire de notre mobilier. Maman, en larmes, disait être dévastée d'apprendre qu'on allait prendre nos meubles parce

que son mari devait beaucoup d'argent. L'huissier réalisa notre présence et resta un instant bouche bée. « On pourrait garder nos petits lits, s'il vous plaît, monsieur ? » L'homme, les yeux humides, bouleversé par notre candeur, partit séance tenante en laissant sa liste sur la commode.

Le soir même, Papa poussa des meubles chez un voisin de palier pour les cacher au cas où un autre monsieur en costume reviendrait. Il emprunta probablement de l'argent pour régler le litige car deux jours après, à notre retour de la maternelle le mobilier avait repris sa place.

À la suite de cela, quand Maman faisait les courses, à chaque article ajouté dans le Caddie, Alain s'inquiétait.

– Maman, tu es sûre que l'on peut payer tout ça ?

Il stressait jusqu'au passage en caisse. Il en devint maladivement économe.

– 6 –

ÊTRE AIMABLE

Entre 1962 et 1965, Papa n'avait toujours pas obtenu le permis de construire sur ses terrains. Leur vente, nus, ne remboursa pas son investissement. Fini le rêve de promoteur et de fortune. Ce fut la dégringolade sociale et le désenchantement pour Maman. Madame Dieudonné vint plus rarement, puis plus du tout. Maman sombra peu à peu dans la tristesse et plus encore après son retour de Suisse, d'où elle ne ramena pas le petit frère ou la petite sœur qu'elle m'avait annoncé en touchant son ventre plat qui le resta… Elle nous rapporta à la place des petits bonshommes en pain d'épices. J'ai gardé soigneusement le mien sans jamais oser y planter les dents. Maman demeurait mélancolique et silencieuse, parfois nous n'existions plus pour elle. Balançant sa tête de gauche à droite, elle restait sourde à nos paroles. Se bercer la calmait. Perdue dans ses sombres pensées, il lui arrivait même, les fois où elle nous emmenait avec elle à Paris, de ne pas s'apercevoir qu'Alain et moi, encore petits, ne la suivions plus, égarés dans la cohue. Quand les haut-parleurs des magasins diffusaient nos prénoms, elle nous retrouvait enfin. Mon frère et moi avions donc exigé d'être tenus en laisse. Ainsi harnachés et rassurés dans la grande ville, nous trottions comme deux petits chevaux hennissant, obligeant Maman à sautiller derrière nous en faisant des : « Au trot, hue ! Au galop, ho ! », jusqu'à sa voiture.

Sitôt à la maison, elle redevenait abattue, découragée. Tout pour elle était un effort. Même les matins d'école, elle avait du mal à se lever. Florence prit alors l'habitude de réveiller la maison et nous préparions ensemble le petit déjeuner avec ce qu'il y avait. À cette période, quand nous rentrions de l'école, notre mère, encore en chemise de nuit, nous donnait des morceaux de sucre pour notre goûter.

Les jours de congés, Alain et moi allions au centre aéré, et Florence, beaucoup chez des voisins. Papa n'apportait pas à notre mère le soutien dont elle aurait eu

besoin pour guérir de son deuil et restait souvent tard à Paris à des dîners d'affaires en ne laissant que peu d'argent pour les courses. Quand il rentrait tôt, c'était pour se plaindre de la cuisine de Maman. Mis à part ses hits du vendredi : la fondue savoyarde ou son délicieux soufflé au fromage. Mais le reste du temps, ses spaghettis oubliés dans l'eau étaient presque réduits en purée et les poissons carrés congelés à l'intérieur, brûlés à l'extérieur ressemblaient à de mauvais esquimaux. Mon frère, ma sœur et moi on en rigolait. C'est vrai que ma mère ne connaissait pas le sel. Sa nourriture n'était pas fade, non, car le brûlé donne du goût. Pensionnaire une bonne partie de son enfance, Maman n'avait pas dû manger que des bons petits plats, sans compter qu'elle était encore très jeune. Quand elle avait le cœur à ça, elle réussissait la blanquette de veau, le pot-au-feu, les flans, les crêpes et les cakes. Elle ouvrait très bien les boîtes de raviolis. Papa l'enfonçait : « Je réussirais différemment si j'étais soutenu par une "vraie" femme. »

Alain intégra qu'elle était la fautive et moi je me mis en tête d'être la sauveuse. Dès que Papa rentrait, je lui apportais ses chaussons et lui retirais ses chaussures, j'appris à faire des omelettes de toutes sortes puis d'autres petites choses que je copiais en regardant cuisiner des voisines… Je lui apportais des noix – qu'il adorait – et attendais qu'il casse celle que j'avais bricolée la veille. Je récupérais deux coques vides intactes, j'y pliais un dessin et je recollais. Papa s'attendrissait quand il trouvait mon petit papier et ça l'adoucissait. Malgré tout, je l'aimais, même s'il me faisait peur. Je restais sur le qui-vive comme avec un lion qu'on apprivoise. J'ai compris très vite que faire le repas, avoir des attentions envers tous me valorisait et calmait les tensions. J'ai décidé de ne pas attendre les ordres ni obéir à la demande, mais de prendre des initiatives pour me rendre indispensable. Ça fonctionnait, car mon père me punissait moins souvent. Mais Alain me crut sa chouchoute et se sentit moins aimé. Même si je tâtais encore comme lui du martinet.

Une quinzaine de lanières en cuir de trente centimètres agrafées sur un bâton court avec une sangle à glisser au poignet pour l'avoir bien en main. Très à la mode à cette époque et moins dangereux que la ceinture à boucle. Dans d'autres familles de l'immeuble, il en pendait un à la poignée de la cuisine, mais on ne le brandissait que pour faire peur, en avertissement. Chez nous, il servait régulièrement. De temps en temps, en douce, Alain et moi arrachions une lanière du martinet. Cruelle erreur, il n'en resta vite plus que trois poils. On dut se résigner à en acheter nous-mêmes un neuf chez le marchand de couleurs en chipant la monnaie des courses. Le martinet flambant neuf était très touffu. Il

fallut qu'on en supprime quelques lacets avant de le suspendre discrètement à la place de l'autre.

Je le préférais à la violence des fessées déculottées, humiliantes sur cette partie intime, abus dégradant en plus d'être si douloureux qu'il bloque la respiration. De douleur on restait en apnée pendant que Papa nous les administrait en rafale. Passé un seuil de souffrance, j'avais l'impression de partir loin de mon corps. Ça me faisait mal de voir Alain recevoir une déculottée. Ses lèvres bleuissaient par manque d'oxygène, puis il hoquetait avant de pouvoir respirer à nouveau et de retrouver tout le rouge de ses joues.

Ma maîtresse finit par convoquer Papa pour avoir des explications sur les bleus qui m'empêchaient de m'asseoir en classe. Mes fesses et le bas de mon dos étaient assortis à mes vêtements bleu marine. Papa se laissa sermonner comme un sale gosse mais sur le chemin du retour, je sentais qu'il avait envie de « m'en coller une ».

– Ça n'arriverait pas si tu n'étais pas si vilaine.

Au lieu de me sentir défendue, j'avais honte d'être moi et j'en voulus à ma maîtresse de m'avoir mise dans une situation difficile avec mon père.

Adulte, un amant, par jeu érotique, essaya de me fesser. Pour lui un non devait vouloir dire peut-être car il insista lourdement. Pendant que je me débattais, il riait, croyant que je chahutais. Pour qu'il cesse, j'ai saisi le couteau qui traînait près d'une pomme sur une assiette. Il attrapa ses vêtements et, à cloche-pied, enfila son pantalon en me traitant de folle, et partit ses chaussures à la main. Je ne l'ai jamais revu.

De savoir que la fessée puisse être un objet d'excitation me dégoûte. D'imaginer que mon récit ici pourrait faire bander me vulnérabilise et me rend honteuse d'en parler.

Florence, toujours très raisonnable, ne recevait pas de fessées. En tout cas pas depuis une plus mémorable que les précédentes qu'elle avait reçue à deux ans après avoir cassé des assiettes en voulant aider la bonne à mettre la table. Par la suite, elle faisait des crises de tétanie quand Papa l'approchait furibard. Cela s'aggrava quand elle fut en CP. Papa avait décidé de lui faire réviser les soustractions qu'elle ne maîtrisait pas encore. À chaque erreur, une claque. Terrorisée, incapable de réfléchir, elle ne comprenait plus rien. Une partie de la nuit, il s'acharna et lui tira tellement l'oreille… qu'il finit par lui décoller. Il l'humiliait souvent, alternant les claques, le martinet, les coups de canne et de

ceinture. Alors Florence tentait le plus possible d’être conforme aux attentes et s’efforçait d’être ce qu’on attendait d’elle, quitte à enfouir ce qu’elle ressentait. Gamine, elle pleurait devant Guignol qui donnait des coups de bâton. Angoissée, elle criait : « Non, non arrêtez ! » jusqu’à ce qu’on la sorte du spectacle. Anxieuse, elle anticipait tout ce qui pouvait arriver de pire mais chantait beaucoup dans sa chambre. « Ma Cigale », l’appelait Maman.

À cette époque, chacun sa stratégie pour tenir le coup. Peut-être Maman se rebellait-elle en faisant mal à manger et en étant en retard ? Florence et Alain se tenaient à couvert autant que possible et moi, j’aidais sans même qu’on me le demande, avec le sourire. C’était ma façon de me sentir plus à l’aise, d’échapper à la culpabilité d’être assise sur un tabouret à l’angle de la table rectangulaire. Je me sentais de trop. Être serviable opérait mieux que la révolte et je souhaitais de tout mon cœur que Papa s’en sorte et nous avec, que Maman soit moins malheureuse, et surtout je rêvais d’être au calme.

Notre situation allait s’améliorer, j’en étais sûre. Quand nous dessinions tous les trois pendant des heures sur la table de la cuisine, c’était tellement agréable. Nous mettions en commun nos boîtes de crayons de couleur, nos gouaches et nos pastels. Nous avions beaucoup de matériel car Papa aussi aimait peindre. Je rêvais d’une famille épanouie, aimante, douce, et mon optimisme gardait ma joie naturelle et profonde intacte. Je ne me sentais pas malheureuse. Nous ne nous savions pas maltraités, car pour les gens nous étions des privilégiés. Ce n’est que bien plus tard que j’en ai pris conscience. Pour l’heure, j’essayais juste de devenir une meilleure petite fille.

Papa changea à nouveau de branche. Il créa avec de nouveaux associés une caisse d’assurance pour les agents immobiliers : la SOCAF, qui existe encore aujourd’hui. Il rentrait plus tôt, chargé de victuailles d’épicerie de luxe, en disant d’une voix enfantine :

– Les petits n’enfants, n’ont-ils été sages ?

C’était un code pour nous. Un sésame ouvre-toi, pour se détendre. Signe que les affaires marchaient à nouveau et qu’il était de bon poil. Alors, nous nous précipitions dans ses bras en riant et répondions en chœur :

– Ouiiiii !

– Tiens, tiens, mais qu’est-ce que j’ai là ?

Et avec des gestes de magicien, il extirpait des poches de son pardessus des babioles incroyables : des bâtons de réglisse, des pois sauteurs du Mexique, ou encore des gadgets aux mécanismes ingénieux et autres joujoux qui nous

mettaient en joie. Seulement si Maman ne lui faisait pas un mauvais compte-rendu de notre comportement de la journée… Un jour, ce furent des tritons noirs aux petites mains orange et des petites tortues d'eau, une autre fois, une petite cage avec une jolie souris blanche aux oreilles toutes roses…

Maman, éternelle enfant, aurait adoré sauter avec nous pour être de la fête, si seulement d'un simple regard notre père l'y avait autorisée. Exclue et ne sachant que faire, elle observait en retrait notre bonheur retrouvé d'avoir un père aimant. Ce qui lui avait tant manqué.

Si Papa avait une voiture de luxe, nous, ses enfants, avions des trottinettes, vélos, poupées et autres jouets de très bonne façon qui venaient de Suisse. Du haut de gamme qui, pour ma part, effaça ma peur que notre famille ne soit devenue pauvre. D'ailleurs, Maman qui allait mieux donnait beaucoup d'affaires et de vêtements aux voisins « nécessiteux » qu'elle disait plus modestes. À son exemple, je fis don à mes copines de beaucoup de mes jouets qu'Alain considérait encore comme les siens. Même adulte, il continuera de me le reprocher et s'octroiera certaines de mes affaires pour les offrir ou simplement les garder pour lui.

Un jeudi, jour sans école, au square du bassin rond où nous allions, Maman rencontra sur un banc Nady, belle brune pétillante et distinguée, fille d'un diplomate français, fraîchement revenue d'une Algérie qui n'était plus française. Elle aussi surveillait ses deux filles, Irène et Delphine, gracieuses dans leurs robes en velours et souliers vernis, qui jouaient déjà avec Florence et Alain, sensiblement du même âge. Si le coup de foudre existe en amitié, c'en fut un pour toute la famille.

Maman riait beaucoup avec Nady et je la découvris capable de facéties quand nous promenions leur petit basset dans Meudon-la-Forêt que le talent des paysagistes avait rendue agréable. On y croisait quelques acteurs, des journalistes, une speakerine de l'ORTF et même Thierry la Fronde !

– Thierry ! m'écriai-je en m'étonnant qu'il porte un pantalon pattes d'éléphant. Ben, tu n'as pas mis ton collant comme dans la télévision ?

Il s'agenouilla pour être à ma taille et gentiment m'expliqua qu'il s'appelait *en vrai* Jean-Claude Drouot et qu'il jouait un rôle.

– Un adulte qui joue pour gagner sa vie ?!

J'étais enchantée par cette découverte : intéressant, pensais-je.

Depuis qu’elle avait son amie, Évelyne reprenait soin d’elle et était redevenue élégante. Une fois par semaine, elles faisaient ensemble une escapade en 4 CV à Paris pour flâner dans les boutiques de la rue de Rivoli et papoter en prenant le thé chez Angelina. Maman revivait ou vivait enfin. Pendant que nous l’attendions après l’école, assis sur les marches de l’escalier des heures entières devant notre porte close.

– Ça n’arrivera plus, nous annonça un jour Maman en nous accrochant autour du cou, à tous les trois, la clé de la maison qui s’emmêlait avec nos chaînes de baptême…

Même si ce ne fut sans doute pas par stratégie consciente, pour temporiser ses rapports avec Guy, Évelyne eut la bonne idée d’inviter à la maison le couple Nady et Patrick Bouvier… Lui, fils de bonne famille jovial au fort caractère et grande gueule, était cadre supérieur dans les assurances. Il plut tout de suite à Guy et, tous les week-ends, pendant des années, les Bouvier comptèrent parmi les invités des grands barbecues sur notre terrain de la Ségognole, dans la forêt de Fontainebleau, pendant lesquels Papa, en public, était plus délicat avec Maman.

– 7 –

Notre paradis

Près de Milly-la-Forêt
Terrain de la Ségognole

Après une heure de voiture, on faisait une halte sous la grande halle du marché de Milly. À la fontaine en fonte, on activait la manivelle pour remplir nos deux gros jerricanes d'eau potable pour la journée, et on achetait chez les commerçants qui nous reconnaissaient des sacs de charbon de bois et de quoi faire notre pique-nique avant de reprendre la route une vingtaine de minutes jusqu'à un wagon de la SNCF garé là pour toujours. Le garde champêtre, sa femme et ses nombreux enfants y vivaient. On les saluait avant de quitter le bitume de la départementale pour pénétrer, au pas, dans la forêt qui exhalait l'odeur vivifiante de différentes essences de pin. Sur le sentier de sable blanc, la voiture rebondissait dans les nids-de-poule que Papa tentait d'éviter à coups de volant. Les rochers de grès gris qui semblaient tombés du ciel nous étaient familiers et nous rêvions déjà sur leurs formes étonnantes. Tantôt on y voyait un nez, tantôt un crapaud, tantôt une cuvette… Chacun avait un nom. Quelques grands chênes abritaient des piverts qui frappaient le tempo de leur bec sur le chant des coucous accueillants. Coucou. Coucou. Les bouleaux blancs aux reflets argentés donnaient à cette forêt un côté enchanteur renforcé, à la guise des saisons, par le violet des bruyères ou le jaune des genêts. Un panneau grêlé de tirs de plomb, « INTERDIT À LA CHASSE », installé par mon père, nous indiquait qu'on était arrivés. Papa ouvrait un barbelé et, après une montée couverte d'épines de pin, il garait la voiture et on se précipitait pour ouvrir la cabane imprégnée d'odeur de feu de bois d'où on sortait la table et les sièges de camping pour les installer dehors. On accrochait entre deux troncs l'immense

hamac aux couleurs défraîchies que mon père avait rapporté d'un voyage au Mexique. Les plus petits ramassaient des pommes de pin pour le feu qu'on allumait dans un coin de murets. En prévision des pluies, on fixait une bâche verte avec des Sandow élastiques qu'on accrochait à deux arbres.

Au bord de la petite terrasse du cabanon, on plaçait le jerricane au robinet – bien nettoyé pour satisfaire la phobie des *miasmes* de Papa – pour étancher les petites soifs et remplir nos gourdes. Une fois le campement prêt, magnifié par nos rochers, les adultes se détendaient dans ce salon de verdure. Nous, les enfants, avions quartier libre. Libres d'aller où l'on voulait sans obligations, à part celle de respecter la nature et d'être là pour le départ du soir, parfois très tard. Pas d'heure de repas, mais des petits en-cas roulés dans nos mouchoirs qu'on enfouissait dans nos poches : bouts de saucisson et de fromage, œufs durs ou fruits secs, mangés à pleines dents ou découpés avec nos petits canifs.

« Je vais faire le tour du propriétaire. »

Cette phrase me revient… Je devais avoir entre quatre et six ans. C'étaient les vacances d'hiver. Papa allait partir seul à Milly et je le suppliai de m'emmener dans le cabanon au confort rudimentaire. Sur la façade, la porte et la fenêtre aux petits rideaux à carreaux rouges et blancs. À l'intérieur, face à la porte, un poêle en fonte sur pattes où chauffait la bouilloire en alu qu'on attrapait avec le gant d'amiante (!!) accroché aux étagères qui couvraient le mur de gauche et de face. « Chaque chose à sa place et une place pour chaque chose », bien en ordre, choisies pour répondre à l'essentiel mais pas moins, posées sur le Venilia vichy rouge, de belles boîtes en fer peintes près d'étiquettes punaisées : Café, Sucre, Bougies, Ficelles. Une grosse boîte d'allumettes, des ciseaux et le pique-feu suspendu à côté de casseroles et d'une poêle. À droite sur la longueur, deux lits superposés en fer. La maison rêvée pour jouer aux trappeurs. Papa était en effet fasciné par les pionniers américains, le Far West et les trappeurs canadiens.

– Ma Belette, tu es trop petite, tu vas avoir peur de dormir là-bas.

C'était probable, l'office du tourisme ne faisait pas la promotion de « séjours agréables dans cabane au fond des bois ». Le Petit Chaperon rouge avait fait beaucoup de tort à la destination. Mais avec conviction, je lui promis que non, même pas peur, puisque je serais avec mon Papa chéri. Dit avec deux clignements de cils. Il céda.

J’avais réussi, j’étais avec mon Papa dans le cabanon, bien enveloppée dans un duvet moelleux sur la couchette du bas. Je rêvassais en mettant, mentalement, des images sur les bruits de la forêt. Il faisait déjà nuit, la sève des bûches claquait dans le poêle d’où sortait une jolie lumière rouge. Événement rare, mon père ne parlait pas et méticuleusement alignait bien toutes ses petites affaires sur l’étagère. Quand soudain :

– Je vais faire le tour du propriétaire, m’annonça-t-il en ouvrant la porte.

Je bondis sur mes pieds pour ne pas rester seule.

– Non, la Belette, attends-moi ici. Recouche-toi. De toute façon, si je ne revenais pas, tu saurais te débrouiller.

Je ne répondis rien plutôt que de le décevoir et sur cette peu rassurante parole il sortit avec la lampe de poche ! Ma solitude dans cette cabane au milieu des bois, la nuit, amplifiait tous les bruits. Dehors, des pas lourds martelèrent le sol. Peut-être une bête ? Un ours ? Tout à coup, un visage hideux surgit à la fenêtre puis il disparut. Je préférai ne pas hurler pour ne plus exister, c’était moins dangereux, mais plongeai me cacher sous le lit en fermant les yeux. Je les rouvris quand j’entendis chantonner mon père qui rentrait enfin.

– Tu n’as pas eu peur ?

– Mon Papa !

J’étais déjà serrée contre lui.

– J’ai éloigné un rôdeur. Tout s’est bien passé ?

Par intuition, je ne dis rien. Le lendemain soir et le surlendemain, ce fut la même ritournelle.

– Je vais faire le tour du propriétaire.

Mais j’eus le cran de dévisager suffisamment le « rôdeur » pour reconnaître mon père grimaçant, éclairé par sa lampe de poche sous son menton. Tu parles d’une détente !

Pourquoi cette mise en scène ? Florence et Alain aussi ont eu droit à cette mascarade. Je ne suis pas sûre que les enfants aient ce genre d’humour. Pour finir, je préférai venir avec mon frère et ma sœur ou rester au centre aéré avec Alain.

Pendant la saison de la chasse, dès l’ouverture, notre père nous obligeait à porter autour du cou, sur un lacet, un sifflet chromé que nous utilisions lors de nos explorations hors de nos hectares, pour nous éviter d’être bêtement tirés comme du gibier à cause de notre petite taille. Il fallait aussi faire attention aux vipères et aux couleuvres, mais nous connaissions leur comportement et, en cas

de morsure, les premiers secours enseignés par notre père. Il nous a aussi appris à faire du feu, à l'éteindre, à fabriquer une douche avec récupération d'eau de pluie, à terrasser le sol et à planter des sapins pour protéger la fragile couche d'humus sur le sable contre le délavement des averses … Papa savait combien cette forêt créée à l'époque des rois pour être une réserve de gibier avait toujours eu besoin d'aide. Elle aurait pu disparaître en bois de chauffe si des amoureux du lieu ne s'étaient pas mobilisés très tôt pour la régénérer en replantant des arbres. Sous le charme de cet endroit unique, Papa et ses trois compères de toujours, également propriétaires d'autres parcelles avec leurs cabanes, avaient fait élever par centaines plusieurs races d'oiseaux que nous avions relâchés dans la forêt devenue muette après le largage d'insecticide en Canadair pour éradiquer les moustiques. Peut-être une idée du même fonctionnaire qui avait supprimé les bocages lors du remembrement (!!). Bref, de nombreux volatiles avaient morflé mais les moustiques avaient survécu… Avec le lâcher de piafs de Papa et sa bande et nos mangeoires gavées de graines, on évita un déséquilibre écologique.

Pour sa sécurité, quand il dormait dans la cabane isolée dans la forêt, Papa ne se séparait pas de ses trois armes. Un pistolet automatique semblable à ceux des policiers américains, aux balles non mortelles – à moins d'être tirées à bout portant – et une carabine à plombs de stand de foire. Tous deux à air comprimé. Il y avait aussi un 22 Long Rifle dont les cartouches étaient soigneusement cachées. Florence fut la première, à dix / onze ans, à tirer au pistolet sur des cibles en carton sous la haute surveillance de Papa, qui nous recommanda à tous de ne jamais pointer une arme, même déchargée, sur quelqu'un pour éviter les accidents. Dans ce paysage de western, il nous entraîna aussi Alain et moi, mais bien plus tard, à dégommer des boîtes de conserve. Comme Florence, on préférait la précision des cibles en carton. Mais aucun de nous trois ne tira, enfant, avec la 22 Long Rifle, dont le recul était trop puissant. Il nous apprit seulement à ne jamais laisser le doigt sur la *gâchette* et comment marcher avec le canon cassé sur le bras.

Comme ça faisait taire la symphonie des oiseaux, on préférait nos excursions au cours desquelles nous croisions rarement des promeneurs ; même sur les sentiers bleus Denecourt cartographiés depuis 1832, et c'était tant mieux car on redoutait les fumeurs. Pas si loin de la Ségognole, un mégot avait été le départ d'un incendie qui avait consumé un hectare. Nous aimions jouer tous les trois à Obélix dans la forêt brûlée. Sur les troncs des arbres morts encore debout, la

mousse avait peu à peu recouvert le noir de fumée. On y amenait parfois nos copains et, après avoir bu à nos gourdes, d’un coup d’épaule, on faisait tomber un arbre. Ça impressionnait toujours. Surtout quand nous leur demandions de faire pareil en désignant un sapin bien vivant qui ne bronchait pas. On saluait parfois des fous d’alpinisme qui s’entraînaient en rappel avec des mousquetons sur le rocher de la Dame Jouanne. La varappe n’était pas encore à la mode, notre propriété pas encore répertoriée dans les sites réputés pour cela et la forêt n’était pas encore classée. On faisait de la grimpe sans personne pour déranger notre havre de décompression qui nous était salutaire car les Parisiens préféraient pour leurs congés les bords de Marne. Avec souplesse et dextérité, nous escaladions les blocs de grès comme de vieux pachydermes endormis, en baskets ou pieds nus, sautions d’un rocher à l’autre en courant sans conscience du danger de se rompre le cou.

Pour embrasser d’un regard le paysage, nous montions à la cime des sapins dont la sève nous laissait les mains collantes et tachait nos habits. On partait tous les trois très loin sans que les parents ne s’en doutent et ne s’en inquiètent. Par goût de l’aventure, nous marchions souvent des heures à travers la forêt. Grâce au sens de l’orientation d’Alain, nous nous sommes rarement perdus. Moi, c’était grâce à l’observation et à la personnalité des rochers que je m’y retrouvais. Je n’ai que des bons souvenirs de là-bas avec mon frère. Nous avions nos coins à champignons, ramassions des châtaignes, prenions le frais dans des grottes, en évitant précautionneusement les pièges aux dents de fer et les collets posés par le garde champêtre pour le petit gibier.

En famille, nous avons bivouaqué plusieurs fois dans les rochers hors de notre territoire. Mais pour Papa, Maman marchait trop lentement et, selon lui, elle lui flanquait exprès le vertige – dont il souffrait – en restant tout au bord du rocher l’Éléphant. On adorait, quelques jours durant, vivre comme des trappeurs près du cabanon sans eau courante ni électricité. Le soir, éclairés avec des lampes-tempête ou de camping au cul bleu gaz, on se détendait près d’un grand feu. Florence ramassait de la mousse épaisse et douce dont elle tapissait le lit d’un rocher pour y lire au calme pendant qu’Alain et moi nous nous balancions dans le hamac. C’était réconfortant de savoir vivre simplement si l’argent venait à manquer. Dans les bois, on s’en sortirait toujours.

– Même si nos parents mouraient, me confia Alain.

Le prix à payer ici n’était que les nombreuses piqûres de moustique.

Badaboum ! Même enfants, on comprit dans la discussion des grands qu’un courrier adressé en 1964 à notre père l’informait que l’armée avait choisi de faire une zone d’entraînement pour chars d’assaut sur notre paradis de la Ségognole et ses alentours. La lettre nous fit l’effet d’une bombe. On nous expropriait avec un dédommagement ridicule. Pour se défendre, pendant des années, Papa nous affama pour faire procès sur procès à l’État. En dehors de l’injustice de se faire arracher notre terre, il voulait sauver ce lieu à l’équilibre fragile qui aurait été détruit par les chenilles des engins de guerre. À son initiative, la forêt fut classée en 1965, devint une zone verte et les rochers furent répertoriés pour ne pas risquer d’être dynamités et finir en matériaux de construction. Revers de sa victoire, des gens entraient chez nous, piétinaient les fougères et laissaient derrière eux papiers gras et boîtes de conserve vides. En mai 1967, sans doute grâce aux actions de notre père, la forêt fut reconnue d’utilité publique et déclarée zone naturelle sensible. On garda la jouissance prioritaire du lieu jusqu’à la mort de Papa en 1991. Depuis, c’est un site de varappe défendu par les passionnés qui l’ont heureusement sauvé des promoteurs en décembre 2010.

*

* *

Sur le site « Égalité et réconciliation » fondé par Alain, il y a un onglet « Prenons le maquis » où il propose « une formation citoyen responsable » (payante) qui dure un week-end dans la forêt de Fontainebleau. Avec des modules courts de self-défense, des modules premiers soins, et le module lien social. Il y vend des paquetages très inspirés de ceux que notre père préparait pour bivouaquer ou faire de l’alpinisme. Et il y a même un sifflet, mais en plastique celui-là. Il y vend des guides de survie et bombes de défense à poivre parmi des filtres à eau, etc. Est-ce par nostalgie des moments de bonheur passés sur notre éden injustement dérobé qu’Alain y emmène ses « troupes » ?

– 8 –

PAPA PILE OU FACE

C’était difficile de détester notre père car, même cruel et despote, il avait une vraie volonté de transmission. Il nous apprenait, pour mieux dessiner, à comprendre les perspectives et les ombres portées. Ou encore exerçait notre esprit pratique avec des travaux manuels éducatifs que nous partagions tous – à l’exception de Maman – sur la table de la cuisine ou celle de la salle à manger. Il testait notre réflexion avec des expériences pour nous faire comprendre la force centrifuge, la lévitation d’un objet avec la chaleur, l’attraction terrestre, etc.

Il nous fit fabriquer un poste à galène, des machines électriques en Meccano, souder des petites lampes électriques miniatures.

Depuis peu, notre père, avec son sens très personnel des dépenses prioritaires, s’offrait de nouveaux joujoux : des modèles réduits emblématiques de bateaux ou d’avions qui avaient leur place dans l’Histoire et, l’une après l’autre, toutes les maisons Fisher qu’il achetait compulsivement puis que nous construisions et peignions ensemble. Il collectionnait aussi des éléments de train électrique. Papa avait fait voyager notre souris blanche dans un petit wagon de marchandises.

Du coup, un autre jour, Alain la plaça dans la cabine de la machine à vapeur avec combustion à l’alcool liquide ou au Méta. Trop proche de l’eau bouillonnante, la souris poussait des petits cris mais ne sortait pas de la machine comme si elle en avait été le conducteur. Trouvant marrante sa réaction, Alain eu l’idée de la mettre dans un cercle de feu pour voir si elle fuirait pour s’en sortir. Les moustaches roussies, elle en réchappa. Papa s’esclaffait comme un gamin. Alain était aux anges de le faire rire. Papa posa l’animal sur le haut d’une porte et demanda :

– Que va faire la souris si l’on claque la porte ? 1) Anticiper et sauter pour éviter le choc ? 2) Rester sans bouger et subir sans rien faire ?

Alain dévisagea Papa pour comprendre s’il plaisantait. Non, Papa l’encourageait d’un petit signe.

Florence et moi les suppliions d’arrêter. J’en avais mal à l’avance. Alain, les yeux brillants de sa toute-puissance, claqua la porte violemment. L’animal valdingua en couinant. Papa et Alain exultaient. La petite bête était sur le sol, inerte. Mon père la ramassa, alla jusqu’aux toilettes et malgré nos supplications l’y jeta et tira la chasse. Le tourbillon d’eau entraîna la petite souris qui flotta, disparut et remonta à la surface. Dans un sursaut de vie elle se hissa et se plaqua sur la plage de porcelaine à l’odeur de camphre.

Cet exercice horrifiant m’apprit le concept d’anticipation. Et surtout celui de sadisme.

Pour sa combativité la souris fut graciée. Deux jours après, elle gisait morte dans sa cage.

*
* *

Autrefois, dans la mafia sicilienne, pour faire d’un enfant un tueur, on lui offrait un chien. Et, quand il y était très attaché, on le forçait à le tuer lui-même. Passé ce traumatisme, on pouvait lui demander d’exécuter n’importe qui. Le rapport avec une souris est peut-être moins important qu’avec un chien, mais quelle place prend ce geste dans la construction psychologique d’un gamin ? Un thérapeute m’a parlé d’« introjection ». Qui consiste à faire sien l’insupportable ou l’interdit du parent. Car, petit, on ne peut pas s’en sortir seul. Le parent est tout-puissant. On ne peut pointer l’introjection qu’en travail thérapeutique. L’introjection n’est pas le mimétisme…

Alain pouvait éprouver de la compassion pour les animaux car je me souviens de son chagrin et comment il avait pleuré ses tritons à mains orange, qu’on avait retrouvés morts, cuits par réverbération dans leur vivarium qu’on avait laissé trop longtemps derrière une fenêtre.

*
* *

Notre père était un homme de droite libérale et se revendiquait défenseur de la liberté de penser. À la maison, il lisait souvent *L’Express* et *Le Nouvel Obs.* Il n’était pas raciste puisqu’en tant que chef d’entreprise il employait à des postes à

responsabilités des Africains, des Vietnamiens, immigrés de la première génération… Il avait beaucoup d'admiration pour tous les pays pionniers, parmi lesquels Israël. Il n'était donc pas antisioniste. Il avait aussi beaucoup d'admiration pour les Américains, surtout depuis la Libération. Fantasque, il rapporta un jour cinq survêtements bleu ciel qu'on enfila et il nous badigeonna d'autobronzant. Nos yeux ressortaient encore plus bleus.

– Vous ressemblez à des petits Américains !

Puis il nous invita tous au restaurant pour jouer « aux Américains » ; ce qui consistait à baragouiner n'importe quoi entre nous avec un faux accent. Nous fîmes sensation. Papa s'amusait vraiment de faire cette farce aux serveurs.

Il choisit notre repas avec son index sur le menu et précisa : « Coca-cola. » Maman pensait choisir autre chose mais il lui imposa le même plat que le nôtre en lui murmurant, exaspéré :

– Évelyne, ne complique pas…

Papa nous aimait, mais mal. « L'enfer est pavé de bonnes intentions. »

Régulièrement, sous prétexte de nous faire ranger nos chambres, Papa, tel un ouragan, vidait nos étagères d'un revers de manche. Nous laissant au milieu de la pièce un tas d'affaires enchevêtrées sur lequel il déversait le contenu de nos tiroirs avant de quitter la pièce. Ravalant nos larmes en silence, on faisait état de nos pertes et du réparable.

En plus des crises dévastatrices et répétées de Papa, tous les étés, Maman s'échinait à ce qu'elle nommait *le ménage par le vide*. C'est-à-dire à jeter nos jouets abîmés ou à distribuer à nos voisins nos affaires qu'elle considérait inutiles. Avant chaque départ en vacances, on négociait pour tenter de sauver quelques-uns de nos trésors.

– On verra…

Nous laissant dans l'incertitude. On planquait nos objets abîmés sous les matelas, dans les taies d'oreiller, au fond d'une chaussure, et j'en passe. À chaque retour de vacances, on se précipitait vers nos cachettes – vides –, déçus de constater que rien n'avait eu grâce à ses yeux.

Vers 1966, Maman nous délesta un peu plus encore pour emballer moins de cartons car on déménageait de la rue de la Roseraie.

– Mais pourquoi on part encore ? se lamentait Florence.

– Les habitants sont gentils mais ici c'est un peu ordinaire, là où nous allons, c'est de meilleur standing.

Notre nouveau quartier à un quart d'heure à pied faisait plus huppé. Notre appartement au troisième étage d'un des immeubles à grandes loggias avait une vue magnifique sur deux lacs artificiels dans un parc très arboré. Alain et moi avions une chambre plus spacieuse et des nouveaux lits *de grands* superposés aux dessus de lit en peluche rouge à poils longs choisis par Maman et Nady. On se disputa pour savoir qui dormirait en haut ou en bas. Alain grimpa sur le lit du haut. Mais le soir même quand maman s'assit sur le mien pour me dire bonne nuit, il décida d'échanger illico avec moi.

– Et moi, Maman, mon mimi ?!

– Tu es trop haut, ma Belette. Je t'envoie un bisou par la poste.

Cette faveur accordée à mon frère le rendait moins agressif avec moi. Alors, soit.

Alain reçut la visite d'un voisin de notre ancien quartier, Didier, un espiègle blond à la coupe en brosse, âgé de sept ou huit ans comme lui, bourré de repartie qu'il distillait en campant des personnages avec des voix amusantes. Pince-sans-rire, Alain ne s'esclaffait pas, mais il n'était plus bougon. Son œil s'allumait de plaisir de réaliser qu'il avait un vrai ami à qui il manquait et qui viendrait souvent. Didier nous prêtait en cachette ses bandes dessinées, lecture mal vue à la maison. Un nouveau voisin nous passait aussi des journaux illustrés accrochés au bout d'une ficelle qu'on descendait ou montait le long de la colonne des tuyaux de chauffage qui donnait dans nos placards. Avec Alain, on s'enfermait dans notre penderie pour ouvrir la porte de la gaine, on appelait le voisin en frappant sur les tuyaux ou en descendant à son étage notre réveil, alarme déclenchée. Inséparables, Didier et Alain se voyaient beaucoup, je lisais avec eux dans notre placard transformé en salon de lecture clandestin ou les accompagnais dans la rue où ils faisaient les marioles en invectivant les adultes avec des blagues. Cette amitié transforma Alain. Il prit de l'assurance pour répondre à mon père malgré les corrections.

À l'école, il eut un avertissement pour insubordination et insolence dont il était très fier. Il avait tellement craint notre père qu'aucun adulte ne lui ferait plus peur. Il se rebellait facilement. À la fin de l'année, il reçut le prix d'excellence, qui, du moins en apparence, ne lui fit ni chaud ni froid.

Un jour, je surpris Maman attablée devant un morceau de carton pianotant de ses dix doigts sur le dessin d'un clavier de machine à écrire.

– Je m'entraîne, me confia-t-elle. Il ne faut pas le dire à Papa. C'est notre secret ?

– Juré !

J'étais fière de partager un secret avec ma mère. Je l'observais souvent écrivant les signes bizarres de sténographie.

Papa, inspiré par les deux lacs, nous acheta au rayon animalerie du dernier étage de la Samaritaine à Paris un petit caneton duveteux à chacun. Un vrai, comme le héros de notre série TV Saturnin ! Florence, en l'honneur du récent lancement de fusée sur la Lune, baptisa le sien Apollo. Alain appela son canard Pioupiou, et moi je choisis pour le mien le nom de Glouglou. Après l'école, j'allais chercher le pain, suivie comme leur mère par ces trois adorables bêtes piailleuses. Nous ne ménagions pas nos efforts pour garder propre la loggia où ils restaient la journée. Mais ne pouvant ni leur mettre un bouchon, ni les empêcher de devenir des adultes énormes, aucun de nous ne réussit à éviter que Papa les confie à son ami garde champêtre à Milly.

– Il prendra bien soin d'eux. Ils seront plus heureux à la campagne et vous les verrez.

On leur rendit visite les week-ends suivants. Ils avaient même fait des petits, ce qui nous consola un peu de ne plus les avoir à la maison.

Un dimanche le garde champêtre nous invita à déjeuner. Le repas fini, je cherchai Glouglou que j'appelai en vain.

– Ben, tu peux toujours l'appeler… Qu'est-ce que tu crois que tu viens de manger ? s'esclaffa le garde champêtre.

Incrédule, je scrutai les visages de mes parents, espérant que ce soit une mauvaise blague. Maman avait le regard fuyant et Papa haussa imperceptiblement les épaules, c'est tout. C'était donc vrai. Mon Glouglou ! Je me mis à hurler. J'aurais voulu le recracher, m'ouvrir le ventre. Tous les éventrer et récupérer chaque morceau de mon canard que j'aimais tant. Je m'en voulais de m'être rassasiée, d'être un ogre.

– Les animaux, je n'en veux plus à la maison, c'est des bêtes à chagrin, conclut ma mère.

Personne ne me consola. J'allai pleurer dans l'enclos. Accaparée par ma douleur, je ne sais pas ce qu'ont ressenti mon frère et ma sœur qui n'avait pas eu besoin de cet épisode traumatisant pour déjà détester la viande.

Aujourd'hui en écrivant ces mots, j'en pleure encore. Végétarienne pendant très longtemps, j'en comprends seulement aujourd'hui la raison…
Papa était contre la chasse mais nous faisait manger notre animal domestique.

Je ne sais plus si ce sont les vacances de cette année-là que nous partîmes tous en camping. Autre marotte de Papa qui tripait sur les nomades en roulotte (peut-être en relation avec la conquête de l'Ouest ?). Il avait loué une caravane immense, tout confort, trop lourde pour l'Opel automatique – notre nouvelle voiture –, et réservé le meilleur emplacement fermé par des haies.
Florence, déjà en maillot, plongea dans la piscine. Alain et moi on se fit vite des copains avec qui je chahutais bruyamment. Papa, pour me punir d'avoir crié avec « ma voix de *poissarde* », me mit au piquet à la sortie des douches, les mains sur la tête et la culotte baissée sur les chevilles. Des campeurs interloqués s'arrêtèrent.
– Ben ma cocotte, qu'est-ce que tu fais comme ça ? s'enquit une adulte.
– J'ai pas le droit de parler. Vous voyez bien que je suis punie ! Je dois tenir une demi-heure. Partez ! Vous allez me faire enguirlander par mon père.
J'avais déjà des fourmis dans les bras. Elle m'embêtait avec des questions comme : « Qu'est-ce que tu as fait de si grave ? » Et un attroupement soudain m'empêcha de purger ma peine tranquillement. Une dame remonta ma culotte, je la redescendis illico et la coinçai avec mes pieds tout en gardant le regard fixé sur le mur.
D'autres mères, outrées, décidèrent de raisonner mon père. La demi-heure passée je regagnai, honteuse, notre caravane.
– C'est monstrueux de faire ça, monsieur. C'est une gentille petite fille bien élevée. Elle est mignonne et n'a fait que jouer.
Papa leva le camp dès le départ *de ces mégères* culottées choquées par ma déculottée. Durant le voyage d'une heure pour trouver une place dans un autre camping, je n'écoutai pas ses sermons. Florence et Alain ne mouftaient pas, ni même Maman, qui jubilait que ces femmes aient tenu tête à Papa. Cette fois-ci je compris que mon père avait tort et qu'il avait dérapé. Je me sentais mortifiée mais soulagée de n'avoir pas reçu de correction.

À partir de septembre Papa se mit à rentrer plus tôt à la maison. De temps en temps il sortait tout *son* train électrique et, sous ses directives autoritaires et souvent désagréables, nous l'installions sans pouvoir nous soustraire à la tâche. Nous n'étions pas autorisés à y jouer sans lui. C'était frustrant de ne pas pouvoir

l’utiliser avec simplement quelques éléments. Il déballait tous les rails pour qu’ils parcourent toutes les pièces du nouvel appartement. À cela il ajoutait deux circuits 24, des passages à niveau, des tunnels, des feux de croisement et surtout la ville que nous avions fabriquée. Pour donner vie à l’ensemble, on y plaçait des arbres, des plantes et mettions en scène des petits personnages peints par nos soins. Ça pouvait prendre deux mois d’installation, parfois au mépris des devoirs de classe ou de l’heure d’aller se coucher… Papa rentrait plus tôt pour devenir l’architecte de cette installation méticuleuse avec l’obsession du détail. Une fois en place, ça donnait l’étonnante réalité d’une ville miniature dont il était le géant. Il fallait des heures de réglage pour synchroniser parfaitement la vitesse des réseaux ferroviaires où se croisaient différents trains (de marchandises, voyageurs ou de l’armée) et les petites voitures sans déraillement ni accident. Son plaisir ultime étant que ça puisse tourner jour et nuit. On ne pouvait plus fermer les portes, plus faire le ménage pendant le temps que durait sa lubie. Ce trésor rangé prenait un placard entier à quatre portes. Des années plus tard, à notre adolescence, il l’offrit dans sa totalité à un petit cousin éloigné, au prétexte qu’on l’avait déçu. De quoi ? On ne le saura jamais…

– 9 –

La pro juventute

Les vacances d’été duraient deux mois et demi. Florence partait comme chaque année chez Mamie. Notre arrière-grand-mère ne voulait plus ni de mon frère ni de moi. Cela ne m’affectait pas trop, car elle me comparait sans cesse à ma sœur : moins jolie, moins intelligente, moins belle voix, etc. J’avais fini par lui répondre qu’elle était une méchante sorcière fripée. Et la vérité, même sortie de la bouche des enfants, n’est pas toujours bonne à dire… Quant à nos tantes et notre oncle, ils redoutaient trop notre indépendance, surtout depuis qu’Alain, à cinq ans, avait claqué la porte de notre hôte, tante Marie (l’aînée de Papa), parce qu’elle critiquait notre mère sortie se promener.

– Avec une maman qui vous laisse seuls, un jour, on vous retrouvera tout secs. Dans un tiroir.

Une allusion à un fait divers où deux nourrissons sans soins avaient été trouvés morts dans un appartement. De peur qu’on attrape froid, tante Marie nous forçait à porter des gilets à plus de 25 degrés et nous surveillait comme le lait sur le feu. Alors qu’à la maison, notre lait, on le chauffait en allumant le gaz avec des allumettes. Non, ça ne pouvait pas coller avec nous. Même si l’on s’entendait à merveille avec notre cousine du même âge que mon frère. Alain, qui m’avait entraînée avec lui dans la rue, avait trouvé refuge chez notre oncle Georges.

On aurait bien revu nos cousins suisses près du lac mais Papa leur avait emprunté de l’argent et ça le gênait… de le leur rendre, car ses comptes étaient trop justes. Dommage pour mes cousins que j’aimais beaucoup.

Avec nos parents. On avait fait plusieurs séjours tous les cinq au bord de la mer glacée à Berck et le sens de l’ambiance festive de mon père ne nous avait pas laissé que des bons souvenirs qui valaient le déplacement : nos coups de soleil au deuxième degré par temps gris le découragèrent d’organiser un autre séjour à la plage. Ça l’avait vexé qu’Alain, entraîné au large par le courant en barbotant,

soit secouru par un inconnu. Papa avait, à cette occasion, dû nous avouer qu'il ne savait pas nager. Il avait bien tenté ensuite de nous faire partager son enthousiasme pour la marche côtière mais j'étais tombée nez à nez avec un noyé bleu boursouflé que j'avais pris de prime abord pour un bonhomme sculpté en polystyrène. Moi, j'avais aimé l'arrivée des pompiers… Quant au camping, on avait récidivé une autre fois. L'année du lancement d'une fusée du nom d'un canard que j'ai bien connu, on avait campé, mais une tempête avait tout dévasté sur son passage et notre voiture ne démarrait plus : la batterie s'était vidée à cause d'une petite télé qu'on avait branchée sur l'allume-cigare pour regarder Apollo XI. Il faut voir les choses positivement : moins de chance que mon père, et on serait morts. Non, les congés avec nous ne le tentaient plus. Il n'avait pas le don pour ça. Plus âgé, Alain avait fait des randonnées avec lui à Fouvent-Saint-Andoche. Mon père avait minimisé l'exploit de mon frère.

– De la montagne à vache.

Il avait fait aussi un glacier au pied du Mont-Blanc avec piolet et crampons. Une épreuve, un dépassement de soi. Alain était revenu de ces vacances épuisé.

Alain et moi allâmes en Suisse pour la troisième fois avec la Pro Juventute, une association helvétique permettant aux enfants suisses qui vivaient à l'étranger de *bénéficier d'une éducation libre et responsable* et de connaître leur pays d'origine. J'étais déjà allée dans un home d'enfants – dans un chalet comme celui de *Heidi à la montagne*. Cette année-là, des familles bénévoles nous accueillaient. Ce fut l'une des rares fois où Maman m'acheta des vêtements et un maillot de bain. Sans plus d'informations pour nous préparer psychologiquement, le lendemain très tôt, nous partîmes Alain et moi, une étiquette autour du cou, un pique-nique en poche et chacun notre petite valise, par le train, pour un long voyage jusqu'à Bâle, sans nos parents, parmi d'autres petits Suisses. Dans ce genre de situation incertaine, on se serrait les coudes, mon frère et moi, et parlions de tout sauf de ce qui nous inquiétait. Nous commentions le paysage.

À Bâle, les accompagnateurs débordés nous distribuèrent une nouvelle étiquette avec notre destination. Mon frère allait dans une autre famille que moi ou en camp. Pudiquement et sans effusion, on se dit au revoir rapidement car ma correspondance partait. Une accompagnatrice fit son boulot jusqu'à Schaffhausen, où elle me confia à un couple qui ne parlait que le suisse allemand. Je ne comprenais rien à ce qu'ils me disaient mais leur gentillesse évidente me rassura quand la jeune fille nous quitta.

Dans leur jolie maison avec piscine, j’avais une chambre rien qu’à moi. Leur fille dormait beaucoup, elle avait huit mois et jouer avec elle ne permit pas d’occuper ma première journée. Alors dans le jardin, je m’attelai à la construction d’une cabane dans un arbre en utilisant du cordage pour ne pas blesser l’écorce. Le monsieur me procura une planche qu’on cala dans la fourche pour faire le sol et me fournit un petit transistor. Les premiers temps, j’y passais mes journées pour faire mes devoirs de vacances en écoutant un peu de musique. Pour que je ne m’ennuie pas, la femme me faisait cuisiner avec elle et m’apprenait au passage quelques mots de suisse allemand.

Avec eux, j’ai nagé et pêché sur le Rhin qui n’était pas encore pollué. Le père m’apprit à sculpter avec ses gouges des visages dans des racines. Je suis repartie toute ronde et en forme. De retour à Meudon-la-Forêt, je reçus d’eux des colis de vêtements, de confitures et des photos de nos vacances. Dans leur lettre, ils m’invitaient l’hiver pour skier et disaient qu’ils me gardaient ma chambre pour les prochaines grandes vacances. J’étais contente.

– Ils nous prennent pour des pauvres ! On n’a pas besoin de leur charité.

Papa n’imaginait pas qu’ils puissent s’attacher à moi et refusa que j’y retourne.

L’été suivant, on m’envoya dans une famille d’un autre canton avec deux pestes de mon âge.

Alain avait-il détesté ses vacances pour qu’il n’en parle pas ? Peut-être de peur qu’on reparte en famille ? Pendant plusieurs années, la famille de Schaffhausen continua de m’écrire.

Peu de temps après nos vacances suisses, Papa reçut une lettre de préavis du propriétaire qui souhaitait récupérer son appartement et l’habiter. Maman, résignée à notre vie de nomade, ressortit les cartons de la cave et reprit son *ménage par le vide*. Coup de chance, un appartement, dans une autre cage d’escalier, se libérait au septième étage. On eut juste à transporter nos affaires par les escaliers et l’ascenseur. Et il y avait même une pièce en plus, j’allais avoir ma chambre à moi ! Alain et moi étions surexcités. C’était chouette, dans l’entrée de l’immeuble, on faisait glisser les cartons sur le sol en marbre jusqu’aux ascenseurs. J’imaginais déjà combien je serais tranquille et soulagée de ne plus agacer mon frère la nuit quand je me bercerais en secouant mon pied. Au début de notre installation, ma chambre servit à stocker le reste des cartons pas encore déballés. Normal. J’emménageai donc avec mon frère. Alain était sympa, même s’il avait hâte que je me barre. Puis, quand tout fut enfin rangé,

mon père changea d’avis. La pièce resta un débarras/bricolage où il n’alla que rarement. Je n’eus pas ma chambre seule. Du coup mon frère non plus.

– 10 –

1968, INTERDIT D'INTERDIRE

Florence, pas encore âgée de douze ans, abandonna ses lectures de la Bibliothèque verte pour des traités de politique et de philosophie. Assise sur le rebord de la fenêtre de sa chambre, les pieds dans le vide, elle discutait des heures durant avec des voisins plus âgés de la guerre du Vietnam et du monde social. Ajoutées au stress familial, ces préoccupations ne tardèrent pas à lui faire perdre le sommeil. En mars, nos parents l'envoyèrent, en train, se reposer plusieurs mois à Annecy chez *sa* Mamie qu'elle adorait.

– En mon absence je te prête ma chambre, me dit-elle gentiment.

Je fus touchée par sa confiance et lui promis de prendre soin de ses livres et de bien ranger.

Mais je n'obtins pas l'autorisation des parents pour m'y installer. Pourtant je n'avais rien fait de mal.

Des files de voitures se formaient aux pompes à essence pour remplir des bidons de réserve. Il fallait faire la queue pendant plusieurs heures. Parfois pour rien. On parlait de pénurie. À l'épicerie, les mères achetaient par dix les paquets de sucre. Toutes les familles faisaient des stocks d'huile, de pâtes, de riz, de biscottes, de lait concentré, de conserves et autres denrées de première nécessité. Si bien qu'en quelques jours les rayons non réapprovisionnés étaient vides. À l'école, les professeurs se mirent en grève. Après plusieurs jours de longues récréations on nous renvoya tous à la maison pour y rester. La radio parlait de grève générale, d'usines qui s'arrêtaient de fonctionner. Rien n'était comme d'habitude. Même Papa avait troqué son costume trois pièces contre une tenue plus cool sans cravate, et, depuis quelque temps, il utilisait la 4 CV décorée de grandes fleurs autocollantes pour cacher les traces de rouille de la carrosserie vieillissante.

– Paraît-il que ça « barde » au Quartier latin à Paris, dit Papa. Ce soir, on va aller voir ça.

Maman monta dans la 4 CV, à l'avant, et Alain et moi, à l'arrière. Sur la route, des gens faisaient de l'auto-stop. À Paris, au Quartier latin, les manifestants criaient des slogans. « J'emmerde la société », « À bas la société de consommation ». Des barricades de fortune bloquaient les rues jonchées de pavés et de pierres. « Il est interdit d'interdire. » Des voitures renversées sur le flanc brûlaient. Rapidement un attroupement bloqua la 4 CV. À l'intérieur, nous n'en menions pas large. Papa ouvrit sa fenêtre et interpella la foule, scanda « Liberté, égalité » et plaisanta avec des jeunes *chevelus*. Ça aurait pu dégénérer mais les marguerites sur la taule donnèrent l'impulsion au groupe pour fendre la manifestation et nous escorter. Notre père les remercia les doigts en V du signe *Peace and love*. Papa était notre héros.

Les jours qui suivirent, Alain organisa une partie géante de gendarmes et voleurs sur les immenses pelouses interdites du parc – eh oui, *il est interdit d'interdire* – pour tous les jeunes oisifs privés d'école par les grèves. Mon frère, qui n'était pourtant pas le plus grand, gérait les équipes en chef et faisait rire. En l'absence de Florence, il devint même protecteur avec moi. Didier et lui me prirent dans leur clan. On faisait les pitres en vannant pour narguer le clan adverse et placer nos feintes pour marquer des points. La bonne ambiance attirait peu à peu d'autres jeunes qui venaient gonfler le groupe. Chaque fois qu'une équipe gagnait, on faisait la revanche. Le soir tombant, on rentrait pour le dîner, écarlates d'avoir couru des heures avec, plus tard, un rendez-vous pour la belle. Le souper avalé, on se couchait à moitié habillés pour ensuite se glisser dehors et continuer la partie à la lueur des réverbères, sans crier ; autrement c'était un hors-jeu. C'était facile pour nous car notre père nous avait assez punis pour que nous ayons retenu la leçon… Le lendemain au petit déjeuner Maman disait :

– Quand même, les gens exagèrent de laisser leurs enfants traîner comme ça, tard le soir. Heureusement qu'il n'y a pas d'école !

Alain et moi plongions dans nos bols pour éviter d'éclater de rire.

Dans le quartier, il y eut la période des fléchettes confectionnées avec des bandes de papier roulées et collées à la salive qu'on projetait en soufflant dans des sarbacanes en tuyaux de plomberie. On se protégeait derrière les buissons ou les arbres et on dévalait les pelouses pour être hors d'atteinte. Pour corser les batailles de prise de territoire, on plantait une aiguille sur la pointe des longs

cônes en papier. Le sang perlait quand ils se plantaient dans nos jambes. Il y avait des règles strictes : ne pas viser le visage et stopper les tirs quand l'adversaire disait « pouce ». Mais rapidement les gamins préférèrent des pistolets en plastique à petites billes rouges ; des nouveaux jouets à la mode. Même lorsque l'on se chamaillait tous les deux, Alain me défendait toujours si un grand m'embêtait. Il défiait avec un tel aplomb les plus âgés et plus costauds que je devais intervenir pour les calmer. Il gagna leur respect au lancer de couteaux qu'on plantait dans le gazon au plus près des chaussures de l'adversaire, qui ne bronchait pas pour montrer sa bravoure. Alain, lui, se mettait pieds nus… Sans la surveillance de Florence, je participais avec mon Opinel à bague. Le jeu cessa quand un maladroit planta sa lame dans la toile d'une tennis Spring Court et un pied.

Alain aimait le risque et m'emmenait jouer les funambules sur la rambarde qui encadrait la fosse du parking souterrain surplombant plusieurs sous-sols, ou simplement sur le rebord de notre loggia au septième étage, pour passer en équilibre jusqu'à celle de la voisine qu'on saluait en marchant sur toute la longueur. Terrifiée, celle-ci s'évanouissait dans son fauteuil presque à chaque fois. Et on rentrait chez nous en riant. Après deux mois et demi loin de nous, Florence rentra enfin d'Annecy et mit fin à ces jeux dangereux. Elle était en pleine forme. Ses études ne furent pas pénalisées, son absence passant inaperçue grâce aux perturbations générées par mai 68. Moi, je passais du temps avec ma nouvelle copine et voisine Catherine, quand elle revenait de pension. Ensemble, nous partagions notre passion de la danse.

*
* *

– Travailler !!! Tu veux me faire honte ?! Que vont penser les gens ? Que je suis incapable de subvenir aux besoins de la famille ?! s'exclama Papa.

– J'ai trouvé une place de sténo-dactylo à mi-temps, le matin. Ça fera de l'argent en plus pour les courses.

– Ma pauvre Évelyne, tu crois que ça s'improvise ? Ça s'apprend, figure-toi. Et faudrait-il encore qu'on t'embauche.

– Mais… je suis engagée.

Mon père n'en revenait pas. Elle, si discrète, effacée (pour ne pas dire écrasée par lui), avait fait toutes les démarches ?! C'était pour ça notre secret. Elle m'épatait. Petite Maman, c'était sa stratégie à elle pour s'en sortir. Elle avait

appris toute seule, sans machine à écrire, sans regarder ses doigts, et étudié la sténographie, et elle avait réussi son entretien d'embauche sur une vraie machine.

Florence vint à sa rescousse.

– Mais le soir, Maman sera là. Et le matin, on n'a pas besoin d'elle.

Alain et moi acquiescions. C'est vrai que nous nous débrouillions déjà très bien sans elle. Je n'avais jamais vu ma mère si déterminée. Elle brandissait un formulaire de la banque et un stylo pour que Papa lui signe l'autorisation d'ouvrir un compte en banque sans savoir qu'elle n'en avait plus besoin depuis 1964 ! En tant que femme, elle était payée deux fois moins qu'un homme pour le même travail. Je crois que c'est cette injustice qui m'a rendue féministe. Je ne suis pas contre les hommes, non. Mais pour que les hommes et les femmes soient égaux en droit. Avec sa première paie, Maman acheta à crédit une machine à laver le linge. C'était sa petite révolution à elle. Et c'est en travaillant qu'elle échappa un peu à l'emprise toxique de mon père. Toujours sans rien dire, elle suivit des cours pour devenir, quelques années plus tard, clerc de notaire à plein temps. Si sa grand-mère ne l'avait poussée à se marier à dix-huit ans, elle aurait bien voulu continuer ses études…

– 11 –

Jeux interdits

Pour nos copains de quartier, on faisait « séance de ciné » avec le projecteur super-huit de mon père. Nous passions les bobines des premiers dessins animés muets de Walt Disney. Qu'on doublait nous-mêmes, en direct *live*. Un franc succès. Puis on jouait à cache-cache dans le noir. Nous nous planquions partout, sous les lits, derrière les rideaux, même dans les penderies. C'est en voulant grimper sur l'étagère du haut de la garde-robe des parents qu'on est tombés sur deux énormes paquets mal dissimulés. C'était écrit : « Pour la Cigale, le Gros Loulou et la Belette ». Eh bien, les parents s'y étaient pris à l'avance, Noël était encore loin. Ça ne pouvait pas être pour nos anniversaires ; on ne les souhaitait jamais. Maman fêtait les saints en nous offrant le plus souvent un paquet de sucettes en flèche Pierrot Gourmand. Mais en douce car Papa trouvait ça *débile*. Tous les enfants fouillent les affaires des parents. Et mieux c'est caché, plus c'est intéressant. Tiens, des vieux disques de chansons paillardes d'étudiant ! Plus tard on les apprit par cœur en les écoutant sur le pick-up. Nous fîmes grande impression lorsqu'on les chanta aux invités lors d'un dîner. Dans le fond sur l'étagère il y avait l'automatique de Papa. Son chargeur était vide mais avec il y avait un pistolet à barillet. Pourtant notre curiosité se concentra sur le contenu des paquets enrubannés. Après tout, ils nous étaient adressés. Nous n'avons pas hésité longtemps et, avec précaution, nous les avons déballés sans abîmer le papier : une somptueuse mallette en cuir à trois étages contenait tous les jeux de société que nous pouvions imaginer. Et dans l'autre, une boîte de magicien avec sa tenue et ses accessoires. On y joua plusieurs après-midi. On avait un peu merdé le tour de magie avec le chapeau claque, dont on avait arraché le double fond. Le tube s'aplatissait… Bon, nous l'avions légèrement écrasé et la baguette magique que nous avions utilisée comme épée avait perdu un éclat de peinture.

Mais on remballa parfaitement les deux cadeaux qu'on replaça dans leur cachette. Ni vu, ni connu.

Il s'est sans doute passé du temps avant que nous vérifiions si les cadeaux avaient été changés de place… Alain et moi ça nous titillait ; forcément. Les armes y étaient aussi, dans la boîte à chaussures ouverte, assez facile à emporter discrètement dans la chambre. Les balles n'étaient pas très bien cachées. Florence absente, nous avions choisi sa chambre. Installés par terre pour ne rien déranger. Alain attrapa le pistolet, regarda s'il était vide, ne renfonça pas la tige d'éjection pour faire tourner le barillet, plaqua l'arme sur sa tempe et appuya sur la détente : *Clic*, fit le bruit du chien.

– Chiche qu'on le fait pour de vrai ? Pas cap ? On joue à la roulette russe ?! me défia-t-il.

Cette fois, il chargea le pistolet d'une vraie balle. Sur le côté on voyait le cuivre de la douille. Il fit tourner le barillet et, son doigt sur la détente, pointa le canon sur sa tempe… Après un instant, il se ravisa et tira en direction du mur. *Clic !* Et me tendit l'arme.

– Chacun son tour. Après toi, on fera tourner le barillet et ce sera à moi.

J'hésitais mais ne voulais pas passer pour une dégonflée. Je m'exécutai. Enfin façon de parler. Je plaquai l'arme sur le côté de mon crâne et priai dans ma tête.

– Jésus, faites que je meure parce que si c'est mon frère, qu'est-ce que je vais prendre par mon père…

– *Clic.*

Quatre fois on l'a fait avant qu'il décide d'arrêter.

– Faut pas trop pousser la chance. C'est mathématique.

Je n'ai jamais osé lui demander s'il avait triché.

Seconde partie :

Les quatre cents coups

– 12 –

LA PENSION, 1969

(Ma résilience secondaire)

Je bricolais souvent dans la pièce/débarras, exposée plein sud. Par terre au soleil, j'écoutais la radio pour laisser de l'espace à mon frère que j'agaçais à force d'être dans *sa* chambre. Surtout la nuit car, c'était plus fort que moi, dans mon sommeil je me berçais en agitant un pied. J'essayais de m'endormir après lui, mais sitôt les yeux fermés je secouais nos lits superposés et malgré moi je le réveillais. Je ne sais pas pourquoi nos parents refusaient de les démonter en lits jumeaux… Alain n'en pouvait plus et plusieurs fois, en pleine nuit, il m'avait réveillée en me frappant et en me mettant un oreiller sur la tête. Florence et lui insistèrent auprès de Maman pour qu'on m'installe dans l'autre chambre.

– Moi je ne veux pas d'histoire, voyez ça avec votre père.

C'était tout vu : cette pièce resterait le débarras bricolage où mon père allait rarement. À mon tour, je rusai pour obtenir gain de cause en soulignant que la proximité conflictuelle avec mon frère ne m'aiderait pas à faire mes devoirs et qu'il serait donc bon pour moi de m'envoyer en pension pour remonter mon niveau scolaire médiocre. Je suggérai celle de ma voisine Catherine, chez les sœurs dominicaines à l'institut de jeunes filles Saint-Joseph, à Meudon, dans l'ancien pavillon de chasse de Louis XIV, qui était doté d'un bois et d'un potager. C'était à dix kilomètres de la maison. Et à mon grand étonnement mon père accepta plutôt que de revenir sur sa décision. Je fus d'abord demi-pensionnaire et très vite pensionnaire. Je m'y plaisais. C'était une bonne alternative à la chambre de mon frère. Pour m'y rendre et rentrer le week-end, je prenais le bus. Plus jeune que Catherine, j'étais dans le dortoir des petites et la voyais en fait assez peu. J'ai proposé aux internes de ma section de faire du

théâtre dans la cour. On avait toutes vu plusieurs fois l'émission « Au théâtre ce soir » en famille. Ma proposition fut accueillie avec enthousiasme. On écrivait nous-mêmes nos pièces, que je mettais ensuite en scène.

La première se passait dans un village prospère où il ne pleuvait jamais. Les récoltes étaient excellentes. Un jour arriva un bel étranger et le temps se mit à se gâter. La fille du bourgmestre et lui tombèrent éperdument amoureux. Il demanda sa main à son père (mon rôle) mais fut chassé par les villageois pour que le soleil revienne car, pour eux, il était le responsable des pluies qui dévastaient leurs cultures. La jeune fille se laissait mourir d'amour et la pluie continuait à tomber. Preuve que le jeune homme n'y était pour rien. Le bourgmestre tenta de raisonner ses élus mais, toujours selon eux, l'étranger avait jeté un sort sur le village. Sornettes que tout cela, disait le bourgmestre. Pour sauver sa fille, il décida de ramener l'étranger. Au même instant, le soleil brilla. Les villageois reconnurent leur erreur et célébrèrent le mariage en dansant. Fin.

On répétait à toutes les récrés, même après le réfectoire du soir. La mère supérieure me félicita pour cette initiative et décida de présenter notre spectacle à la fête de fin d'année devant les parents d'élèves. Les sœurs, adorables et bienveillantes, nous aidèrent à faire les décors dans l'atelier dessin et à coudre des costumes.

Dans le préau d'hiver, un soir en chahutant, je fis une cascade et atterris sur la tête. Je ne voyais plus rien. Au départ, pensant qu'on avait éteint la lumière, je rampai pour me mettre à l'écart et éviter de me faire marcher sur les mains dans la cohue. Les filles rirent d'abord de mon attitude, croyant à un de mes tours, puis réalisèrent avant moi que j'étais aveugle. Pourtant je ne sentais rien de plus qu'une grosse bosse. Un médecin venu m'ausculter dit que la vue reviendrait, que c'était une question de temps et que l'on pourrait stimuler la zone, une fois le traumatisme passé, avec de l'électricité. Sœur Marie-Alice, la responsable du soir, téléphona à mes parents pour les prévenir. À sa grande surprise, ils ne vinrent ni me voir ni me chercher. Pas plus qu'ils ne demandèrent à me parler. Marie-Alice m'attribua un box de grande où j'aurais le droit d'accrocher des posters sur les murs. Elle me cajola et me donna les jours suivants des pâtes de fruits car maman avait encore oublié de m'acheter mes goûters. J'aurais même le droit d'avoir une petite souris blanche. J'étais heureuse même si ça tombait mal de ne pas voir car le lendemain on avait soirée TV avec « La Piste aux étoiles ». Ma cécité dura trois jours ; sans que je reçoive de visite de mes parents. Je ne me rappelle pas non plus qu'ils aient assisté à mon spectacle de fin d'année ou alors

ils sont arrivés après. « Je ne peux pas compter sur eux, je m’en fiche, quand je serai grande, je serai comédienne. Ou bonne sœur missionnaire. »

Noël arriva vite. Je le passai en famille. Le matin, au pied du sapin décoré nous reconnûmes parmi d’autres les deux paquets trouvés dans le placard. En les ouvrant, nous fîmes comme si nous les voyions pour la première fois.

– Mais ?! Regardez le chapeau claque de magicien est décollé et la baguette a pris un coup. C’est abîmé. Ça a servi. Ce n’est pas neuf ! s’indigna mon père. C’est scandaleux, Je vais le renvoyer au magasin. Ils vont m’entendre c’est moi qui vous le dis !

On tenta de minimiser l’importance de l’échange.

À notre réaction, il sentit notre malaise et exigea la vérité. On ne s’improvise pas menteur comme ça. Manquant de pratique, on lui avoua tout. Maman était plutôt amusée et intercéda comme rarement en notre faveur pour qu’il ne sévisse pas.

Vexé, il jura que ce seraient nos derniers cadeaux de Noël. Et il tint sa promesse.

– 13 –

1971-1972, ANNÉES DE LA LOOSE

– Encore !!

– Oui, on part vivre à Paris cette fois, rue de Vaugirard dans un bel immeuble moderne avec un jardin intérieur, et vous êtes inscrits dans les meilleures écoles. Florence ira dans une boîte à bac mixte prestigieuse en face de l'Assemblée nationale, où vont les enfants de ministres et de diplomates, Alain à Stanislas où l'on prépare aux grandes écoles. Agnès avec ses notes médiocres est quand même acceptée en sixième au cours Maupré, rue Vaneau.

Papa, athée et fauché, nous mettait dans des écoles cathos et coûteuses alors qu'il y avait de très bons lycées publics.

Je relâchai ma petite souris dans le bois de ma pension chérie où j'avais eu deux années scolaires de rêve et repris la vie avec mon frère. Nous prenions chacun de notre côté, seuls, le métro, en première classe/famille nombreuse, pour nous rendre dans nos écoles de riches alors que le frigo était de nouveau vide car Papa avait été rincé par un contrôle fiscal en plus des dépenses en procès pour sauver la Ségognole où nous allions de plus en plus rarement depuis l'expropriation.

– C'est pour me fragiliser que l'État me fait subir des contrôles fiscaux. « Ils » veulent me faire abdiquer mais je me battrai jusqu'au bout, affirma-t-il un jour.

C'était donc, selon Papa, un complot contre lui. Pourquoi ne pas le croire, nous étions si jeunes. Notre père si fort ne pouvait être vaincu que par un ennemi à sa surdimension : l'État tout entier. À aucun moment nous ne pouvions penser que c'était surtout sa mauvaise gestion qui était la cause de son malheur. On s'en sortait tout juste avec la maigre paie de femme de Maman. Devant les listes exagérées de fournitures de classe et le coût de nos uniformes, elle avait tranché :

– Pendant la guerre, pour étudier, on écrivait à la pointe de plomb sans appuyer et on gommait plusieurs fois nos cahiers de brouillon pour les réutiliser. Et ça ne m'a pas empêchée d'être bonne élève. Je refuse de vous acheter des copies de toutes les couleurs, c'est du gaspillage, vous vous contenterez de copies blanches.

Elle décréta aussi que la blouse en Nylon de mon uniforme me ferait transpirer et en acheta une autre. Le jour de ma rentrée, j'arrivai donc dans la cour minuscule, en blouse en coton bleu marine à galons et boutons dorés, portée sur une chemise, un pantalon et, aux pieds, des chaussures de garçon, parmi trois cent quarante-neuf élèves en blouse bleu ciel de Nylon sur l'uniforme : jupe bleu marine, chemisier blanc et mocassins ; c'est dire si je faisais tache. Je fus toute désignée comme souffre-douleur par ma professeure principale, mademoiselle Vanderest, pour asseoir son autorité. Ce qui permit aux anciennes de se moquer ouvertement de ma tenue et de me bizuter sans relâche. Les toilettes puis l'infirmerie furent mes refuges où je passai une bonne partie de l'année…

Nous étions collées régulièrement pour *manque de fournitures de classe,* Florence et moi faisions du baby-sitting dans notre groupe d'immeubles pour acheter des copies, des cartouches et nous faire de l'argent de poche. Et dans le jardin de la résidence, Alain et moi gagnions aux billes des stylos et autres aux voisins. On se débrouillait. Parfois, je gardais les soixante francs du coiffeur et me coupais moi-même les cheveux à la Stone.

– Elle a des épis, ses cheveux font toujours des escaliers, en conclut ma mère.

Le haut niveau d'étude de Stanislas intéressait Alain, qui travaillait bien. Il chantait à la chorale qui donna une représentation publique à la cathédrale Notre-Dame où il interpréta, en soliste, un *Ave Maria* inspiré par les anges. Magique. Malheureusement, sa voix ne résista pas à la mue et s'il revint à Notre-Dame, ce fut pour faire en grande pompe sa communion solennelle. Sa foi fut perturbée par un prêtre qui, sous prétexte de lui donner des cours de perfectionnement, en profita pour lui caresser les cuisses. Alain m'avait confié plein de rage et de dégoût comment il s'était senti trahi.

– Moi qui pensais qu'il s'intéressait vraiment à moi.

Alain se révolta et devint insolent en classe. Il passa en conseil de discipline « pour avoir fait de la musique avec une boîte en carton pour amuser ses petits camarades », mais son carnet resta excellent.

Florence, grâce à son côté raisonnable et son bon niveau scolaire, avait toute la confiance de nos parents et la permission de sortir dès l'âge de quatorze ans

« chez ses amis ». Ils ignoraient qu'elle défilait comme mannequin pour Jean-Charles de Castelbajac, et qu'elle sortait tard dans les clubs privés select et côtoyait Françoise Hardy, Dutronc et d'autres gens à la mode. Nos parents ne trouvèrent rien d'anormal à ce qu'elle étudie le store baissé dans sa chambre en pleine journée. Nos difficultés financières contrastaient avec le luxe où vivaient ses nouvelles relations de cours chez qui elle était souvent conviée. Aucun de nous trois ne parlait de notre situation à quiconque. Nous n'osions plus inviter à la maison. Pour dîner, notre repas frugal se composait régulièrement d'un chocolat chaud et de morceaux de fromage.

Un soir, Alain et moi nous sommes plaints de n'avoir pas assez mangé. Notre mère ne savait pas quoi faire. Pour l'énerver, Alain et moi répétions ad libitum : « J'ai faim, j'ai faim… » Entrecoupé de :

– Tu sais quoi ?

– Non ?

– J'ai faim. J'ai faim…

– Tu as quoi ?

Etc. Ça portait bien sur les nerfs.

N'y tenant plus, Maman nous ordonna de remettre nos manteaux et de prendre nos cartables et fit montre d'un culot que je ne lui connaissais pas. Elle nous entraîna dans les escaliers, sonna à une porte et, armée de son plus beau sourire, entama un vrai numéro.

– Booonsoiiiir, nous sommes des voisins. Excusez-nous de vous importuner à cette heure mais… Voilà… C'est bête… Je ne sais pas où j'ai la tête. Nous nous sommes enfermés dehors. J'ai dû laisser les clés à l'intérieur, dit-elle, charmante, en riant. Je comptais emmener mes enfants au restaurant pour dîner (ben voyons), mais mon sac est dans l'appartement et je n'ai pas un centime sur moi… Il se fait tard et les enfants ont école demain. Je me demandais si vous ne pouviez pas, en attendant que mon mari rentre, leur faire des pâtes ? Je vous en rapporterai un paquet, bien sûr.

Voilà comment on se retrouva à manger chez des gens qu'on ne connaissait pas. Honteux mais affamés, nous mâchions en silence pendant que Maman, avenante comme jamais, faisait la conversation à la voisine.

Pour en arriver là, ça ne pouvait pas aller plus mal ! Et pourtant, si : quelques jours plus tard, Maman se fit renverser par une voiture et fit un long séjour à l'hôpital le temps de se rétablir de sa clavicule cassée.

– Tu ne peux pas regarder quand tu traverses ?! lui dit mon père lorsqu'on lui rendit visite le soir même.

Mes seuls soutiens étaient la poésie, le dessin et surtout les gamins que je gardais ; beaucoup trop jeunes pour que je me confie à eux, mais ils m'apportaient tellement d'amour.

Au cours Maupré, mon assiduité à l'infirmerie décida la mère supérieure à suggérer à mon père de me placer chez les fous plutôt que de me demander ce qui se passait dans ma vie. Heureusement, je surpris des bribes de conversation de mes parents à mon sujet et compris le danger.

– La petite a une case en moins, certes, mais de là à la faire aller chez les zinzins…

– Elle a le sens pratique, elle est serviable. On la mariera bien.

J'avais acquis des galons suffisants pour une fille… Ce n'était en tout cas pas de la voyance car aujourd'hui, passé cinquante ans, je ne suis toujours pas décidée à me marier… C'était le seul projet qu'on envisageait pour moi. Florence ferait des études littéraires et du droit. Et Alain serait au moins avocat ou aurait un avenir brillant dans une autre profession libérale prestigieuse, forcément.

Pour ne pas sombrer dans le désespoir, je descendis dans la rue pour me défouler. Je n'étais pas à prendre avec des pincettes. Et je me suis battue avec le premier garçon venu. Les jours qui suivirent, il ne fallait pas me chercher. À l'école, faisant front à la horde en les invectivant avec un humour vache, je suis arrivée à les tourner en ridicule. On était bien loin des rapports harmonieux de mon ex-pensionnat. L'agressivité n'était pas une solution et ne pouvait qu'enliser ma situation. Il était urgent d'agir pour rassurer mes parents sur mon état mental, car c'était à eux qu'incombait la décision de ma visite chez les dingos. Pour leur prouver que je fonctionnais normalement, quoi de mieux que d'organiser dans notre immeuble pour mes chers petits des spectacles de marionnettes-goûters avec mon castelet fabriqué en carton recouvert de papier Venilia ? Une réussite.

Rassurés sur mon compte, mes parents ne suivirent pas le conseil de la mère supérieure. Il s'en fallut de peu que ma vie bascule à cause d'un bizutage.

– 14 –

DU PLOMB DANS LA TÊTE

Papa avait sorti de sa penderie la carabine à air comprimé et la boîte réceptacle à plombs, blindée sur trépied, qu'il ne laissait plus à Milly à cause des cambrioleurs. Et il ne résista pas à l'urgence toute relative de nous faire une démonstration. Notre chambre, fenêtre ouverte, la boîte placée sur notre balcon, offrait de notre entrée le recul suffisant pour tirer quelques cartons. C'est donc à la maison qu'il tira malgré les réticences de Maman.

– Moi, je dis que ce n'est pas une bonne idée, grommela Maman en sortant de la pièce.

– Placée devant le mur épais du balcon, ça ne craint rien, te dis-je.

Ça lui prit deux, trois éclatements de béton à cause des tirs à côté pour avoir enfin l'arme en main avant qu'il ne re-range le tout devant nous.

De temps en temps, mon frère, Didier et moi, on réitérait l'installation pour tirer dans les cibles ; quasi systématiquement dans le mille, ça devenait ennuyeux. Il fallait trouver mieux. Alain hésitait à dégommer les pigeons sur le toit de l'immeuble d'en face.

Ce soir-là, c'était nocturne au Prisu d'en bas, et nous n'étions qu'avec Didier à la maison. Deux camelots avaient déballé leurs stands sur le trottoir. L'un de vaisselle et l'autre de nougat où il y avait une brassée de ballons de baudruche gonflés, sur des tiges. C'était tentant car l'angle de tir ne pouvait toucher personne… Alain, concentré, visa, et attendit que le marchand offre un ballon à son client pour le faire exploser en tirant. On aurait dit que le vendeur tendait une grosse fleur fanée. Sa mine ahurie nous plia de rire. Une demi-heure après, j'en explosai un à mon tour. Puis Didier un troisième. Et Alain, le reste pour faire le bouquet. Planqués derrière le mur, dans l'ombre, on tendait un miroir pour observer. C'était amusant de voir les gens interloqués, cherchant à côté

d'eux d'où ça tirait alors qu'on était dans les étages… Une fois tous les ballons éclatés, on s'attaqua au stand de vaisselle. Un carnage. On sonna à la porte.

– On arrête. Merde, on a été repérés ! Fermons la fenêtre du balcon.

Le miroir avait reflété des lumières.

– N'ouvre pas ! me chuchota mon frère en éteignant les lumières de l'appartement.

– Police !

Mon frère et Didier étaient déjà dans le placard.

– Ouvrez ou on enfonce la porte ! Obtempérez, n'aggravez pas votre cas, monsieur.

Les hommes en uniforme furent stupéfaits de voir une enfant leur ouvrir. Impressionnée, je tentai un :

– Y a personne.

L'arme à la main, l'un d'eux me fit signe de me taire et, pendant qu'un autre me tenait par l'épaule, il se précipita jusqu'au balcon où le fusil à air comprimé était par terre. Un troisième policier inspectait le reste de l'appartement en ouvrant les portes.

– Dis-nous où il est !

– Là, dans le placard, dis-je.

Ils les auraient trouvés de toute façon.

Mon père crut à une mauvaise blague quand, à son retour, je lui annonçai qu'Alain et Didier étaient au commissariat.

– Traître, tu nous as donnés, me souffla mon frère quand on alla le récupérer. Tu t'es bien gardée de leur dire que tu étais dans le coup.

C'était tellement énorme comme connerie que je crois qu'on n'a même pas été battus. Juste privés de télé « jusqu'à nouvel ordre ». Didier et Alain eurent interdiction de se revoir. Papa trouva un arrangement pour éviter les poursuites et remboursa aux camelots la totalité des stocks foutus. Ça aide d'avoir un père conseiller juridique. Il ne nous adressa plus la parole pendant un moment ; même à table. Nous dînions en silence sur une nappe du camelot à quatre trous (à cause du pliage lors du tir), avec, accrochée au mur, une horrible assiette recollée où Papa avait écrit en noir : *1er prix de connerie décerné à Alain et Agnès.*

– Papa aurait pu rapporter du nougat, regretta mon frère une fois couché.

– On aurait fait gaffe de ne pas se casser les dents sur les plombs.

Et on pouffa de rire. L'humour nous ressoudait toujours.

On fila doux, ensuite. Des vraies images. Ou presque. Alain et moi regardions quand même, en cachette, la série *Les envahisseurs* avec David Vincent à travers les volets du balcon où l’on se caillait en pyjama. Mais sans le son et sans la musique, c’était moins bien.

– 15 –

« Ne te laisse pas tomber »

Sur le sol de la chambre, à quatre pattes, on faisait de grandes parties de jeu de go ou j'aidais Alain à placer des petits soldats pour reconstituer des stratégies militaires de batailles de Napoléon décrites dans un des magazines d'Histoire qui traînaient à la maison. En feuilletant une revue, je suis tombée sur des photos des camps de la mort. Un choc. Mon frère les a regardées avec moi, horrifié lui aussi. Auparavant, les atrocités de la Solution finale d'Hitler étaient pour moi assez floues. Mais là, les regards immenses des prisonniers dont les visages semblaient plaqués sur leurs crânes, portaient l'épouvante. Tout comme l'image des cadavres squelettiques, jetés nus dans un trou, empilés les uns sur les autres dont les bouches à la dentition apparente, comme des sourires sans joie, semblaient crier encore la souffrance et la faim. Plus rien de ressemblant avec aucune autre photo de ces hommes, femmes et enfants au départ du macabre voyage, trop endimanchés pour monter dans des wagons à bestiaux. Mon frère rompit le silence.

– Regarde, les militaires armés n'étaient pas si nombreux. Si les juifs, en masse, s'étaient jetés sur eux, certains auraient pu s'échapper.

– Ils ont des mitraillettes.

– Et ils ignoraient ce qu'on allait leur faire, c'est horrible… (long silence) Agnès, tu te rends compte, si les Allemands avaient gagné, toi et moi on ne discuterait pas en français.

Dans mes cauchemars, je revoyais les charniers. La lecture du *Journal d'Anne Frank* conseillée par Florence n'arrangea rien et me bloqua pendant mes cours d'allemand où j'avais jusque-là de bonnes notes grâce aux séjours en Suisse alémanique. J'aurais voulu faire de l'anglais en première langue. Ça me poussa à raconter à Papa pourquoi je me réfugiais à l'infirmerie au cours Maupré et lui

expliquer la nécessité de me changer d’école pour le deuxième trimestre où je pourrais commencer l’anglais…

– C’est la langue internationale, certes, mais l’Allemagne s’est reconstruite rapidement après la guerre et c’est, je pense, une nation qui sera toujours forte économiquement, commenta distraitement mon père qui lisait.

Il deviendra peu à peu régionaliste et partisan d’un État fédéral européen.

Je finis donc mon année en sachant que je redoublerais sans chance d’obtenir un prix d’infirmerie. Mon frère, lui, passa haut la main en classe supérieure à Stanislas.

Je fis de l’anglais avec ma deuxième sixième au cours Thérèse-Chappuis, réputé pour les élèves « difficiles » (cathos et bourgeois, donc bien élevés). Je restai à l’écart, sous l’escalier de la cour de récré, vêtue en total look uniforme réglementaire mais pas très à l’aise en fille, et ma rentrée se passa plutôt bien. Enfin… jusqu’à l’arrivée de deux écolières.

– Alors la nouvelle, elle est timide ? se gaussa celle qui s’apprêtait à mordre dans son croissant au beurre.

Le bizutage n’allait pas recommencer ! Je lui enfournai son croissant violemment jusqu’à la glotte. La fille toussa en se tenant la gorge. Dans les rangs, personne n’osait m’approcher. Ça avait marché, on me laisserait tranquille. Me prenant pour une forte tête, notre professeur de français, au lieu de me punir, pensa m’amadouer en me demandant une idée pour les occupations extrascolaires en français ; les fameux *dix pour cent.*

– Euh… Faire du théâtre, fis-je sans trop y croire.

Elle m’observa un instant, agréablement surprise.

– Très bien, nous jouerons du Molière, c’est au programme cette année.

Elle fut un ange sur ma route. Ces cours étaient passionnants. Fine pédagogue, elle nous mettait à l’aise et valorisait notre sensibilité lorsqu’elle nous faisait jouer, nous encourageait en rédaction sans nous pénaliser pour l’orthographe, mon ennemie intime. Elle convia régulièrement des comédiens qui me proposèrent de jouer dans leur troupe devant des scolaires.

Certaine que mes parents refuseraient, à regret, j’ai décliné l’offre, mais l’un d’eux me nota l’adresse de l’École du spectacle.

– Ne laisse pas tomber, tu es douée.

C’était une bonne nouvelle. Contente, j’en parlai à mon père.

– Si tu travailles bien à l’école, on verra…

Je pris cela pour une promesse et, à force d’énormes efforts, j’accédai à la seconde place de la classe. Une prouesse. Mais, à la fin de l’année scolaire, mon père me dit :

– Tu vois, quand tu veux. On en reparlera après ton bac. De toute façon, nous partons pour Grenoble où Maman et moi avons trouvé du travail.

Les déménagements rythmaient notre vie comme le refrain d’une chanson qu’on connaît par cœur. J’avais pris soin de ne m’attacher à personne, excepté à l’irrésistible Stéphanie de trois ans que je baby-sittais tous les jours. Florence était dévastée par la nouvelle. En vain, sa directrice proposa à nos parents de l’héberger et de la dispenser de frais de scolarité pour qu’elle reste à Paris. Quant à Alain, il suivit le mouvement sans résistance.

– 16 –

Grenoble

Papa s’éclatait pendant le déménagement en haranguant les passants pour leur offrir un à un tous les livres chéris de la collection de Florence, qui était en larmes. Ses meubles revinrent à Alain qui aurait sa chambre pour lui tout seul. À Grenoble, dorénavant, elle dormirait avec moi dans un des lits superposés. Pour mon frère, c’était une promotion. Mais pour Florence, solitaire depuis bientôt seize ans, avoir à partager son intimité avec moi, alors ado de douze ans, c’était une punition non méritée…

– Laissez-moi dormir dans la baignoire ! Je me lèverai tôt le matin, vous ne vous en rendrez même pas compte.

– Florence, sois réaliste, voyons.

– Ou alors dans la cave… supplia-t-elle, désespérée.

Bien sûr, je ne m’attendais pas à ce qu’elle soit enthousiaste, mais de là à être son pire cauchemar… C’était l’effet domino provoqué par la cruauté de Papa. Il avait le chic pour nous instrumentaliser et nous monter les uns contre les autres. Pour atténuer le malaise avec Florence, on glissa l’armoire au milieu de la pièce pour faire une séparation comme à la pension. Et on décrocha les lits pour les placer de part et d’autre. On avait chacune notre coin. Sentant qu’elle m’avait blessée, elle se ressaisit un peu et me remercia tristement. Et c’est Alain qui prit le relais.

– Han ! On n’a pas le droit de bouger les meubles comme on veut. Agnès et moi on ne l’a jamais fait.

Et il nous balança à notre père qui, furieux, replaça l’armoire contre le mur mais laissa les lits côte à côte. Florence sanglota pendant de longues nuits. Je dérangeais malgré moi et ne savais pas quoi faire. J’étais injustement responsable de son malheur, et tellement impuissante. Pour être seule dans la chambre, ma sœur s’enfermait à clé. Je me sentais rejetée, un poids pour tout le

monde. Grenoble était loin de Paris. On avait perdu tous nos repères. Alain son ami Didier, et Florence toutes ses relations.

Peu de temps après, Papa nous distribua de nouvelles cartes d'identité sous notre nom rallongé : Bonnet *de Soral.*

– J'ai trop, trop souffert de confusion à la banque et chez le teinturier avec d'autres homonymes Guy Bonnet, nom aussi courant que Dupond, Durand ou Martin…

Aurait-on pu s'appeler Bonnet « d'Aix-les-Bains » si notre grand-père avait été un notable de cette ville ? Allez savoir…

Avec notre nouveau nom, il nous fallait sans cesse préciser que nous n'étions pas nobles. Même si Maman descendait, par sa grand-mère maternelle, d'alliances d'aristocrates savoyards et de Vénitiens de sang bleu datant probablement du Moyen Âge. Elle était née hors mariage, reconnue certes mais bâtarde. Nous, enfants, n'appartenions ni à la noblesse ni à la bourgeoisie par nos finances, devenues encore plus chiches depuis un récent arrêt de saisie sur les deux salaires de nos parents, ni à la classe ouvrière. Nous nous sentions de nulle part, en somme, et désargentés. Par dignité, nos parents ne demandaient même pas d'aides à l'État pour mieux vivre et Papa considérait que la Sécurité sociale n'était pas pour nous. Quand nous étions malades, Maman nous laissait avec un Thermos de tisane, et encore… À cause d'une crise d'acétone qu'on ne fit pas soigner, j'ai perdu sept kilos en une semaine ! Heureusement, nous avions la santé.

À Grenoble, nous vivions à la limite du quartier de la Capuche, rue Général-Ferrié, à l'angle du boulevard Foch, au-dessus de la loge franc-maçonnique du Grand Orient – nous étions tous les trois très excités d'apprendre l'existence d'une société secrète dans nos murs. Fréquemment, des adeptes égarés dans notre immeuble demandaient l'entrée du temple car notre ascenseur ne desservait pas leurs étages, ajoutant du mystère. Alain et moi avions demandé à Papa pourquoi il ne rejoindrait pas cette communauté pour se faire aider dans ses affaires. Mais ce n'était pas dans ses intentions.

*

* *

Avec la sortie en 1999 de son quatrième livre, Vers la féminisation ? Démontage d'un complot antidémocratique*, Alain n'eut pas le succès de ses précédents ouvrages,* Sociologie du dragueur *et* Le jour et la nuit, ou la vie d'un vaurien*, un très bon roman.*

– La presse féminine me boude, m'affirma-t-il, et les ventes en librairie ne décollent pas car les vendeuses me boycottent et ne déballent même pas mon livre.

Il sortit ensuite deux pamphlets, Abécédaire de la bêtise ambiante ou jusqu'où va-t-on descendre ? *en 2002, et en 2003* Socrate à Saint-Tropez*, où il tire au vitriol sur tout ce qui bouge, dont Dieudonné d'ailleurs, et même sur ses amis journalistes.*

Puis Alain se calma et réédita La Vie d'un vaurien*, en 2001, à l'occasion de son adaptation en film* (Confession d'un dragueur)*, un bide, mais selon lui « culte mais rejeté par les pédés et les "feujes" qui tiennent le cinéma ». C'était la première fois que je l'entendais dire que cette communauté le rejetait parce qu'il était « goy » et ne l'acceptait pas pour cela dans le sérail. J'ai beaucoup aimé son second roman,* Misères du désir, *en 2004, un petit flop malgré ses réelles qualités. Cette année-là, j'appris qu'Alain s'était vu comme moi refuser l'entrée chez les francs-maçons. Il en critiqua plus tard publiquement l'existence avec véhémence. J'avais pensé à la courte fable de Jean de La Fontaine* Le Renard et les raisins *:*

Certain renard gascon, d'autres disent normand,
Mourant presque de faim, vit au haut d'une treille
Des raisins mûrs apparemment,
Et couverts d'une peau vermeille.
Le galant en eût fait volontiers un repas ;
Mais comme il n'y pouvait point atteindre :
« Ils sont trop verts, dit-il, et bons pour des goujats. »
Fit-il pas mieux que de se plaindre ?

*
* *

Décidés à ne pas retourner chez les cathos, Alain et moi nous inscrivîmes au lycée public Champollion en imitant la signature de notre père, que je décrivis au directeur comme très malade.

– Et pourquoi votre mère n'est-elle pas venue ?

– Elle est à son chevet, monsieur.
En réalité, elle travaillait à plein temps. Alain fut admis en section supérieure pour sa seconde B, en économie, je crois, et moi au collège, en cinquième.
Florence alla dans une école mixte et religieuse, mais sans uniforme.
Merci aux modes hippie et baba cool qui permettaient tout. Sans pognon pour nous habiller, tous les trois avions opté pour le déguisement plutôt que d'afficher notre déchéance. Nous mélangions des fringues empruntées à nos parents à celles dénichées aux fripes et portions nos cheveux longs (ceux d'Alain étaient mi-longs, ondulés et épais), souvent coiffés de bérets de chasseur alpin. Notre père avait honte de nos accoutrements excentriques et, quand il nous croisait dans la rue avec un collègue, il feignait de ne pas nous voir.

Nous devions nous refaire de nouveaux copains et dans notre lycée grand comme une caserne militaire, il y avait plus de trois mille élèves. Dans une des six cours de récréation, appuyés nonchalamment à un mur, Alain et moi observions les autres pour choisir les personnes avec qui nous voulions faire connaissance. Pour deviner leur éducation, leur background et leur personnalité, mon frère classifiait socialement les autres ados par leurs fringues ; un jeu entre nous qui lui inspirerait, treize années plus tard, le livre *Mouvements de mode expliqués aux parents*, paru en 1984.

Pour sortir de sa déprime et gagner de l'argent, Florence, en parallèle de ses études, était vestiaire plusieurs soirs par semaine dans un club d'étudiants ainsi que choriste de supplément des chœurs de Lyon et de Saint-Étienne. Elle chantonnait tout le temps *La Belle Hélène* ou *La Bohème.* Dans notre appartement, il y avait deux portes d'entrée. Le matin, ma sœur sortait par l'une comme pour aller en cours et rentrait par l'autre pour dormir toute la matinée. Il suffisait de bien fermer la porte de séparation du couloir où d'un côté il y avait nos chambres et de l'autre le salon, la salle de bains, la cuisine et la chambre des parents pour qu'ils ne s'aperçoivent pas de son manège.

Mon père était très perturbé depuis la mort de sa mère survenue en mars 1973, alors qu'elle était âgée de quatre-vingt-sept ans. Il n'était pas rare qu'il appelle Alain par le prénom de son petit frère Georges qu'il devait avoir besoin de voir, moi Florence, et Florence du nom de sa sœur Marie. Était-ce par étourderie ? Car il me disait : « Toi qui auras bientôt dix-huit ans… » quand je n'en avais que

treize ! Maman aussi se trompait souvent en m’appelant « la Cigale ». Décidément, on m’assimilait soit à l’un soit à l’autre.

Dévasté par le chagrin et les emmerdes, humilié par l’arrêt de saisie sur salaire, Papa nous laissait maintenant livrés à nous-mêmes. Après nous avoir donné une éducation trop stricte, dépassé par nos fortes personnalités et sa propre vie, il devint subitement laxiste.

– Cette grande liberté nous a sauvés, mais est-ce cela qui nous a rendus anxieux ? se demande encore aujourd’hui ma sœur, qui se sauva – dans tous les sens du terme – au bout d’un an, une fois son bac en poche, d’abord comme fille au pair à Londres puis en s’installant définitivement à Paris.

Par dépit mon père se débarrassa de toutes ses affaires.

Contrairement à ma sœur, malheureuse dans cette ville, Grenoble fut pour moi la ville de tous les possibles. Les JO de 1968 avaient laissé de nombreuses installations sportives : pour un franc, on pouvait s’inscrire à tous les sports et j’avais de l’énergie à revendre ! Je fis du patinage artistique, du patin de vitesse et même de la gymnastique. En plus du handball dans l’équipe de Champollion. L’occasion rêvée pour rentrer tard à la maison et m’absenter le week-end pour les matchs.

– Papa, je voudrais m’inscrire au conservatoire d’art dramatique de Grenoble…

– Ma pauvre fille, tu n’es même pas jolie, est-ce que tu crois qu’on t’attend ? fut sa réponse.

Je ferais du théâtre, même de rue s’il le fallait. Prête à me battre pour mon nouveau projet, je pris un marteau. Pas pour tuer mon père, mais pour clouer une boîte aux lettres à mon nom dans une entrée du quartier arabe, place aux Herbes. Et avec cette adresse, je m’inscrivis au conservatoire et passai le concours. J’intégrai aussi une troupe de marionnettistes amateurs au foyer Parmentier. Puisque, d’après mon père, « je n’étais même pas jolie », là, cachée derrière un rideau du castelet de sept mètres, je pouvais librement donner vie à des marionnettes à manchon que nous fabriquions pour nos spectacles avec lesquels nous tournions dans plusieurs endroits de la région.

Au grand étonnement de mon père et surtout du mien, je fus reçue à l’unanimité au conservatoire, où j’allai avec assiduité. Au lycée, avec des élèves plus âgés, on monta une troupe de théâtre grâce à une subvention du directeur qui nous confia les clés de l’établissement pour organiser des représentations

publiques dans la salle de sport que nous transformions le soir en salle de spectacle. J’arrêtai le patinage et la gymnastique pour pratiquer ma passion, tout en faisant encore du hand. Pour faire marrer mes nouveaux potes, j’écrivis un petit show : *Théodule Thomas, t’es un génie !,* où j’étais un jeune cancre zozotant qui donnait du fil à retordre à sa mère parce qu’il refusait de faire ses devoirs. À ma grande surprise, on m’acheta ce petit spectacle plusieurs fois pour le jouer devant des écoles primaires de la ville.

Au lycée, où j’étais désormais connue comme le loup blanc, les gens m’appelaient Speedy pour mon énergie, ou Théodule. Les parents d’élèves me redoutaient, me jugeant peu fréquentable pour leurs enfants car je fabriquais et vendais aussi des bijoux avec les hippies – place Victor-Hugo – et dormais souvent dans les communautés hippies. À la cantine, le cuistot récupérait pour moi le rab de nourriture dans des boîtes en plastique que je rapportais à la maison. J’avais enfin pris ma vie en main !

– 17 –

Chat alors

À la récré, une copine donnait la dernière portée de sa chatte que ses parents voulaient tuer. J’adoptai un chaton tigré, que j’ai nourri à l’aide d’un de ces biberons de poupée qu’on achetait au rayon confiserie des boulangeries. Nouveau-né, les premières semaines, il dormait sagement dans une boîte planquée sous mon lit. Mais très vite, il se mit à grimper et à sauter partout dans la chambre. Je devais présenter Mimine aux parents. Maman céda. Quant à Papa, il ouvrit la fenêtre, l’attrapa par une patte et le suspendit au-dessus du vide en menaçant de le lâcher. Maman et moi nous mîmes à crier, mais Papa cria plus fort encore quand le chaton lui planta ses griffes dans la main. Papa ne le lâchait pas non plus. Je récupérai Mimine pendant que Maman refermait la fenêtre, et je disparus au plus vite.

– Ok Papa, je vais le rendre.

Et en catimini je suis revenue par l’autre porte pour l’enfermer à nouveau dans ma chambre.

Quelques jours plus tard, Maman et moi fîmes une autre tentative de présentation en poussant Mimine dans l’entrebâillement de la porte du salon où Papa lisait. Le chat le reconnut et ses poils se hérissèrent. La queue en goupillon, les pattes bien tendues, il sautilla plusieurs fois de côté vers mon père en feulant et crachant avant d’éternuer à cause de sa salive. Mon père éclata de rire, attendri.

– Ben, qu’est-ce que tu fais là ? Tu fais la danseuse ?

– C’est gagné, me chuchota ma mère. Ton père est sous le charme.

Et elle ouvrit grand la porte.

– Guy, Avec Agnès nous allons rendre cette bête avant d’aller voir Maxime Le Forestier en concert. J’ai eu deux places par mon travail.

– Ah ? Mais non, laissez-moi le chat, je vais le garder. Hein, le petit minou ?!

Dans la rue, je chantais à tue-tête en sautant avec Maman : « C’est une maison bleue, accrochée à la colline… San Franciscooo… »

On avait un chat et mon père en était déjà gaga.

– 18 –

Les années manif

Comme beaucoup de jeunes de notre époque, Alain et moi étions très actifs politiquement. On participait aux manifs comme celles contre le franquisme. Souvent en tête de cortège avec les anarchistes révolutionnaires, nous portions le foulard palestinien pour nous protéger des éventuels gaz lacrymogènes mais aussi par solidarité avec ces expropriés de leur terre. Expropriation dont nous avions nous-mêmes souffert à Milly… Nous n’étions pas contre les Israéliens mais pour qu’il y ait aussi un État palestinien et la paix.

Pendant une manif pacifiste contre Franco, un copain, Barbero, ramassa une grenade offensive tombée près d’une gamine pour la lancer plus loin, quand sa main explosa. Il y avait du sang partout. Nous cherchions des bouts de doigts en espérant qu’ils puissent être greffés. La presse du lendemain titra : « Affaire Barbero : Un jeune garçon se fait sauter la main en manipulant de l’explosif dans un hangar ». Pour faire éclater la vérité, le jour suivant, ses copains – parmi lesquels Alain et moi – se sont enchaînés aux radiateurs de la mairie afin de faire reconnaître l’accident et ainsi faire financer son opération.

Ma cinquième se passait plutôt mal, d’autant que je séchais beaucoup les cours pour répéter au conservatoire. Je n’attendrais pas d’avoir mon bac pour faire du théâtre. J’en voulais encore à mon père de n’avoir pas tenu sa promesse pour l’École du spectacle. Pour le punir et être sûre de faire un métier artistique, délibérément, je décidai de sacrifier mes études. Je devins donc un vrai cancre.

Mea culpa mais être un bon cancre, c’est du travail. Vanner les profs demande de l’audace, du vocabulaire et de ne pas tomber dans la vulgarité. Il faut se renouveler tous les jours pour ne pas lasser l’auditoire et gagner la sympathie. Le cancre est le fou du roi, la soupape face à l’oppression mais il ne doit pas gêner ceux qui veulent apprendre et plaire quand même à l’enseignant. Si on le fout à

la porte, le cancre doit faire un coup d'éclat sans dégrader le matériel scolaire (ou alors c'est un délinquant), prendre les craies en passant dignement devant le tableau et, dans la cour, faire une fresque : une scène de plage ou autre allégorie de la Liberté. Être cancre, c'est être tous les jours de bonne humeur, ne pas avoir de failles. S'il courbe l'échine, les hyènes le déchiquettent. Il faut se tenir prêt au renvoi et porter beau la défaite.

Un jour, paniquée par le doute, j'ai tenté de sortir du « cancrisme ». Mais j'avais tellement de leçons à rattraper ! L'avouer aurait mis mon ignorance à nu. Abandonner mon personnage, son humour et ses fioritures m'aurait jetée brutalement dans le clan des nuls, des débiles, des moins que rien, des cerveaux sous-développés, des bercés trop près du mur. J'étais coincée. J'ai dû retourner au hors-concours où est placé le cancre pour échapper à ma propre médiocrité et garder ma dignité. Je jouais pour cacher ma vérité. À ma grande surprise, les élèves me désignèrent comme chef de classe. Du coup, je côtoyais les professeurs que je croisais aussi dans les manifestations. C'est peut-être pour cela que je suis passée en quatrième. Un miracle.

En mai 1974, les travaux d'implantation du site nucléaire de Creys-Malville (en Isère) devaient démarrer sur la petite commune rurale de Creys-Mépieu, près de Morestel. Craignant, en cas d'accident, les risques de radiation et de contamination de l'environnement, beaucoup de gens de la région se mobilisèrent, parmi eux Alain et moi. Pour occuper le terrain et s'opposer à la construction de la centrale nucléaire, au lieu-dit de Malville, de nombreuses tentes avaient été montées à la hâte dans l'immense pré parmi les fleurs qui s'ouvraient au soleil, en promesse d'un bel été. C'était cool, comme on disait. Certains ne restaient que quelques heures et d'autres les remplaçaient pour assurer la permanence. Avec mon frère et des amis, nous y avons campé plusieurs jours. Il faisait beau, la nature était magnifique on parlait d'écologie. Nous échangions avec d'autres quand des CRS casqués et armés vinrent pour nous déloger. Certains étaient nés dans le coin. Après deux heures à parlementer, ils tombèrent d'accord avec nous sur les dangers de cette centrale qui, en plus, défigurerait le paysage. On les avait ralliés à notre cause. Pour qu'ils ne soient pas venus pour rien, on termina le débat par une mémorable partie de foot. On pouvait toujours rêver que ça en reste là. Trois jours plus tard surgit d'un bois un nouvel escadron de CRS envoyé de Lyon. Sans sommation, des grenades offensives explosèrent près des premières tentes. En une seconde ce fut la

débandade. Les gens couraient dans tous les sens, se prenant parfois les pieds dans les fils tendus entre des piquets. J'eus le temps de me glisser sous une 2 CV et cherchai du regard mon frère qui s'était déjà mis à l'abri. Il n'y eut pas de blessés graves mais la violence de l'attaque n'eut pas bonne presse et, pour finir, servit notre action, qui retarda de deux ans l'implantation de la centrale. Je pouvais me concentrer à nouveau sur mon examen de fin de deuxième année du conservatoire d'art dramatique de Grenoble. J'obtins l'unanimité du jury, qui me conseilla de partir m'inscrire à Paris. Mais je me plaisais à Grenoble, où j'avais enfin trouvé mes marques. J'y aimais ma vie et pensais la continuer là. Mon professeur m'écrivit néanmoins une lettre de recommandation et me demanda d'y réfléchir.

Pour les vacances, nos parents nous laissèrent partir, Alain et moi, camper dans la montagne avec, pour notre budget nourriture, cinq francs par jour pour deux. Nos sacs sur le dos et le pouce levé, on arriva en stop jusqu'au village d'Autrans. On se restaura de tartines trempées dans un chocolat, dans un petit hôtel-brasserie tenu par un homme d'une quarantaine d'années et sa fille, jolie brune pulpeuse du même âge qu'Alain. Très paternel, le patron s'inquiétait que nous soyons seuls sur les routes et nous permit de planter notre tente pour la nuit dans son jardin en friche, derrière le bâtiment. Ça nous rassura d'être protégés par les murs de sa propriété. Il nous offrit de partager leur dîner du soir. C'était simple et bon. C'est tout naturellement que nous nous sommes mis à aider au service lorsqu'il y eut beaucoup de clients.

– Vous pouvez rester le temps que vous voulez.

On en mourait d'envie, sans avoir osé le demander. Au bout de deux jours, c'était comme si nous les avions toujours connus… Ils tenaient aussi une boîte de nuit, sorte de grange aménagée où dansaient les jeunes. J'aidais au vestiaire et je faisais signe aux trop jeunes, qui s'éclipsaient quand des flics arrivaient. J'empochais leur pourboire, fière qu'ils ne s'aperçoivent pas que j'étais mineure.

Alain, sous le charme de la jeune fille, n'avait pas envie de reprendre la route, et moi non plus. J'adorais papoter, en faisant les lits, le matin, avec elle. Quand l'hôtel n'était pas plein, on nous laissait une chambre. Nous avons passé là-bas toutes nos vacances. Elles me donnèrent plus confiance en la vie qui réserve, sans que l'on s'y attende, de belles rencontres. Nous les avons revus plusieurs fois et nous nous sommes écrit régulièrement pendant des années. Merci la vie.

À la rentrée, à la maison, ce fut vivable. Notre récent séjour à Autrans nous avait rapprochés, mon frère et moi. Depuis le départ de ma sœur, j'avais ma chambre, lui la sienne. Nous n'avions plus peur de notre père. Il perdait sur nous de son emprise et craignait Alain, maintenant de sa taille, depuis qu'il s'était opposé à lui pour me défendre quand Papa, dans un accès de rage, avait voulu me battre avec des crochets montés sur élastique au risque de me crever les yeux ou de me défigurer. Alain s'était campé devant lui.

– Ça suffit maintenant. Pose ça ou je t'éclate la gueule.

Papa avait stoppé net, et depuis il n'osait plus trop moufter. Maman pouvait enfin se détendre après le travail car elle ignorait l'origine du calme récent de la *mouche du coche*. Après avoir subi l'affront d'être maîtrisé par son fils à cause de moi, Papa saisit la première occasion où je me retrouvai seule avec lui pour me le faire payer.

– Je vais te montrer qui commande ici. Je suis encore en mesure de te flanquer une fessée déculottée.

– Papa, ça ne va pas ? Je ne suis plus une gamine !

Et il se jeta sur moi pour baisser mon pyjama que je tenais de main ferme ! Je m'assis sur mon séant et pour rester hors d'atteinte, glissai le cul dans mon pyjama sur le parquet en me propulsant avec les jambes et en lui flanquant des coups de pied.

– Arrête Papa !!!

Même si mes seins tardaient à pousser, il m'attaquait dans ma féminité. Son attitude était déplacée, inappropriée et limite malsaine. Il me tirait la tignasse, pensant ainsi m'obliger à me mettre debout. J'avais la solution à la hauteur des yeux pour lui rendre la monnaie de sa pièce et l'attaquer moi aussi dans sa masculinité : à pleines mains, je saisis son pyjama à la hauteur de l'entrejambe et serrai de toutes mes forces jusqu'à ce qu'il lâche mes cheveux. Il comprit le message car il ne leva plus jamais la main sur moi.

Mais il refusa de nous acheter des après-ski alors qu'à Grenoble les hivers sont rudes. Alain et moi devions marcher une demi-heure dans la neige en Clarks ou Kickers jusqu'au lycée. Et moi plus encore pour me rendre au conservatoire. Mon frangin chipa les chaussures de montagne et la doudoune de Papa. Moi je n'avais pas la même pointure. Pour tenir tête à mon père, j'endurais donc mes engelures en silence. J'apportais une deuxième paire de chaussettes et mes pantoufles à l'école et au cons' pour pouvoir faire sécher sur le radiateur mes chaussures dont le cuir durcissait comme du carton. De guerre lasse Papa m'acheta des *Moon Boots*, mais au printemps !

Quand en famille nous regardions un film à la télévision, Papa s'asseyait derrière le poste, le chat sur les genoux, et dénigrait les dialogues ou répondait lui-même des conneries aux personnages avec parfois de bons traits d'esprit, quand il n'éteignait pas la télé au moment crucial du dénouement. Pour ne pas rentrer dans son jeu, nous nous levions.

– Ah, merci P'pa, justement on voulait aller se coucher.

– De toute façon je ne suivais pas. Bonne nuit, Papa.

Et nous le laissions seul dans le salon.

À cette période, Papa, pire qu'un adolescent, ne trouva rien de mieux, pour nous enquiquiner, que de mettre un vieux disque déniché dans une brocante : *Heidi, Heido, Heida* (chanson écrite en 1830), que mon frère et moi assimilions à un chant nazi car il était très populaire chez les soldats allemands en 1940 ! Plus ça nous rendait fou, plus il augmentait le volume. On fuyait tous le salon en se bouchant les oreilles. Exaspéré, Alain finit par retirer l'aiguille du pick-up.

Quand Papa allait trop loin avec ses plaisanteries de mauvais goût, nous le traitions avec mépris. Alors il changeait de ton et prenait une petite voix.

– Vous verrez quand je serai mort, vous penserez à votre petit Papounet chéri, vous verrez comme vous serez tristes…

*

* *

Après le conservatoire, je restais le soir à la maison de la culture pour y voir des spectacles. Gratuitement, car j'avais ma technique. Je roulais mon manteau dans une cachette et je faisais semblant de revenir des toilettes et de retourner dans la salle rejoindre des adultes. Les ouvreurs repérèrent mon manège et m'offrirent des invitations. J'amenais régulièrement ma mère car la programmation était passionnante. C'est après un ballet de la chorégraphe Carolyn Carlson à la cafétéria où nous prenions un verre que le danseur Dominique Petit, vingt-cinq ans, m'adressa la parole près du distributeur de cacahuètes. Ce fut le coup de foudre. Pas dupe, Carolyn Carlson m'invita à dîner avec la troupe. Maman rentra sans moi en réalisant par la même occasion que je n'étais plus une petite fille.

Dominique, très romantique, se promena avec moi, main dans la main, jusqu'à l'aube. Il me donna son pull pour que je n'aie pas froid et m'embrassa en bas de chez moi en me disant qu'il attendrait que je sois majeure… Il partait en tournée mondiale pendant un an et jura de m'appeler régulièrement, me disant que j'étais rare et spéciale. Je n'étais donc pas si « vilaine » puisque ce beau et talentueux

danseur m’avait remarquée ?! J’étais éperdument amoureuse. Sans bruit, dans le noir pour ne réveiller personne, je me glissai dans la maison jusqu’à mon lit sans remarquer mon père qui me guettait dans un recoin. Je ne le vis que lorsqu’il alluma. Maman bondit de derrière lui pour me donner des claques.

– Je ne veux pas que ma fille devienne une pute !

Mon père brandissait un papier.

– Pour te punir d’avoir traîné toute la nuit avec un jeune homme, voilà ce que je fais de la lettre que tu as reçue du conservatoire de Paris pour ton audition !

Il la déchira et jeta les morceaux sur le parquet.

– À partir d’aujourd’hui, tu ne sortiras plus.

Et ils m’enfermèrent à clé. Dominique et moi avions juste échangé un baiser. Ils salissaient tout ! Je ramassai les bouts du courrier. Mon professeur de théâtre avait dû démarcher pour moi. Et avait donné ma véritable adresse. La vie ne méritait pas d’être vécue. J’ouvris grand la fenêtre, montai sur le rebord. En bas, je voyais déjà mon corps désarticulé et me réjouissais de la peine infligée à mes parents si je sautais.

– Partir, c’est mourir un peu.

Cette bribe d’un vieux poème résonna dans ma tête :

Partir c’est mourir un peu

et l’on part et c’est un jeu…

J’ai finalement sauté dans ma chambre, puis refermé la fenêtre.

– Un jour, je partirai, c’est tout.

Et je me suis allongée en respirant l’odeur de Dominique sur son pull. Le lendemain, son appel de Berlin me redonna du courage.

– 19 –

Mon avenir se dessine

– Tu pourrais faire une troisième, section dessin et musique… me conseilla un enseignant. Tu es intelligente. C'est dommage que tu sabordes tes études. Beaucoup de métiers ont trait au dessin.

Ma quatrième s'était beaucoup passée sans moi et mes professeurs s'inquiétaient presque autant que moi pour mon avenir. Miser sur le dessin était plus réaliste que de rêver de théâtre et m'ouvrait des perspectives motivantes pour m'accrocher au lycée. J'annonçai ma décision à Papa.

– Ma pauvre fille ! On te propose une voie de garage.

– Mais non, je pourrais devenir prof d'arts appliqués, faire du dessin industriel… ou du design…

– Ne te fatigue pas, j'ai déjà écrit au proviseur pour exiger que tu redoubles.

Il resta sourd à mes arguments. Était-ce une revanche sur mon insoumission ? Car cette filière aurait pu me conduire dans un bureau d'architecte. Son propre rêve.

– Je pourrais devenir menuisier ébéniste. Rentrer à l'école Boulle, par exemple…

– Il n'y a pas de manuel dans la famille, tu ne seras pas la première.

À la demande de mon père, le proviseur me fit donc redoubler. Une première selon les professeurs. J'étais dégoûtée. Je ne mis les pieds au bahut que pour signer un minimum le carnet de présence, pour les spectacles et me ravitailler à la cantine… Papa ne se rendit pas compte que je lâchais mes études car il avait la tête ailleurs avant de s'absenter tout à fait, en voyage d'affaires. Ses absences longues et répétées nous apportèrent enfin une bouffée d'air.

– Et toi Alain, comment tu trouves mes dessins ?

– Au lieu de faire du style, tu ferais mieux d'apprendre à dessiner.

– Personne ne me soutient jamais dans cette famille.

L’intérêt des professeurs pour mes dessins motiva aussi mon frère à dessiner avec moi pendant des heures au Rotring. Nos lectures du journal *Pilote*, des hilarants *Dingodossiers* et de la *Rubrique-à-brac* de Marcel Gotlib inspirèrent Alain pour la bande dessinée, pour laquelle il était vraiment doué. Il créa un fanzine humoristique sur la vie du lycée Champollion d’une quinzaine de pages que nous photocopiions sur la rotative à alcool de Papa. Nous le vendions quelques francs pendant les récréations. Les étudiants attendaient chaque numéro avec impatience. Alain et moi étions très populaires au lycée. Lui par son fameux fanzine. Moi par mes spectacles et les matchs de hand avec l’équipe de Champo.

Alain prit le pick-up dans sa chambre et installa un diamant de lecture pour une meilleure écoute des groupes comme Genesis, les Doors, Pink Floyd, Led Zeppelin ainsi que ceux de free jazz dont Mahavishnu Orchestra, Frank Zappa et d’autres. Des vinyles 33 tours rapportés de Londres par un copain que nous écoutions religieusement, allongés les yeux fermés, parfois même en fumant du hasch. Nous allions aussi à des concerts, même sans moyens, en groupe pour rentrer en force. On poussait les gars du service d’ordre trop peu nombreux avant de s’éparpiller à l’intérieur, dans la foule. *Les bourreurs de concert* redoutés des organisateurs, c’étaient nous. Ils en vinrent à nous proposer un marché : ils nous laissaient systématiquement entrer à la condition que notre nombre soit restreint. On allait aussi à des festivals.

– Ça fait chier, on doit partir à Pâques en stage sport-études dans un bled paumé. On voulait rejoindre des potes à un festival de musique, se plaignit un jour une baba qui ne trouvait pas ça cool.

– C’est quoi le sport que vous faites ? demanda mon frère.

– Ping-pong et escrime, repondit sans passion l’adolescent qui était avec la fille.

– J’adore le ping-pong ! Agnès et moi, on vous remplace si vous voulez. On se fera passer pour vous. Ça te dit, Agnès ? On dira à Maman qu’on est invités sans trop lui donner de détails.

Et nous voilà partis sous leurs blazes, en train, en voyage sport-études, à leur place. C’était génial. Un séjour dans un endroit agréable, à la campagne, logés, nourris, blanchis pendant, je crois, une quinzaine de jours. Lorsque l’on révélait la vérité aux entraîneurs, ils ne nous croyaient pas et mettaient ça sur le compte de notre humour. Les années qui suivirent, nous avons parfois reconnu dans la

presse des escrimeurs que nous avions côtoyés là-bas. Alain continua le ping-pong et devint même champion Rhône-Alpes.

Je grandissais et perdais mes airs de garçon manqué, nos copains ne me voyaient plus du même œil et rougissaient parfois en bégayant. Ça énervait Alain, qui veillait sur moi, trop même car aucun mâle ne pouvait plus m’approcher, même pour discuter. Il me chaperonnait. J’avais toujours Dominique en tête, mais ne supportais pas de devoir rendre des comptes à mon frère. Je pris de la distance et sortais sans lui. Il ressortit *sa petite boîte à rancune* et un soir tard laissa les clés dans la serrure pour que je reste dehors. Je sonnai, sonnai, sonnai jusqu’à ce qu’il fasse disjoncter le compteur électrique et empêche Maman de m’ouvrir. Éclairés à la bougie, ils dînèrent tranquillement. Je dus traverser Grenoble, ville pas très sûre la nuit, pour dormir dans une communauté de baba cool durant plusieurs jours.

– 20 –

ON MET LES BOUTS

En Juin, Papa revint d’un de ses longs voyages d’affaires pour nous annoncer qu’on allait vivre à Annemasse, où il avait ouvert un cabinet de conseil juridique.

Le jour du déménagement nos parents se disputèrent au moindre prétexte et nous firent vivre un enfer en faisant les cartons. Pour que l’on ne soit plus dans leurs pattes, dès le matin, ils nous envoyèrent balader.

– Si vous voulez vous rendre utiles, gardez le camion pendant qu’on le charge. Je vous préviens, si vous n’êtes pas là à dix-huit heures pétantes, nous partons sans vous.

On ne se fit pas prier pour décamper. Devant l’immeuble, les déménageurs fumaient leurs Gitane maïs près du poids lourd. On se sentait inutiles. Le cœur gros, je pensais à nouveau au texte d’Edmond Haraucourt :

Partir, c’est mourir un peu,
C’est mourir à ce qu’on aime.
On laisse un peu de soi-même
En toute heure et dans tout lieu.
C’est toujours le deuil d’un vœu,
Le dernier vers d’un poème.
Partir, c’est mourir un peu.
Et l’on part, et c’est un jeu,
Et jusqu’à l’adieu suprême
C’est son âme que l’on sème,
Que l’on sème à chaque adieu…
Partir, c’est mourir un peu.

– Tiens, aujourd’hui c’est l’anniversaire de Pierre-Jean. Il est de passage à Annecy, dit Alain, histoire de causer.
– Si on partait en stop lui faire une visite surprise pour son anniversaire ? Il fait beau c’est à deux heures de route, on sera rentrés bien avant l’heure du départ, dis-je, enthousiaste.
Pierre-Jean, qu’on avait connu à Champo, était parti faire des études de journalisme après son bac. C’est lui qui avait fait découvrir Karl Marx à Alain. Ça faisait un bail qu’on ne l’avait pas vu. Puisqu’on nous avait envoyés balader… Sur le rabat arraché d’un carton, on inscrivit : « Annecy ». Et, le pouce levé, nous nous mîmes en route. De la sortie de Grenoble, une voiture nous conduisit un tiers du trajet. Puis deux conducteurs, sur quelques kilomètres, et plus personne ne s’arrêta pendant plusieurs heures durant lesquelles nous marchâmes d’un bon pas.
– Qu’est-ce qu’on fait, il est bientôt quinze heures ? On repart dans l’autre sens ?
– C’est bête, si près du but…
Un automobiliste nous coupa dans nos réflexions et nous déposa à Annecy une heure après. Comme chaque année en saison estivale, la vieille ville était en fleurs. Pierre-Jean était ravi de la surprise et avait déjà sa bande avec lui. L’un jouait de la guitare. Mon frangin et moi avions la dalle et étions partis sans un sou. Les autres n’étaient pas plus argentés. Pour faire la manche et manger on fit un spectacle chanté et dansé en disant des conneries. Avec les touristes, on ramassa un petit pactole. Mais le temps passait plus vite que prévu.
– Merde, il est dix-huit heures !
On partit Alain et moi dans un fou rire nerveux car nous ne connaissions même pas notre nouvelle adresse.
– Ils n’ont pas dû nous attendre et on n’a pas pris les clés de Grenoble, alors… faisons la fête et on réfléchira après. On a récolté assez d’argent pour se faire un bon restau !
– Que l’on rentre maintenant ou après, on va se prendre une raclée, de toute façon…

Il fallait que l’amusement en vaille la chandelle. Et dans ce domaine, mon frère et moi avions de la ressource. Pour commencer, à la nuit tombée, on tira un feu d’artifice. Puis Alain réussit à ouvrir une piscine municipale en escaladant une fenêtre ouverte et en nous ouvrant par l’intérieur. On trouva la lumière et les flotteurs des lignes de nage, les bouées et les planches, qu’on jeta dans le bassin.

À poil on essayait de marcher le plus longtemps possible sans tomber dans l'eau. Après une heure de grande rigolade on était tous bien crevés. On se rhabilla encore humides et on s'écroula sur du matériel pour dormir là, quand des gyrophares de police nous firent déguerpir au plus vite. Notre joyeuse bande se sépara pour fuir. Alain et moi, on courut un moment, poursuivis par des flics qu'on sema non sans difficultés avant de se planquer dans un buisson du parc du Pâquier. Une fois la police éloignée, à pas feutrés, on se faufila sous la bâche d'un petit bateau amarré au quai du lac pour tomber de sommeil jusqu'au petit matin.

Le journal parla de notre équipée. Nous avions, racontait-il, faillit provoquer un incendie avec les feux d'artifice…

Remettant tous les jours notre départ au lendemain, nous avons passé onze jours à Annecy en dormant dans les parcs, sur un banc d'Abribus… Nous marchions beaucoup et avions mal aux jambes car dehors nous restions aux aguets et nos nuits étaient courtes. Je fis le rêve que ma mère pleurait notre absence. Il fallait qu'on rentre, quitte à affronter la punition. Mais rentrer où ? Nous n'en avions pas la moindre idée. On réalisa soudain qu'une tante vivait dans le coin. On l'appela. Notre tante, au courant de notre escapade, nous confirma que nos parents se faisaient un sang d'encre. Même Florence, à Paris, était au courant car nos parents l'avaient contactée pensant qu'on lui avait rendu visite. Elle promit de faire une conciliation avec mon père dont on redoutait la violence.

– 21 –

Descente de trip

À notre grande surprise, à notre retour de fugue, nous n'avons été ni battus ni punis. Pas de commentaires. Pas d'effusions non plus. Nos parents, inquiets depuis onze jours, étaient soulagés de nous voir sains et saufs dans le nouvel appartement d'Annemasse déjà installé. Ils s'empressèrent de nous le faire visiter. Maman, les traits tirés, essuya discrètement une larme.

– C'est proche de la frontière suisse. Regardez la vue splendide ! s'exclama Papa.

Par les fenêtres sans rideaux, on apercevait au loin, trop loin, les cimes enneigées du Mont-Blanc. Cela ne déclencha pas en nous l'enthousiasme espéré. Notre immeuble, tel un mausolée, surplombait des pierres tombales entourées de verdure, gâchant quelque peu le côté bucolique. Papa avait choisi un immeuble donnant sur un cimetière ! Alain et moi échangeâmes un regard sceptique.

– C'est très calme, ajouta Papa d'un ton très vendeur.

– C'est sûr qu'on ne va pas être dérangés par le voisinage, me murmura mon frère, l'œil torve, en regardant les tombes.

Maman, qui voyait bien que l'on ne sautait pas de joie, ajouta timidement :

– Vous avez chacun votre chambre.

La mienne étouffait sous le bureau et les lits superposés en bois miel. Le deuxième couchage semblait absurde puisqu'ici nous ne connaissions personne. Ma sœur, si elle venait, dormirait mieux sur la banquette du salon. J'eus une idée.

– Pour décorer, je pourrais mettre un catafalque au sol, supprimer un lit et peindre le bois en noir ! Ça serait cool avec le rose du papier peint.

On ne pouvait pas dire que je ne tentais pas de m'adapter pour avoir la force de rester.

– Il n'en est pas question !

Voilà comment mon père m’empêcha de devenir gothique avant l’heure. On continua la visite. Mon frère avait à nouveau les meubles rustiques de Florence qui avaient été ceux de mon père quand il était étudiant. Ça ajoutait une touche d’éternité morbide. Le matelas ondulé par les ressorts cassés, posé sur le sommier en cuvette, ne donnait pas envie d’y dormir non plus. Dans le reste de l’appartement, des néons assassins dénonçaient l’usure des vestiges défraîchis du mobilier fifties, pas encore revenu à la mode, placé maladroitement comme rescapé d’un naufrage, et fatigué comme nous d’être trimballé dans les déménagements successifs. Je n’en pouvais plus de les voir. Même le chat avait fait ses griffes dessus. On ne dira jamais assez le bien-être qu’Ikea a offert aux intérieurs français. Les gamins actuels ont toutes les raisons de rester longtemps chez leurs parents, puisqu’ils y ont tout le confort.

– Et je peux aller à pied au bureau, ajouta mon père, surpris que l’argument ne me fasse pas adorer l’endroit.

– Et Maman a prospecté pour un poste de clerc de notaire à Genève. Grâce au change, ça lui quadruplera son salaire.

C’était le seul point positif car la visite d’Annemasse, triste par rapport à la ville magnifique d’Annecy, ne me donna pas une bonne perspective de ma vie ici. Notre escapade m’avait laissé une soif de liberté et la certitude que je me débrouillerais mieux sans mes parents…

Les vacances n’étaient pas finies. Je persuadai Papa et Maman de me laisser rendre visite à ma sœur à Paris pendant une semaine. Et, pour ne pas éveiller les soupçons, c’est avec une toute petite valise et 50 francs en poche que je partis dans l’idée d’y tenter ma chance. Avec un pincement au cœur, je ne parlai pas de mon projet à mon frère, de peur qu’il ne m’en empêche ou qu’il ne me suive car, lui, devait finir ses études.

Troisième partie :
La vie parisienne

– 22 –

PARIS, ME VOILÀ

Ma sœur Florence, étudiante en fac de lettres et hôtesse d'accueil à mi-temps à Air France, partageait un joli deux-pièces dans le douzième arrondissement avec notre belle cousine Aurore, étudiante et mannequin à ses heures. Nous étions contentes de nous voir mais elles n'avaient pas de place pour une troisième personne. Je dormais à même la moquette moelleuse, enroulée dans un drap.

Au bout d'une semaine, j'informai Papa par téléphone que je restais à Paris.

– C'est ça ! Moi, je vais venir te chercher par la peau des fesses.

– Je disparaîtrai. Vous ne saurez jamais si je n'ai pas fini dans le circuit de la traite des blanches. Ou alors, vous me laissez être comédienne… à Paris.

– Peuh, tu n'y arriveras pas. Je ne t'enverrai pas un kopeck. Tu reviendras poussée par la faim, me prédit froidement mon père. Et le chat, tu en fais quoi ?

– Mais je vais le récupérer.

– Il en est hors de question, tu t'en vas, mais lui reste.

Et il raccrocha.

Je ne voulais pas être un poids pour Florence et Aurore et encore moins voir débarquer mon père ! J'essayai de joindre Dominique. Mais il était encore en tournée. Je dormis quelques nuits à côté de la machinerie de l'ascenseur d'un immeuble des beaux quartiers et me démenai pour trouver des petits boulots au noir. Je fus baby-sitter et femme de ménage, payée 5 francs de l'heure. J'exigeais des pièces en argent (encore en circulation à l'époque), que mes exploiteurs étaient obligés d'aller chercher place de la Bourse. C'était ma manière de ne pas me laisser dévaloriser. Je lavais mon linge et me douchais discrètement chez mes patrons. Vers minuit, je retrouvais Florence et ma cousine dans les boîtes à la mode. Je sortais aussi sans elles grâce à la carte d'identité de ma sœur. Je fis pas mal de nouvelles connaissances. Alain, lui, était toujours à Annemasse et entrait

en première ou en terminale. Je n’appelais pas pour prendre de ses nouvelles, j’avais trop peur de tomber sur mes parents.

J’eus vent d’un bon plan pour se loger gratuitement, rue de l’Ouest, dans le quatorzième, dans un immeuble qui devait être entièrement démoli. Je m’installai quelque temps dans l’un des appartements expropriés où il restait des meubles et pas mal de choses. Bon, il n’y avait pas de chauffage mais des petites cheminées. C’était facile de remettre l’électricité avec les plombs sur le palier. J’avais changé la serrure et mis mon nom sur la boîte aux lettres. Tous mes voisins étaient dans le même cas que moi. On s’entraidait. Un jour, ma porte a été enlevée et l’entrée murée avec des briques. À coups de masse, j’ai fait un trou pour récupérer ma valise intacte et j’ai rejoint une petite communauté sympathique près du marché d’Aligre où je ramassais des cageots entiers de fruits et légumes invendus que je cuisinais et mangeais avec mes baba cool.

Je n’arrivais pas à mettre de l’argent de côté. Mes maigres gains me permettaient tout juste de payer mes cours de théâtre pour préparer l’entrée du cons’, des tickets de métro, des œufs, du lait. Avant de rejoindre les copains au restau, je mangeais deux œufs durs et ne consommais pas pour échapper à l’addition, hors de mes moyens.

J’enchaînais petits jobs sur autres jobs : j’ai été enquêtrice publicitaire dans la rue ou au téléphone, j’ai distribué des tracts, été femme sandwich, vendeuse, hôtesse d’accueil… Rien ne me faisait peur. Je pourrais écrire un roman entier sur la saga parisienne de mes années de galère, avant que ma carrière débute, au hasard de la vie, quand, alors que j’étais ouvreuse dans le cinéma-théâtre d’art et d’essai de Dimitris Kollatos, près du Châtelet, rémunérée au pourboire, on me demanda de remplacer au pied levé une comédienne dans la pièce dramatique *Voyage avec la drogue et la Mort*, qui se jouait tous les soirs. Je connaissais par cœur le texte, d’autant que j’en avais fait la retranscription sur papier en écoutant un enregistrement sonore (autre petit job). Portée par le plaisir de jouer, je m’étais lancée dans le décor sans appréhension, avec la candeur du débutant mêlée à l’insouciance de la jeunesse. Le public me félicita, mes collègues étaient bluffés. Forte de cette expérience, je me sentis enfin prête à tenter le concours du conservatoire de Paris. Au rendez-vous, l’administrateur me précisa que je n’aurais plus le droit d’accepter de contrat de comédienne pendant mes trois ans d’apprentissage. Je me voyais mal refuser des rôles et continuer, pour vivre, à accepter des tafs dégradants comme laver la merde des autres. À regret, j’abandonnai l’idée du cons’.

*
* *

De temps en temps, d’une cabine, je tentais de joindre mon beau danseur.

– Allô Dominique ! C’est Agnès.

Mon cœur allait exploser dans ma poitrine. Dominique était rentré.

– Enfin ! Je t’ai appelée à Grenoble mais ça ne répondait pas. J’ai tellement envie de te revoir. Tu sais, je pense toujours beaucoup à toi.

– Je suis en bas.

– Non ?! Ben, qu’est-ce que tu attends pour monter ?

Nous nous sommes aimés pendant plusieurs mois. Je faisais avec lui les entraînements de danse de Carolyn Carlson dans la rotonde du mythique Opéra de Paris. L’apprentissage de la barre au sol du matin était dur. Il fallait dompter nos corps, endurer les courbatures pour s’assouplir. Les danseuses suivaient toutes des régimes stricts, même si Carolyn a été la première à accepter des corps avec des formes et moins élancés que le sien. À cette époque, les danseuses étaient à la retraite à trente ans, finies. Le théâtre me semblait moins cruel. On peut y jouer vieux et gros. Après une heure de technique douloureuse, Carolyn nous faisait improviser. Un régal, la récompense. Elle attachait beaucoup d’importance à l’interprétation et disait que la pensée se voyait. On utilisait le souffle, des sons, le regard, les expressions. Je travaillais toutes les émotions, que je prolongeais dans le geste. Un travail complémentaire à mon apprentissage du théâtre. Cela m’a apporté plus de rigueur dans le travail, de la concentration et la maîtrise de l’espace scénique. L’après-midi, je les laissais répéter et le soir, j’assistais au spectacle dans la salle. Carolyn parlait de me mettre bientôt sur scène. Mais une engueulade avec Dominique, qui me reprochait d’être immature, me fit croire qu’il avait cessé de m’aimer. Je pris discrètement mes cliques et mes claques pour disparaître de sa vie. Deux ans plus tard, j’appris qu’il avait été très éprouvé par ma disparition et qu’il m’avait attendue en vain. Mon combat pour la vie ne m’avait pas permis le luxe de souffrir de cette séparation. Il s’était mis rapidement en ménage avec la femme qui est aujourd’hui la mère de ses enfants.

– 23 –

ALORS ON DANSE ?

Même si j’étais pleine d’espoir, ma carrière de comédienne ne démarrait pas. Je n’avais pas les contacts et ne savais pas où démarcher. J’ai commencé très jeune, mais ça ne s’est pas fait en un claquement de doigts. Devenir comédien, c’est du travail, un apprentissage, de l’entraînement. Et se faire un nom est une autre paire de manches. J’enchaînais les stages et suivais des cours de théâtre, et il fallait gagner de l’argent pour cela. Heureusement, deux fois dans l’année, le Salon du prêt-à-porter recrutait des filles de ma taille pour les défilés. C’était payé le double si l’on dansait. Alors, je dansais. J’y ai rencontré Madonna, qui traînait parfois à Paris, des années avant qu’elle ne soit connue. Une marque italienne nous engagea toutes les deux. Aux essayages, elle se pointa avec une acolyte et un Ghetto Blaster à fond. Elles présentèrent une chorégraphie impeccable. Face à sa détermination, j’ai cédé ma place pour aller défiler sur un stand voisin. Je n’y avais pas perdu au change car, l’hiver, je créais pour eux les échantillons de couleur des commandes de la collection. Pour cette marque, j’étais aussi mannequin cabine pour des acheteurs à Londres. Avant de prendre l’avion et de passer la douane, le fils du patron m’avait confié une pochette plate d’allumettes pour éviter de fumer. Quand il l’a récupérée, il en a sorti un petit papier plié contenant de l’héroïne. Il s’était servi de moi. De peur qu’il ne me mêle encore à ses conneries, j’ai abandonné le job qui m’avait pour un temps permis de financer mes cours de danse, de théâtre et la sous-location d’un petit appart avant que j’en partage un plus grand, dans le quartier coupe-gorge de la gare du Nord, avec une ex-élève de Champollion venue me rejoindre pour devenir danseuse. Elle gâcha son talent en tombant le nez dans la défonce et je dus fuir aussi notre appartement devenu une plaque tournante de dealers. Stone à l’héroïne avec son petit ami défoncé aussi, elle se cassa la hanche dans un accident de moto et changea de vie et de pays. Dix ans plus tard, elle décrocha

enfin et reprit ses études sur le tard. Elle est aujourd'hui médecin. Mais tous n'ont pas eu son courage et sa chance, et beaucoup en sont morts.

*
* *

Depuis quinze jours, je venais faire le ménage chez un couple et m'occuper de leur bébé. Je me souviens du jeune père, qui, à peine son épouse partie au travail, tenta de me culbuter là, devant son fils que je venais juste de changer. Je lui ai collé la couche pleine de merde sur sa belle chemise blanche et me suis tirée. Au téléphone, sa femme, scandalisée que je sois partie si soudainement, a crié :

– On t'a trouvée dans le ruisseau !

– Laisse, chérie, supplia le mari, terrifié à l'idée que je révèle la vérité.

J'ai simplement ajouté :

– Mon rêve, madame, n'est pas d'être votre bonniche, désolée.

Avant de raccrocher, j'ai entendu :

– Ingrate !

Au cours de théâtre, il y avait principalement des fils et filles à papa. Ma classe passait devant des professionnels sur *Les Troyennes* de Jean-Paul Sartre. J'avais une phrase à dire et faisais partie du groupe des pleureuses. Chacun avait fait confectionner sa toge antique. Moi, j'avais taillé au minimum dans mon unique drap de lit pour la mienne, que j'avais cousue à la main. Portée, elle suivait les lignes de mon corps gracile à cause de mes repas frugaux. Mon costume contrastait avec les autres tuniques d'étoffe à grand renfort de plis et de traînes, piqués de bijoux. Moi, je ne portais pas de spartiates, j'étais pieds nus. Les filles hurlaient, se griffaient. Moi, les bras ballants, la mine atterrée mais dramatique je murmurais : « Ohlalala, ohlalalala ! » Comme j'étais fatiguée par toutes mes activités, ma nonchalance créa, malgré moi, le comique. L'assistance hurla de rire. J'aurais voulu me faire remarquer que je ne m'y serais pas prise autrement. Les pleureuses s'asseyaient chacune sur sa pierre en polystyrène peint. Par économie, la mienne était la plus petite et mon drap usé par les lavages se déchira à la couture : les rires redoublèrent. Pour me faire oublier, je m'assis de dos, mais à chaque fois que je me retournais, ça faisait un effet. Mes partenaires se démenaient et déclamaient de plus en plus fort. C'était mon tour. Intimidée, je lançai mon texte sans le clamer, sur un ton badin :

– Mon dieu, ils vont le jeter du haut des remparts la tête la première, sa tête va se briser.

L’audience se bidonna et applaudit. Ç’a été difficile de reprendre derrière. Aux saluts, les regards meurtriers de mes partenaires me pressèrent d’empaqueter mes affaires dare-dare pour me tirer. Je ne l’avais pas fait exprès et sentais l’inutilité de me justifier. Nos professeurs Georges Wilson et Françoise Le Bail me rattrapèrent. En ligne, tour à tour, on devait écouter leurs commentaires sur notre performance et j’étais la dernière. Ils étaient durs, un vrai peloton d’exécution. Arrivé à moi, le sévère Georges Wilson éclata de rire en m’ébouriffant les cheveux de la main.

– Tu es la seule à avoir compris qu’il ne faut pas jouer en faisant du pléonasme avec le texte. Mais bon, tu as tiré la couverture à toi. Tu es la seule que je félicite.

Sur ce, il nous planta là. Françoise Le Bail empêcha le groupe de me lyncher. Décemment je ne pouvais plus revenir au cours. C’était mort pour moi, je ne ferais jamais une carrière de tragédienne. Ma vie était foutue. J’aurais voulu retourner chez mes parents avec mon frère qui me manquait. Mais j’avais trop honte. Je n’avais même plus envie de bosser. Pour ne pas me morfondre, je préférais passer du temps avec ma cousine Aurore, qui me réconforta et dont j’admirais l’élégance naturelle et la féminité. Pendant une semaine je l’accompagnai partout et lui portai ses paquets. C’est dans la salle d’attente de son agent avec qui elle était en rendez-vous que mon destin me fit rencontrer celle qui fit de moi ce à quoi je n’avais jamais songé : une actrice de cinéma…

Assise sur une chaise, je répétais un numéro de mime dont je me souvenais : un clown qui tombait de sommeil, se réveillait, repiquait du nez et s’étirait de tout son long puis se stabilisait à l’horizontale pour se rendormir en équilibre sur sa hanche comme s’il était sur un matelas confortable. Mais en cherchant son oreiller, il ouvrait les yeux, se rendait compte du vide sous lui et tombait. Puis il se relevait en s’époussetant, se rasseyait et recommençait le manège. J’étais très concentrée et entendais la « secrétaire » taper de moins en moins vite sur sa machine à écrire au fur et à mesure du numéro, jusqu’à ce qu’elle délaisse complètement sa copie pour me regarder. Intriguée par l’ado que j’étais, en béret enfoncé au-dessous des oreilles, chemise de grand-père, pantalon Levis usé avec aux pieds des galoches du siècle dernier (ma tenue du moment), elle me rejoignit et me proposa un café. Mon « Non merci, pourquoi ? » la fit marrer.

Elle me demanda de me présenter.

– Agnès Bonnet de Soral, travailleuse émigrée depuis un an, fis-je, pince-sans-rire.

Elle me serra une pogne ferme.

– Sandrine Roméro, actrice ringarde de la profession.

Elle était éminemment sympathique.

– Je remplace la secrétaire en congés, je suis la femme de l'agent Philippe Granger et je songe à monter une agence de jeunes… Voulez-vous êtres ma première cliente ?

– Heu…Vous êtes sûre ?

Pensant être dans une agence de mannequins, je crus bon de la dissuader en montant sur la table basse pour me ridiculiser en montrant comme j'étais mal fagotée.

Elle rit franchement et m'expliqua que j'étais dans l'agence de comédiens William Morris et qu'Aurore venait d'être engagée dans une série télévisée.

Sandrine Granger (son nom de femme mariée) vivait avec son mari à Maisons-Laffitte dans l'écurie aménagée de Marina Vlady, où je pus fouiller dans le fourbi du grenier pour m'arranger une chambre dans un box pour cheval ouvert sur le jardin. Je venais m'y mettre au vert les week-ends pour me remplumer et me faire dorloter.

– Si les petits cochons ne te mangent pas, tu feras de grandes choses, me disait-elle.

Elle croyait en moi, plus que moi-même, et me sauva de la mort un an plus tard, quand elle me récupéra gravement malade, souffrant d'une septicémie due aux lavements répétés que je m'étais infligés pour tenter d'effacer un viol que j'avais subi lors d'un voyage à Ibiza peu de temps auparavant. Elle appela les urgences alors que je tombais dans le coma pour treize jours.

Sandrine m'inscrivit à des castings. Je décrochai rapidement une *panouille* dans l'émission « Un comique né », en 76/77, avec le grand Raymond Devos sur Antenne 2. Ça se passait dans un cours d'art dramatique. Je faisais partie des élèves qui écoutaient le maître.

– Tâche de te faire remarquer, me conseilla ma bonne fée. Ce n'est qu'un début…

Michel Polac était à la réalisation. Homme sanguin aux nerfs à vif, il pouvait mordre un câble d'impatience quand son équipe préparait un plan. Tous les jours je grattais des gros plans en trouvant des choses pour me faire remarquer : manger une barquette de Nutella avec les doigts en écoutant Devos, en ricanant, en piquant du nez… Ça se passa bien jusqu'à ce qu'on nous demande de sortir de la salle derrière les acteurs principaux qui jouaient. Moteur ! On sort en troupeau, donc.

– Coupez. Vous êtes à chier ! Des moutons qui partent à l’abattoir. Je veux de la vie, merde ! suffoquait le metteur. Vous êtes trop disciplinés.

Il n’y avait qu’à demander. Je déblatérai en douce quelques vannes provoquant un chahut. Une vraie sortie, quoi.

– Coupez, elle est bonne !

– Heu… osa timidement le mec du son, leurs rires couvrent le texte des acteurs.

– Fait chier !

– C’est elle qui nous fait rigoler, monsieur, fit une fille en me pointant du doigt.

– Virez-moi *ça* tout de suite. On reprend.

Illico presto je fus *remerciée* et dans la rue. Un métro plus tard, et chez moi, pour ne pas pleurer j’ai *peinturluré* une ou deux gouaches inachevées qui séchaient sur ma moquette, mais je n’avais plus goût à rien. Je me mis au lit en suçotant un tube de lait concentré pour me réconforter, bien décidée à ne pas me relaver les dents. C’était fini pour moi. Papa avait raison. J’étais nulle. Il avait gagné, je n’arriverais à rien et j’aurais des caries. Bien fait pour moi. Un suicide des dents.

Quarante-huit heures de lit après, le téléphone sonna. Je redoutais que ce soit Sandrine Granger. Elle allait sans doute me passer un savon. La voix pâteuse, je décrochai.

– Allô ?

– C’est l’assistant de Michel Polac. Ton absence se voit à l’écran et c’est un problème, ce n’est pas raccord. La monteuse nous a appelés, il faut que tu reviennes.

J’existais par mon absence ?! Pourquoi avec moi rien ne se passait logiquement ? Comme je restais muette, il crut bon d’ajouter :

– On double ton cachet.

– Oui ? Mais non.

– D’accord, on le triple. Et tu auras ta carte professionnelle et une *silhouette intelligente* (signification : un petit rôle muet). Je viens te chercher dans une heure.

Driiiiing ! Cette fois c’était bien mon agent.

– On y est arrivé. Je savais que je pourrais compter sur toi !!!

À mon retour sur le tournage, Polac *himself* m’accueillit chaleureusement. Ça équivalait à des excuses, je suppose. Il me demanda de monter sur scène avec le

texte de mon choix pour que Raymond Devos, en prof, me dirige. J'héritais donc d'un rôle parlant. J'en choisis un copieux : *À la pêche à la baleine* de Jacques Prévert. Un pur moment de bonheur. Comme j'étais payée à la ligne (on rémunérait encore comme ça), mon salaire monta en flèche. L'assistante de production, amusée par mes débuts cocasses, me brancha pour un épisode de *Brigade des mineurs* intitulé « Incident mineur ». Jean Daurand était l'inspecteur Dupuy. Mon rôle n'était pas essentiel, mais je jouais la fiancée du voyou héros de l'intrigue. On tournait en Normandie, à Bernay.

– Ça tombe bien, le château du Theil n'est pas loin, c'est à des copains, j'y logerai. Je garderai l'argent de l'hôtel.

La prod a cru que je bluffais jusqu'à ce qu'on m'y accompagne. Mais elle m'imposa l'hôtel pour rester avec l'équipe. Les gens ne comprenaient rien à ma vie, qui j'étais, à quel milieu j'appartenais, ni moi non plus d'ailleurs. Je connaissais la rue aussi, mais pas seulement.

En tout cas, j'étais devenue en peu de temps une professionnelle, avec « Agnès Bonnet de Soral » sur deux contrats. Je pouvais enfin donner des nouvelles à mes parents. Je n'eus pas de félicitations de mes vieux mais brûlais d'impatience de raconter ça à mon frangin, en lui cachant soigneusement mes expériences douloureuses. Alain attrapa l'appareil et s'isola.

– Lâcheuse, tu m'as laissé seul avec les boches. Annemasse, c'est la mort et je passe mon bac dans quelques semaines…

Le pauvre, ça ne devait pas être la fête tous les jours.

La même année, Claude Berri me choisit parmi deux cent cinquante autres filles pour le premier rôle d'*Un moment d'égarement,* aux côtés de Jean-Pierre Marielle et Victor Lanoux. Sur une simple lecture et un test filmé quelques semaines plus tard. Au générique, je serais Agnès Soral. J'ai pourtant bien failli ne jamais faire de cinoche. À la visite obligatoire de la médecine du travail pour les assurances du film, j'ai mentionné mes douleurs au ventre. Mais, erreur de diagnostic, le médecin prit mon début de péritonite et de septicémie pour de la simple constipation. C'est ballot. En apprenant la nouvelle du coma dans lequel je tombai peu après, Claude Berri décala le début du film et, sitôt sur pied, j'enchaînai sur le tournage à Saint-Tropez pour deux mois et demi, les joues encore gonflées de cortisone et les fesses criblées de piqûres d'aiguille. Ma carrière était lancée.

– 24 –

MISE EN BOÎTE

Plutôt que de passer son bac, Alain, qui enfant avait souffert de m'avoir comme binôme, me rejoignit à Paris avec l'intention d'y poursuivre ses études. Il avait mieux négocié son départ que moi et obtenu de Papa un budget pour louer, à Pigalle, une chambre d'étudiant sous les toits, petite comme un cabinet de toilette où l'on aurait coincé une table et un lit pour deux. Et de quoi suivre un régime tartines/lait au chocolat. Pour compléter, il picorait les buffets des vernissages et des happenings où avec ma sœur on allait tous les trois, sapés avec des fringues chinées aux Palais de la femme de l'Armée du salut. C'est sûr que personne d'autre ne portait nos tenues ! À défaut de nous trouver ringards, on nous prenait pour des avant-gardistes. Ça lançait des modes et inspirait même les élèves stylistes du studio Berçot, qui pariaient que le prochain *ELLE* reprendrait tel ou tel de nos accessoires. Conviée partout, je figurais sur la *guest list* des endroits select et entraînais Alain dans les boîtes privées et branchées du moment : Castel, Élysée-Matignon, Le Sept, chez Régine, etc. Ou à d'autres soirées de la jet-set et dans des rallyes. Nous étions peu impressionnables, ne nous comportions pas comme des fans, et les gens célèbres du show-biz ou d'ailleurs nous accueillaient comme leurs semblables. Rapidement, ça nous parut normal de côtoyer les grands de ce monde, artistes, intellectuels, autour desquels gravitaient des petits montés en herbe comme nous.

Florence et moi adorions danser. Une bouteille d'eau à mon nom m'attendait dans plusieurs boîtes, car j'étais « ambianceuse » et suais mon investissement en cours de danse en m'éclatant dans des délires avec des filles du Paradis latin et du Crazy Horse que je côtoyais au cours de la rue de Clichy. Alain, timide à l'époque, allait draguer sur la piste pour ne pas avoir à consommer. Pendant que les fils à papa friqués – dont certains du Sentier – claquaient en bouteilles des sommes astronomiques. Par mégarde, ils lui soufflèrent des nanas en leur offrant

des verres. En pleine montée de sève, mon frère ressentait forcément de la rivalité quand ces filles le laissaient choir pour aller à leur table. Le lâcher de décibels ne lui permettait pas d'appâter avec sa verve, pour épater avec autre chose… qu'un pouvoir d'achat. Alain, bredouille plus souvent qu'à *mon* tour, voyait partir ses belles avec un plus andouille aux costards de marque dont le prix l'aurait fait vivre un an. Il les enviait et, ne pouvant pas suivre leur train de vie, par gêne, ne les côtoyait pas.

– 25 –

LA *SEXTE*

– Bonjour, madame, puis-je parler à Olivier, s'il vous plaît ?

Et voilà sa mère qui explose en sanglots à l'autre bout du fil, alors que je voulais juste savoir comment allait un pote musicien de Grenoble, Olivier, qui avait eu le premier prix du conservatoire de musique. Je tentai un :

– Il… est mort ?

– Pire, il est dans une secte à Paris.

– Ah ! C'est une meilleure nouvelle quand même.

Elle en convint, me donna l'adresse et me supplia d'aller y faire un tour pour s'enquérir du fiston. Je raccrochai avec les politesses d'usages.

– Ça vous dit d'aller faire un tour gratuit dans une secte ? Ça nous changerait des boîtes.

C'est comme ça que j'ai présenté ma petite virée à Florence, notre cousine, et à Alain pour qu'ils m'y accompagnent.

– Ça peut être marrant, conclut en gros le groupe sur le départ.

On sonna à l'adresse indiquée. Visiblement, le boss avait du goût. La porte s'ouvrit toute seule. On s'aventura dans l'entrée où pas mal de chaussures avaient été laissées. En chaussettes, nous pénétrâmes dans un sas sensas aux contours en forme de grosse serrure qu'il fallait enjamber. À l'intérieur, on se sentait lilliputiens. Une voix vaginale nous ordonna de nous asseoir et d'attendre. On prit place, face à face sur deux banquettes blanches. La déco était bluffante : Laquefolie blanche tirée impeccablement sur le plafond voûté. Dans la pièce suivante, un tas de blocs verts, éclairés par en dessous, donnaient des reflets d'aquarium. L'attente se fit sur une musique techno. De qualité. Je reconnus la patte de mon pote Olivier, qui avait troqué son violon contre un synthé. Alain décida de descendre l'escalier étroit où on avait tendu du papier d'alu. Chic et pas cher. Nous le suivîmes de concert. On déboula dans une vaste

salle sans angle aux volumes arrondis avec, scellées au sol, des tables entourées de bancs qui épousaient leurs courbes. Ça aurait fait une belle boîte de nuit à Ibiza. (Je connaissais.)

– On dirait un vaisseau spatial, commenta Florence.

– Pas pratique, sous la maison, pour décoller… ricana Alain.

– On est dans *Star Trek*, chuchota Aurore.

– Vos gueules, ai-je pouffé, car Olivier débarquait pour m'accueillir.

Il devait y avoir une vidéo moucharde… Il était vêtu d'une combinaison blanche qui faisait futuriste, si on ne l'avait pas repérée au rayon peinture du BHV.

– Agnès !!! Vous venez pour méditer. C'est cool.

– Bien sûûûr…

– Demande s'il n'y a rien à manger, me glissa Alain, encore en pleine croissance.

Une créature à peine couverte de voiles des *Mille et Une Nuits* lui coupa la faim et nous attira (enfin, surtout mon frère) dans une autre pièce.

– Je m'appelle Ariane, dit la charmante, trouvant Alain à son goût.

– Vous avez creusé sous tout le quartier ? C'est immense !

– Chut, Agnès !

Assis en tailleur sur le sol couvert de tatamis blancs méditaient déjà une cinquantaine de personnes, toutes jeunes et belles. Les garçons d'un côté, les filles de l'autre, devant le seul moche : le gourou, barbu, sorte de Boby Lapointe sans l'humour. Mon jeune âge le fit tiquer – je ne serais majeure que dans un an –, surtout quand il apprit que Papa était conseil juridique. Je fus déclarée *mutante* et placée du côté des mâles.

Olivier me raconta que le sexe faisait partie des pratiques de yoga tantrique et je compris pourquoi quand il me cita Iso, le gourou :

– La femme est le véhicule transcendantal de l'homme pour s'élever spirituellement.

Ben voyons. Mais c'était réservé à ceux qui faisaient partie de la secte. Et nous, nous étions des novices. Mon frère aurait bien fait un tour de manège avec Ariane, mais elle était réservée au grand Manitou. À travers ses explications fumeuses on apprit aussi qu'ils étaient branchés avec les extraterrestres qui les sauveraient tous du chaos futur. Rien que ça.

– Ah ?! Et vous prenez quoi comme drogue ?

– Aucune.

Son œil frais et sa forme attestaient la véracité de l'info. Voilà la bonne nouvelle que je donnerais à sa maman.

À la pause, guidée par une odeur de riz complet que je connaissais bien, prétextant chercher les toilettes, je me faufilai pour visiter les lieux. Les couchettes de la chambre commune organisée en alvéoles étaient montées les unes sur les autres et fermées de rideaux, de part et d'autre d'un couloir.

À mon retour, Olivier et Ariane nous servirent une platée de riz qui nous fit trouver l'endroit délicieux.

– On reviendra, dit mon frère, la bouche pleine.

Le gourou avait tout compris, il ne demandait rien aux participants et obtenait ainsi des fortunes de gens crédules. Il s'appuyait sur la peur de la fin du monde et attirait les malins avec le cul des belles filles dans un décor amusant et esthétique. Son discours reprenait les codes classiques de religions et de philosophies orientales qu'il modernisait. Du neuf avec du vieux. Il inventait des cérémoniaux aux codes mystérieux où chacun voyait ce qu'il voulait. Alain, fasciné par l'ascendant d'Iso sur ses ouailles, observait cet homme, somme toute assez ordinaire, manipuler un grand groupe qui lui rapportait de la thune et du sexe, tout en satisfaisant au passage un ego surdimensionné.

*

* *

Avec son « association », Alain rameute en se servant de la peur. Pas celle de la fin du monde, mais celle de la crise ; la fin d'un monde d'argent, etc. Il rassemble les mécontents, les révoltés, les râleurs… qu'il hypnotise par son débit de paroles, l'utilisation de références historiques falsifiées. Et, pour se protéger et canaliser leur agressivité, il désigne une cible, un bouc émissaire : le juif. (Vieille rengaine.) Il fait aussi du neuf avec un classique. On prend les mêmes et on recommence. Il exploite les vieux clichés éculés du juif usurier. Je ne suis pas historienne mais faut-il rappeler que cette abominable légende du juif avide d'argent trouve son origine au Moyen Âge ? Les juifs à qui l'on interdisait l'accès à la propriété, de cultiver des terres et d'élever des troupeaux, accédaient plus facilement aux métiers d'argent que les catholiques se refusaient à accomplir, les jugeant impurs et en cela une menace pour le salut de leur âme. Les maux et les responsabilités dont on accable les Juifs sont des détournements et des réécritures de l'histoire. Ce que mon frère sait pertinemment.

*
* *

Chez Iso-zen, il y avait beaucoup de gens intéressants, branchés avant l'heure sur les aspirations mystiques *new age*, actuellement en vogue en Californie. Parmi les visiteurs qui venaient beaucoup pour les nanas, il y avait des célébrités et des inconnus, des musiciens, des architectes, des décorateurs, des réalisateurs, des peintres, dont un, inspiré par les lieux, dessinait des personnages en lévitation avec des cristaux. Je l'ai croisé il y a un an, et, en reparlant de ce lieu, il m'a confié : « C'était folklo, on y a bien rigolé. Et qu'est-ce que j'ai baisé… » Venaient aussi des personnes esseulées, contentes d'adhérer à un groupe beau et gentil dans un endroit agréable qui les faisait se sentir spéciaux. C'était encore la mode des communautés et du *Peace and love*… Alain remarqua que les vieilles pas très jolies avaient, comme par hasard, fait des dons importants.

En tout cas, nous quatre n'étions pas dupes, même si l'on trouvait l'endroit divertissant. Florence, qui déjà méditait, venait pratiquer et tenait, tout comme Aurore, les hommes à distance.

J'adorais mémoriser le charabia et les attitudes du barbu et, à d'autres moments, je singeais ses salamalecs. Iso ne pouvait pas avouer que je disais n'importe quoi et fulminait patiemment. Jusqu'au jour où, lors d'une réunion, il m'asséna un coup sur le haut du crâne avec sa longue tige en verre surmontée d'un cristal. Je tombai, K-O à genoux.

– C'est pour ouvrir ses chakras, se justifia-t-il devant l'assemblée quand on soigna l'œuf douloureux qui me poussait sur la tête.

Pour faire une blague de potache, Alain dessina à la plume une remarquable caricature d'Iso qu'on accrocha, faute de punaise, avec une mini-fourchette à apéritif sur la porte des toilettes de chez Aurore, en face de la cuvette. Un apôtre en visite s'en offusqua et rapporta au gourou où traînait son portrait.

Iso, que ça n'avait pas fait rire, téléphona pour nous menacer dans un français commun qu'il utilisait rarement avec ses disciples. Ma sœur eut le réflexe d'enregistrer la conversation avec son répondeur. On informa Iso qu'on confiait la cassette à un avocat pour lui faire passer toute envie de sévir. Le gourou, alors grippé, nous accusa de l'avoir rendu malade par nos « travaux occultes ». N'importe quoi. Ça tournait au vinaigre. Nous nous sommes tous les quatre serré les coudes, et, armés de nos pseudo-pouvoirs et des conseils d'un avocat, nous en avons profité pour aider les filles paumées – objets sexuels sous emprise – à sortir de là.

Comme ça sentait le roussi, la secte changea de nom en choisissant une anagramme du précédent et déménagea. Cette communauté vit toujours, au soleil, à l’étranger. La plupart des « apôtres », dont Olivier, qui était en couple, finirent par quitter la secte quand le gourou commença à s’octroyer leurs compagnes avec interdiction pour eux d’y toucher.

Quatrième partie :

D’ABS à Alain Soral

– 26 –

MENTION SPÉCIALE

Aux bars enfumés je préférais l'amphithéâtre de la classe libre de l'École du Louvre, où j'allais écouter les conférences sur l'expressionnisme et autres mouvements artistiques. J'y trouvais l'inspiration car je dessinais et peignais beaucoup pour combler le vide que laissaient les fins de contrat. Et peut-être aussi par compétition avec Alain, qui m'épatait d'avoir été reçu avec mention spéciale aux Beaux-Arts en faisant de l'art conceptuel. Son dossier se présentait dans une petite valise vintage en carton. Quasi pas de dessins, mais un triptyque abstrait en peinture à l'huile et, entre autres objets, un gros réveil dont il avait peint le cadran, une boîte en fer-blanc qui renfermait, couché sur du coton, un cœur d'agneau frais presque sanguinolent, choisi avec soin et accompagné d'un rouleau de papier toilette en soie marron où figuraient ses « fluctuations amoureuses ». Devant les membres du jury médusés, il avait déroulé le papier où des lignes de différentes longueurs et couleurs entrecroisées représentaient ses sentiments amoureux. Des profs avaient crié au génie, d'autres à l'imposture. Tous avec tant de passion qu'ils en étaient arrivés aux mains. Exaltés par sa présentation et sa tchatche, certains préféraient donner leur démission plutôt que de passer à côté de ce « génie » d'ABS. Le débat autour de son admission fut si long qu'il occulta la délibération du concours et les commentaires sur les œuvres d'autres élèves qui, eux, avaient travaillé depuis des mois. Fier d'avoir été reçu avec cette mention spéciale, le soir, il offrit ce cœur à la belle Sylvia dont il était très épris. Elle, qui s'attendait en ouvrant la boîte à y trouver un bijou savamment empaqueté, avait failli gerber à la découverte de la viande qui avait eu un coup de chaud. Moins d'un an plus tard, ce pur amour s'éteindrait en son sein, Sylvia s'y étant fait tatouer un chaton. Acte rédhibitoire pour mon frère.

– Ç'aurait fait loucher mon fils lors de la tétée.

On ne dessinait plus jamais ensemble. Il critiquait tellement mes dessins et ma peinture que je finis par me décourager et ne dessinai plus que dans mon agenda. Lui qui voulait en faire son métier n'alla pas souvent aux Beaux-Arts. Probablement parce que son statut de « génie » donnait une ambiance étrange aux cours et qu'il lui aurait été difficile de maintenir chez ses professeurs la passion du début. S'il y avait fait une entrée plus normale, peut-être aujourd'hui serait-il un peintre ou un artiste contemporain reconnu, qui sait…

– Quand tu seras morte, on t'oubliera. Moi, je serai dans le dictionnaire, m'avait-il rétorqué un jour où je lui conseillais d'être moins agressif, de se détendre car il n'avait pas l'air heureux.

Cette réflexion m'avait laissée sans voix, moi dont le seul rêve était de vivre simplement de mon métier. Après ma mort, qu'est-ce que ça pouvait me faire qu'on m'oublie, en danserais-je moins avec les asticots ?

Alain lisait beaucoup, tout le temps, même la nuit. Principalement et consciencieusement toute la collection « Que sais-je ? », qui résume tous les sujets. Au crayon à papier, il griffonnait d'une écriture en pattes de mouche des notes sur des petits carnets – qui l'accompagnaient partout –, des projets d'essais sur la peinture qui ne virent jamais le jour, ses réflexions sur la vie, ainsi que des poèmes. Avec des copains, il monta un mouvement de peinture, « En avant comme avant », dont le discours primait sur l'œuvre. Il y était l'intello et ne se salissait même plus les mains mais faisait peindre par d'autres de grandes toiles d'art brut sur des draps en lin de grand-mère qu'ils accrochaient dans l'entrepôt à viande du père de l'un des artistes. Un agent s'y intéressa et les envoya à New York, pour une visite éclair chez un galeriste qui leur acheta une ou deux œuvres. Les gains étaient minimes une fois répartis entre les membres de son mouvement. Alain laissa tomber pour faire cavalier seul dans l'écriture. Il allait travailler plusieurs années comme pigiste pour des magazines féminins.

– 27 –

LES BONS PLANS

Aux Beaux-Arts, un décorateur recruta mon frère pour décorer les vitrines d'agences de voyages avenue de l'Opéra. Il lui demanda de former son équipe. Trois de ses copains et moi jouions les petites mains, les « va-chercher », pour ce job qui pouvait lui offrir des débouchés.

Au rendez-vous préparatoire, mon frère proposa une ville sur carton noir, suggérée par la découpe des toits, des fenêtres ouvertes qu'on illuminerait. Et il joignit le dessin à la parole. On travaillerait sur place et dans la nuit… Le soir même, le déco nous fournit plusieurs cartons de qualité dans la teinte voulue. Alain traça à main levée les façades avec leurs toits : une grande, une moyenne, une petite dont on découpa les détails au cutter à même le sol. On colla chacun des pans sur des tasseaux peints préalablement en noir, qu'on installa par ordre décroissant pour qu'ils soient visibles de la rue. On y intercala un fil électrique et des lampes à basse tension ; je retrouvais le plaisir de bricoler avec mon frère sans avoir notre père sur le dos. Le résultat, facile à réaliser, était du plus bel effet pour faire rêver à une destination lointaine et ne coûtait que trois fois rien. Ça plut tellement au commanditaire d'Alain qu'il lui confia toute la conception et la décoration de la boutique suivante, dont il lui laissa les clés.

Avec l'argent destiné à la réalisation du projet, l'un des trois garçons rapporta de quoi faire une fête. En peu de temps, une vingtaine de jeunes envahirent la boutique, s'asseyant sur les bureaux et profitant de l'agence pour passer des coups de fil à l'étranger. Jusqu'à très tard on s'amusa bruyamment, dansant même sur le trottoir, sans qu'aucune idée n'ait été débattue ni même avancée. L'aurore pointait déjà son nez et la vitrine n'avait toujours pas été commencée. Il fallut se ressaisir, virer les fêtards récalcitrants, tout ranger et se creuser les méninges au plus vite pour trouver la solution miracle d'une déco gratuite, l'avance ayant été bue et mangée. L'un des gars escalada la grille du square le

plus proche pour y récupérer du sable qu’on étala à même le sol de la vitrine. Un autre, par le premier métro, rapporta de chez lui sa paire de tongs et sacrifia ses lunettes de soleil. Avec un plateau d’un troisième et mes deux tasses à déjeuner plus deux croissants rassis, ça fit la blague. Tout cela bien disposé sur le sable, à côté des tarifs de destinations au soleil, notre scéno suggérait efficacement une escapade en amoureux au bord de la mer. On sauva l’affaire de justesse. Le boss d’Alain glissa comme prévu un billet à chacun, satisfait de notre trouvaille. Mais sans doute eut-il vent de notre fiesta nocturne et de la note de téléphone de l’agence, car il arrêta de faire appel à nous. Alain ne sembla pas regretter l’opportunité gâchée d’avoir un bon job.

C’étaient les beaux jours et le soleil tapait sur les toits en zinc de Paris, transformant la chambre d’Alain en une vraie fournaise. Par chance, une femme de sa connaissance partait en voyage pour quinze jours et lui avait confié la garde de sa maison. Je l’y avais rejoint pour dîner. C’était une bonbonnière à un étage, à deux pas du musée des Arts africains, près du bois de Vincennes. Dans une immense volière près d’une porte-fenêtre s’ouvrant sur un jardinet sautillaient sur leurs perchoirs des merveilles d’oiseaux exotiques aux plumes colorées.

– La propriétaire m’a donné ses clefs, m’a laissé son lit et le plein de nourriture juste pour filer des graines à ses oiseaux !

– Ça ne va pas trop te fatiguer comme boulot, j’espère ?

– Elle les appelle ses petits trésors… Normal, il y en a pour une petite fortune ; ils sont très rares. Ils viennent des pays chauds.

– Veinard.

– Et il y une super cave ; du grand cru ! annonça l’un de ces incontournables fouteurs de merde qui tapaient déjà l’incruste, affalé sur le sofa.

– Ma sœur comme moi n’aimons pas l’alcool. Agnès, tu veux de l’eau ou du lait ?

– Il y a un bocal de confit de canard, proposa l’un des potes.

– Oh non ! Merci, sans façon… fit-on en chœur.

Ma préférence allait à un bon plat de pâtes avant de partir en boîte me déchaîner. Depuis mon coma, les nuits d’insomnie me semblaient plus courtes quand je sortais.

Je ne repassai que le dernier soir, avant que mon frère rende l’endroit. La maison avait perdu son côté propret. La vaisselle sale sur les meubles et les

cadavres de bouteilles, près des poubelles, attestaient qu'Alain n'était pas resté seul à profiter du bon plan.

– Vous lui avez vidé sa cave !

– T'en fais pas, elle est bourrée de thunes, la taulière.

C'était un fils à papa qui disait ça. C'était snob de parler l'argot avec l'accent parigot, surtout depuis le succès de Coluche au théâtre du Gymnase. C'était cool et tellement parisien…

Le retour de la dame étant imminent, j'aidai Alain à remettre d'aplomb la maison, qu'on aéra en grand.

– Merde, je me fais becqueter par les moustiques. Fermez la fenêtre, ordonna-t-il en attrapant un aérosol d'insecticide dont il nous gaza copieusement.

En toussant je m'enfuis à la cuisine, où il me rejoignit.

– ABS, viens voir les emplumés ! Ou ils dorment, ou ils n'ont pas aimé ton produit…

On se précipita vers la volière. Catastrophe. Asphyxiés, les pauvres oiseaux étaient tombés de leur perchoir, raides morts. On ouvrit à nouveau la fenêtre, trop tard… Un affalé lança, goguenard :

– On peut tenter un massage cardiaque, déclenchant quelques rire jaunes.

– On fonce sur les quais et on rachète les mêmes…

Mon frère s'énerva :

– Quand on te dit oiseaux rares, ça t'évoque quoi, gros malin ?

– Une blinde qu'on n'a pas, et introuvables, crut bon d'ajouter un autre aviné.

– Ça va, je disais ça pour aider.

– Je vais les mettre au congèle, dit mon frère, elle pourra toujours les empailler…

Il ramassa les petites bêtes, et voilà les pioupious au royaume de Vivagel. Ç'avait cassé l'ambiance, la maison se vida plus vite que prévu… Quand tout fut nettoyé ou presque, Alain géra, seul, le retour de la propriétaire. Il nous raconta plus tard, mort de rire, comment ça s'était passé.

– La nana bronzée est arrivée en disant : « Bonjour, comment vont mes trésors ? » Alors, je l'ai conduite au congèle et, en ouvrant la porte, je lui ai fait : « Ils ont été sages, ils n'ont pas bougé… »

Et encore, elle n'était pas descendue à la cave !

– 28 –

Frustration ?

Alain refusait de suivre mon exemple et de devenir comédien, pourtant, peu à peu il se construisait un personnage insolent et drôle.

– Agnès, tu sais quoi ? J’ai passé la nuit au poste. Je me suis fait serrer cette nuit par les flics pour le vol d’un paquet de bonbecs que j’ai payé !

– Tu déconnes ?

Et Alain, très fier, me rapporta qu’accompagné d’acolytes du moment il avait voulu s’acheter des bonbons dans une station-service parisienne.

– Pas possible, lui avait dit le pompiste, je viens de finir ma caisse, faudra attendre demain.

Mon frère insista, mais l’employé lui ferma la boutique au nez et s’en alla. Alain ramassa alors une pierre et la balança dans la vitrine, qui explosa en mille morceaux. Aussitôt, l’alarme se mit à hurler. Sans se démonter, me précisa-t-il, Alain prit le paquet, sortit de son portefeuille un billet de dix francs et griffonna une note : « Gardez la monnaie », qu’il déposa sur le comptoir. Il resta sur le trottoir à déguster tranquillement ses Batna jusqu’à l’arrivée de la police, à laquelle il proposa un bonbon.

Il devait comparaître prochainement devant le juge.

Pour cette occasion exceptionnelle, Papa vint d’Annemasse à Paris pour la journée – sans disponibilités pour nous voir, Florence et moi. Il engagea un très bon avocat pour mon frangin, l’emmena chez un coiffeur pour lui faire faire une coupe bon chic bon genre, et lui offrit un costume griffé pour qu’il « présente bien » à son audience. Aucune charge ne fut retenue contre Alain, qui écopa seulement d’une amende. Seulement ?… Enfin, ça avait coûté bonbon !

– 29 –

C’EST MA TOURNÉE

La spacieuse salle de boxe de monsieur Lhomme semblait figée dans les années 1950 ; aux murs, des photos attestaient ses victoires passées ou celles de ses poulains. Alain, pour se maintenir en forme, donnait des coups de pied pendant des heures dans des sacs de cuir tanné suspendus au plafond. J’étais toujours la seule fille, mais avec mon nez, que j’avais cassé petite, et mes traits fins, les cours de boxe française m’étaient refusés. J’avais juste droit aux levers de jambe pour apprendre à me défendre. Et je me contentais de sauter à la corde sur le plancher en chêne ou d’utiliser les bancs pour soulever les plus petites fontes pendant que mon frère jouait de la savate ou faisait de la muscu pour s’étoffer un peu et quitter la minceur de ses vingt ans. J’arrêtais mes exercices pour le regarder dans ses combats où, agile et rapide, il se battait avec grâce. L’entraînement terminé, chacun partait vaquer à ses occupations avant parfois de se retrouver pour discuter entre copains dans un bar du quartier Saint-Germain, son QG du moment.

Un souvenir me revient. En tailleur chic et montée sur talons (probablement pour une sortie), j’étais tranquillement installée au zinc du bistrot pour manger mon œuf dur et boire un verre de lait quand soudain le ton monta d’un cran. Le patron, genre réac, invectivait Alain qui chahutait avec ses camarades forts en gueule.

– Hé, j’ai rien contre les jeunes, mais vous consommez. Ça fait une heure que vous êtes là et le prix du chocolat ne couvre pas le créneau horaire ! Barrez-vous, bande de merdeux.

Aïe, Alain arborait son petit sourire en coin qui annonçait généralement une vanne. Mais deux mots plus tard, c’était distribution de bourre-pif et coups de savate. Je n’eus même pas le temps de finir mon verre !

– Pardon, pardon, dis-je inutilement pour contourner la mêlée, avant de me faire alpaguer par un client énervé qui avait envie d’en découdre.

– J’y suis pour rien, moi !

Je me dégageai d’un petit coup de boule pour fuir la bagarre générale et filai à quatre pattes parmi les mégots et les miettes le long des banquettes rouges vers la sortie. Les genoux sales sous mes collants désormais filés, je n’avais plus qu’à rentrer prendre une douche et me changer pour le reste de la soirée. Ce n’était pas de tout repos de faire partie de la bande de mon frangin…

– 30 –

L’armée

Pour les jeunes hommes, le service militaire était alors obligatoire et durait une année. Tous les valides devaient passer par là après leurs études. Être une fille m’épargnait au moins ça. Ayant la double nationalité suisse et française, Alain devait choisir une patrie à défendre. Il était logique qu’il opte pour la France, où il vivait depuis toujours. Le système de l’armée suisse est très différent du français : les hommes détiennent leur arme de service chez eux et en sont responsables. Toute leur vie durant, ils partent une semaine chaque année en entraînement. Ils doivent également toujours s’assurer d’avoir une réserve obligatoire de nourriture. Les denrées devant être souvent renouvelées pour résister en cas de fermeture des frontières.

Alain avait reçu de l’État français sa convocation pour les « trois jours », où l’on déterminait l’aptitude des aspirants au service. Il m’avait toujours affirmé vouloir être objecteur de conscience et se servir de l’armée pour passer tous les permis de conduire possible, un classique. Mais il avait changé d’avis et, décidé à se faire réformer, il demanda à un psy de rédiger un compte-rendu défavorable le décrivant comme asocial. Pour plus d’effet, il ne dormit pas les nuits qui précédèrent son départ pour la caserne, et s’y rendit sous amphétamines. Des copains de Grenoble avaient joué aux fous pour se faire réformer. L’un d’eux avait même promené une brosse en laisse comme s’il s’était agi de son chien. Il avait été interné. Son séjour à l’asile l’avait tellement traumatisé qu’il en était ressorti dépressif et profondément marqué. D’autres amis avaient été brisés par leurs commandants. Aux trois jours, Alain, lui, décida de jouer le *speed* enthousiasmé par l’armée, la guerre et le sport pour contredire ses tests à l’écrit qui l’auraient envoyé derrière un bureau comme sous-officier. Ce fut le cas. Reçu par un très haut gradé au torse bardé de décorations, Alain lui demanda :

– Vous n’avez pas peur que toutes ces breloques ne fassent trop pédé ?

Puis, mon frère exhiba ses muscles et lui fit palper ses abdos.

Il en fit tellement des caisses qu'on le classa P4 (cas psychiatrique) avant de le renvoyer chez lui. Il lui aurait probablement été difficile de faire l'armée, même en tant que sous-officier. Il aurait eu trop de mal avec la hiérarchie. Pour Alain, obéir aveuglement à un supérieur sans répondre ni remettre en question le bien-fondé des ordres était – et est toujours – inenvisageable, Papa l'ayant rendu allergique à la discipline ainsi qu'à toute forme d'humiliation.

– 31 –

Performances

Très en vogue dans les années 1970, les happenings où « l’artiste se mettait en scène pour être l’œuvre » connaissaient leur dernière heure de gloire au début des années 1980. Une performance m’avait particulièrement marquée : un artiste se saignait et, avec son propre sang, faisait du boudin qu’il dégustait sur place, en public. Une autre, très connue, restait assise plusieurs jours face à une chaise vide où se succédaient des inconnus dans l’assistance qui la dévisageaient ou lui parlaient sans qu’elle ne bronche. Certains se roulaient dans la peinture en dansant pour créer des toiles… C’était de l’art.

Alain cherchait toujours sa voie pour devenir célèbre, et il se retrouva à performer dans la galerie Jean-Louis Forain, dans le septième arrondissement. Sur la devanture était écrit : « ABS repeint la galerie à carreaux. »

Si je ne fais pas erreur sur l’année, à l’exception de trois contrats en province pour la télévision – dont il est vrai que les tournages duraient plus longtemps qu’aujourd’hui –, mon travail me laissait pas mal de temps libre. Pas de cinéma, car j’avais refusé des rôles de cruches à poil de scenarii si mauvais qu’ils devaient servir au blanchiment d’argent sale et ne méritaient pas même le nom de navets ! Quant au casting de rares chefs-d’œuvre, j’étais toujours dans les trois dernières mais jamais la gagnante. J’en profitais pour traîner des heures à papoter dans la galerie pour soutenir ABS, mon frère, habillé de blanc, recouvrant au pinceau moyen les murs blancs de carreaux (10 × 10) rouges et vert olive pendant une semaine. Les passants et des adeptes d’art avertis entraient dans la galerie, restaient un moment, et repartaient après avoir signé le livre d’or.

Sept jours plus tard, les murs étaient entièrement carrelés et un cocktail au champagne clôturait le happening autour de la surprise du chef : Alain, nu mais recouvert de peinture, deux tomates sur les yeux, accueillait ses invités allongé

sur une table avec les petits-fours. Le clou de la soirée… Paris était encore fumeur, je surveillais donc qu'un rigolo ne le brûle pas avec une cigarette ou ne le prenne pas pour un cendrier… Il portait très bien le carreau, mais la faible superficie de la galerie, aussi bondée soit-elle, ne permit pas à Alain de faire exploser sa carrière d'artiste, ni de faire son entrée dans le dictionnaire ou encore la une des journaux. Et ce même si les invités, ce soir-là, débordaient sur le trottoir. Ce que l'histoire ne dit pas, c'est qu'après avoir épaté la galerie, il avait dû tout repeindre en blanc.

– 32 –

19 AVRIL 1980

Jean-Paul Sartre était mort quatre jours plus tôt, à soixante-treize ans. Comme 50 000 autres Parisiens descendus spontanément dans la rue pour suivre le cortège funèbre de l'hôpital Broussais jusqu'au cimetière Montparnasse – bloquant par là même la circulation –, mon frère et moi marchions en silence. Spontanément ? Pas tant que ça me concernant, puisque mon frère m'avait demandé de l'accompagner avec trois copines en grande tenue de veuves : imperméable noir ceinturé, talons aiguilles, fichu de mousseline et lunettes noires. Alain, en pardessus noir, avait plaqué ses cheveux ondulés dans le style du philosophe. Je n'ai pas le souvenir d'avoir entrevu Simone de Beauvoir ni quiconque des intimes célèbres dans la cohue pendant ce dernier hommage. Nous avions tous notre raison d'y être. Pour ma part, j'aimais le dramaturge et son soutien au féminisme au côté de sa compagne. On admirait beaucoup l'intellectuel engagé, l'anticolonialiste qui avait proclamé en signant, en 1960, le manifeste des 121, « le droit à l'insoumission dans la guerre d'Algérie ». Au cimetière, mon frère nous demanda de grimper derrière lui sur une tombe pour jouer s*es veuves* – son décorum, comme à Cloclo ses Claudettes, pour se lancer sans prévenir dans un discours irrévérencieux. En un pareil moment ! Il criait :

– Jean-Paul Sartre est mort, place aux jeunes !

La suite de sa diatribe m'échappa car la foule le huait en nous lançant des cailloux. Alain, pas démonté, continua son speech et se fit finalement applaudir des badauds. Je me souviens juste qu'il déclara être d'« extrême centre », une impro du moment. Peu de temps après, il exulta que François Truffaut dans une interview dise aussi être d'« extrême centre », persuadé d'être à l'origine de la sortie du metteur en scène. Aujourd'hui, Alain proclame le « droit à l'insoumission »…

– 33 –

ÉCORCHÉ VIF

À la galerie Forain, Alain avait fait la connaissance d'un sculpteur de géants blancs décharnés, semblables à des écorchés. Touché par mon frère, écorché vif lui aussi, l'artiste le prit sous son aile et l'invita à vivre chez lui, non loin de Notre-Dame, dans son rez-de-chaussée installé sur trois bâtiments d'une ancienne imprimerie dotée d'une cour intérieure recouverte d'une verrière. Cette cour lui servait d'atelier où ses grands écorchés, debout, comme stoppés dans leur balade, se tenaient entre la table basse et de grands trônes baroques aux assises de velours rouge. L'homme étant aussi expert en art africain, il exposait des masques et des sculptures d'art primitif. C'était magnifique, mais tous ces visages et ces statuettes étranges semblaient nous épier. Il y en avait partout, jusque dans la chambre noire et spacieuse du maître des lieux au beau milieu de laquelle trônait un baldaquin baroque XXL. Celle d'Alain, située près du portail et étroite comme la guérite d'un guichetier, était toute blanche. Il y installa des armoires et un lit d'hôpital années 1950 « dans leur jus », en émail blanc écaillé. Afin qu'Alain puisse accueillir les collectionneurs à sa place lorsqu'il était à la campagne, cet ami initia mon frère à l'expertise de l'art africain. En échange, mon frère jouissait du lieu avec respect et précaution. J'y passais parfois prendre le thé. Je me rappelle la fois où il m'entraîna derrière un épais mur de verre qu'il avait récemment installé à plusieurs mètres du portail lorsque la sonnette d'entrée retentit.

– C'est un mur blindé. On ne sait jamais, si quelqu'un tirait à travers la porte… chuchota-t-il.

Il demanda à haute voix :

– Qui est là ?

– Jacky !

Alain parut soulagé et lui ouvrit. C'était l'une de ses connaissances : un grand nounours pianiste de jazz dont la paluche couvrait deux octaves. Que mon frère n'ouvre pas à tout le monde était logique, mais je fus surprise qu'il craigne sans raison les tirs à travers la porte.

– 34 –

« METTEZ UNE ROBE ROUGE À UN ARBRE ET L’HOMME COURT DANS LA FORÊT »

Nina était une créature au déhanché de Marilyn. Ses proportions étaient parfaites. Tout était beau chez elle. Même habillée, on l’imaginait à poil, tant sa beauté avait d’insolence. De grands yeux noirs de biche au regard perdu sur une peau diaphane encadrée par des cheveux brillants couleur jais, qu’elle recoiffait de ses doigts longs et délicats. Elle avait une bouche hollywoodienne. Alain était comme le loup de Tex Avery et ne la quitta pas des yeux lorsqu’elle débarqua dans le club Le Privé. Je la connaissais, elle était aussi actrice. Elle commanda un drink et une table, et chaloupa jusqu’à moi pour me claquer la bise. Alain n’en revenait pas. Elle nous invita à s’asseoir avec elle. Alain la fit rire, c’était gagné. Plus tard, il la raccompagna… Ils se revirent beaucoup et il en devint raide dingue.

Elle était douce avec lui, il fondait. Elle était amoureuse. Mais le rêve tourna vite un cauchemar. Elle confia à mon frère qu’elle travaillait pour un réseau de call-girls ! Elle demandait à Alain de l’attendre dans le couloir de son immeuble pendant qu’elle recevait des vieux riches chez elle. Elle lui promettait d’arrêter, bientôt, par amour, mais quand elle aurait fait des économies. Lui, derrière la porte, attendait, torturé par la jalousie. Il la quittait et elle le rattrapait en lui jurant son amour et que c’était le dernier. Il y crut plusieurs fois. Mais elle était menteuse. Elle lui reprochait de ne pas pouvoir la faire vivre et estimait que, par conséquent, il n’avait rien à lui dire. Vénéneuse Nina, sans cesse dans les embrouilles, la dope, l’escroquerie. Quand elle me serrait la main, je recomptais mes doigts. Elle avait déjà *visité* mon sac et m’avait inventé une urgence pour payer la nourrice où était placée sa fille pour me soutirer de l’argent… Alain, pour ne pas devenir fou, finit par mettre un terme à leur histoire.

Plusieurs mois plus tard, le commissariat nous convoqua Alain, quelques amies de la nuit et moi, sans plus de précisions, pour nous interroger. Après mon frère,

ce fut mon tour. Sur le bureau, je reconnus l'étui croco du Filofax de Nina et, épinglées sur les murs, les pages de son agenda couvertes de son écriture.

– Eh bien, votre frère a un sacré cran, me dit le commissaire en me faisant entrer. Quand je lui ai annoncé la mort de cette femme et que je lui ai demandé son alibi, il m'a répondu que là, tout de suite, il ne savait pas s'il en avait un. Et qu'il aurait eu toutes les raisons d'avoir envie qu'elle meure !

Mon sang se glaça.

– On ne peut pas dire qu'il ait beaucoup d'empathie pour une ex.

Il me demanda mon emploi du temps à moi aussi. J'étais incapable de réfléchir tant les photos de ce qui restait du cadavre étaient atroces : une masse gisait par terre, dans un bois. La tête défoncée par plusieurs coups de pierre. Son corps avait été lacéré au couteau. Elle était morte du premier coup porté au cœur. Quelle fin tragique.

– Le pire, c'est que la moitié des gens interrogés se sont fait bananer par elle et beaucoup lui en veulent… On ne sait pas si c'est un crime crapuleux déguisé en meurtre de dingue ou juste un dingue qui s'est acharné. Vous saviez qu'elle trempait aussi dans des trafics de drogue ?

Je regardai un jour de son agenda : « Agnès chez Carette, 16 heures ».

– C'est bon, vous pouvez partir, il y a du monde qui attend. Nous, on le connaît votre alibi, ça a du bon de sortir en public.

L'empathie d'Alain ne fut pas visible ce jour-là. Mais elle trouva toute son expression quelques mois plus tard, étonnamment, quand son ami pianiste, si gentil, fut jugé pour le crime passionnel de sa compagne. Alain ne le laissa pas tomber et lui écrivit régulièrement.

– 35 –

BIEN SOUS TOUS RAPPORTS

Quand une nana me dit : « J’ai quitté mon mec, il était trop gentil », je la préviens toujours de ne pas me saouler quand elle se plaindra du suivant. On devrait supprimer de la langue française l’expression : « trop bon, trop con ». C’est une discipline exigeante, un choix, une éthique, la gentillesse, ça demande beaucoup de qualités. Du self-control, de la bienveillance, une bonne philosophie de la vie et, surtout, un sens de l’analyse des autres pour éviter d’être floué. Car on devient victime de soi si, très vite, on ne s’éloigne pas des gens qu’on a repérés comme étant toxiques. Pour mieux expliquer ma conception de la gentillesse, j’aime citer Saint-Exupéry : « Si tu veux la paix, trouve-la d’abord dans ton cœur. » Phrase simple, certes, mais puissante. Et comme disait mon père : « Il n’y a qu’à. »

Merde, prise en flagrant délit de donneuse de leçons ; j’ai encore du boulot… À force de travailler sur moi, je deviendrai un cadavre exquis.

Alain se mit à côtoyer de la fille à papa, de la bien élevée, et s’enticha d’une jeune fille de bonne famille. Il se rangea et se concentra sur cette relation car, en plus d’être jolie, la demoiselle était brillante. Tout allait pour le mieux jusqu’à ce qu’elle le présente à sa mère. Ce fut le hic. L’amoureuse se fit un temps plus distante, prétextant qu’elle bûchait ses examens. Alain, méfiant, exigea de connaître la vraie raison : la mère ne l’appréciait pas, du coup la fille se demandait si Alain était assez bien pour elle. Il ne l’implora pas, non ; ce n’est pas son genre ; mais il lui demanda si sa mère n’était pas un peu jalouse d’elle. Elle trouva cette idée ridicule et déplacée, ce qui vexa mon frère. Il me raconta qu’un après-midi, sachant qu’après ses cours elle rentrerait sagement travailler à la maison, il s’arrangea pour qu’elle le découvre en train de se taper sa mère et lui dire, droit dans les yeux, :

– Je te disais bien que ta mère m’appréciait…
Ne pas être victime. Être bourreau plutôt que de souffrir.

– 36 –

Aux Bains-Douches

J’étais VIP, et donc ma sœur et mon frère aussi. Fini la queue pour entrer en boîte. À la porte des Bains-Douches, le physionomiste nous donnait en deux mots la température de la soirée, ce qui nous permettait de décider si, d’un coup de taxi, on filait ailleurs.

– Salut, Soral. Ça chauffe en bas.

Soral était devenu mon prénom. On disait la Soral en parlant de moi. Et en voyant ma sœur aînée :

– Tiens, voilà la petite Soral !

Alors qu’elle me dépassait d’une tête ! Une des plus grosses agences de mannequins la voulait pour défiler en haute couture mais, discrète, elle préféra l’anonymat et se consacrer aux documentaires.

Même si Alain était ABS ou AB de S, nous devenions « les Soral » et j’en étais fière. Sans le vouloir, j’avais bousculé l’ordre familial : par mon statut d’actrice et mon aisance, j’étais devenue la grande des trois. À ne pas avoir eu, petite, ma place entière à la maison, j’avais pris une place énorme, celle de vedette. Je ne l’avais pas prévu mais je me sentais acceptée, enfin. Même si, au fond de moi, je vivais cela comme une imposture. L’argent que je pensais ne pas mériter me brûlait les doigts, mais je ne le claquais pas en boîte, je le partageais avec les démunis ou les paumés comme moi.

C’était fun de sortir en boîte, aux Bains particulièrement, plus intime, dont le décor était renouvelé chaque semaine. C’était la surprise. En haut il y avait un billard et le restaurant avec un DJ, les deux excellents de surcroît. La musique, pas trop forte, rendait faciles les discussions. Tous les branchés de la planète y dînaient avant de jeter un œil au sous-sol, où ça dansait en tenues excentriques. Tout était permis. On se foutait du ridicule. Le portable n’existait pas, le Web

non plus, et les photographes pros vous demandaient avant de prendre des clichés.

Florence, trop occupée la journée, se lassa vite de nos sorties. Ces années-là étaient de bonnes cuvées de noctambules car tous ont ensuite eu leur heure de gloire, certains sont encore mondialement connus : dans la musique, la chanson, la mode, le mannequinat, le design, la photo, la peinture, l'écriture, la presse, le cinéma – comme réalisateurs, comédiens… – et même dans le business. Peut-être grâce au nez des physios qui filtraient à l'entrée ? Du simple DJ aux serveurs et aux portiers, en passant par les caissiers et la dame pipi, jusqu'aux clients, même fauchés, tous avaient du style, leur style, qu'ils inventaient avec goût, et ils assumaient leurs différences, qu'ils cultivaient même.

Je virevoltais, m'éclatais dans des mondanités pour retrouver ma légèreté jadis gâchée. J'apprenais à me mouvoir dans la foule pour dompter ma peur de l'autre ou jouer à « cours après moi que je t'attrape ». Faire des bons mots, être désinvolte en prétendant qu'on adore ce morceau pour échapper aux hommes empressés en dansant.

Mon frère et moi, nous nous retrouvions côte à côte, comme petits dans la cour de récré. On séduisait pour exister dans notre besoin de reconnaissance. Ce bain de monde et la musique nous évitaient d'écouter nos angoisses, nous soulageaient de nos vieilles douleurs, on y noyait nos solitudes avec tous ces potes interchangeables pour échapper à nous-mêmes. Même si certains comptent encore pour nous.

Ce n'étaient, bien sûr, pas les mêmes jeux qu'à la récréation. Alain ne mettait plus de sable dans la culotte des filles mais le « Gros Loulou », comme on le surnommait enfant, était bien parti pour devenir un don Juan cynique. Moi aussi, de mon côté, j'étais une dévoreuse d'hommes et je suis responsable de chagrins d'amour. Ma revanche après avoir été blessée au bord d'une piscine…

Heureusement, j'ai rencontré Daniel. Un grand amour. J'avais envie de faire partie de sa famille pour construire la mienne. Je les croyais athées, comme le disait sa mère, mais je découvris que n'être pas juive, en plus d'être actrice, était rédhibitoire. Ses parents l'auraient déshérité s'il avait vécu avec moi. Je refusai qu'il se sacrifie pour moi ; pourtant je l'aimais. Par mon comportement autodestructeur, je le poussai à me fuir. Daniel en a souffert et je lui demande pardon. Je l'ai remercié de m'avoir fait réaliser que si je faisais du mal, c'est à moi que j'en faisais le plus. Alain aurait pu sauter sur l'occasion pour critiquer les juifs, il ne l'a pas fait. Je peux d'ailleurs affirmer qu'il n'était pas antisémite

du tout. Dans ces années-là, entre amis on ne se demandait pas de quelle religion étaient nos familles. Notre génération ne s’en souciait pas.

*
* *

J’avais à cette époque un grand loft à la République, en haut d’une ancienne fabrique, où je donnais pas mal de fêtes et de dîners. Il n’y avait pas de Digicode en bas des immeubles, et ça se faisait de passer à l’improviste chez les potes ou la famille. Et bien sûr Florence et Alain étaient toujours les bienvenus chez moi.

En 1982, je me souviens d’avoir un jour accompagné Alain dans la planque de l’écrivain Jean-Edern Hallier, alors qu’il était supposé avoir été kidnappé. Très intelligent mais en rage constante. Sa salive aux coins de la bouche me dégoûtait un peu. Pamphlétaire et journaliste, il se vantait d’être l’écrivain le plus attaqué depuis Flaubert et Baudelaire, et il nous avait expliqué qu’un scandale faisait connaître et permettait ensuite de vendre ce que l’on voulait. Alain travailla un temps pour son journal *L’Idiot international*.

– 37 –

La double trahison

Alain s’était volontairement éloigné de l’état amoureux qui l’avait fait tant souffrir. Il comblait son manque d’estime par le nombre de conquêtes dont l’absurde quantité primait beaucoup sur la qualité. Il fallait qu’elles paient, c’était se faire justice. Devenu un jouisseur cynique à l’égoïsme destructeur, les nanas qui auraient pu le combler le fuirent. Même les « infirmières » rendirent leur tablier. Si le plaisir était un exutoire à ses angoisses profondes, la conclusion le replongeait toujours plus bas dans l’abîme d’une solitude morbide. L’orgasme est une drogue dure et, s’il ne s’agit pas d’amour, un faux remède à la tension. Le cul, une transaction ratée pour prendre de la tendresse. La traque l’excitait bien davantage que le mélange des chairs raconté à sa meute pour enfin savourer la fierté de ses petites victoires. Testostérone oblige, il chassait partout et les boîtes étaient le lieu idéal, car la musique forte et la proximité lui donnaient l’excuse de susurrer à l’oreille de ses proies.

Accoudé au bar, un jeune du nom d’Éric Walter (dit Hector Obalk) observait ses manœuvres. C’était tout son contraire : brun, débonnaire. Romantique et gentleman. Toutefois, en discutant, ils se trouvèrent un point commun : l’art. Passionnés tous les deux par le vaste sujet. Ça les rendait bavards. Nous sortions avec Éric dans plusieurs galeries d’art. L’émotion qu’il ressentait devant les œuvres le rendait lyrique. Exaltés, nous échangions nos impressions pendant des heures. Très vite, il nous invita chez lui pour goûter les bons petits plats de son accueillante maman, Henriette Walter, née Saada, linguiste réputée et fascinante.

Alain trouva en Éric et son ami de lycée Alexandre Pasche, fils de psys qui étudiait les sciences politiques, ses alter ego de « tchatche ». C’est à force de commenter ensemble l’habillement des passants qu’est né le projet qu’ils ont mené à bien tous les trois, un panorama socio-humoristique des mouvements de mode des années 1960 aux années 1980. Pendant les six mois de travail, Alain et

Alexandre étaient des invités permanents à la table d'Henriette, où je mangeais aussi quelquefois. Le repas fini et débarrassé, ils se remettaient à l'ouvrage.

Le livre avançait comme sur des roulettes. Alexandre se chargea de l'illustration que mon frère n'avait pas envie de faire, trop occupé par l'écriture avec Éric. C'est ce dernier qui démarcha avec succès un éditeur. J'étais déjà assez connue et, avec la sortie prochaine et prometteuse de *Tchao Pantin*, déjà tourné, il suffisait que mon frère se fasse un prénom. Exit ABS ou AB de S. Alain Soral signerait le bouquin avec les deux autres. Éric serait Hector Obalk. Alexandre resterait Alexandre Pasche. Tout allait pour le mieux dans la déconnade et la bonne humeur jusqu'au jour où… Hector repéra une fille assez discrète.

– J'ai rencontré la femme de mes rêves, ma future épouse et mère de mes enfants, s'enflamma-t-il.

Il en parlait tout le temps et me demanda même des tuyaux pour l'aborder.

– Fais-la-toi. Qu'on n'en parle plus ! Qu'est-ce que tu attends ? s'étonnait Alain.

– Mais non ! Ce n'est pas son genre. Je préfère y aller doucement pour commencer, en lui montrant mon respect car elle est tellement pure et virginale.

Mon frère le chambrait.

– Quoi ?! Si ça se trouve, elle ignore qu'elle te plaît. Tu l'idéalises. Elle ne vaut pas mieux que les autres ! Toutes des salopes ! Allez, on bosse ?

Éric, trop timide, aborda la jeune fille avec Alain. Et c'est mon frère qui eut la préférence. Mais rapidement Alain rompit avec elle. Éric, bien sûr, en souffrit mille maux et ne voulut pas être le second choix. Puisqu'il s'occupait de la maquette du livre, et peut-être par revanche, il se plaça en premier sur la couverture. Alain l'accusa de haute trahison, car lui non plus n'aima pas la seconde place sur le carton glacé. Piquer une fille, ça ne comptait pas. Cette idée d'analyse des fringues était la sienne, puisqu'on y jouait déjà dans la cour du lycée à Grenoble ! Rien ne dit qu'il aurait eu l'idée d'en faire un livre, ni même s'il y serait arrivé sans Éric/Obalk… Et c'est dans cette ambiance que le livre sortit trois mois après. Alain se frita avec l'attaché de presse, qui le considéra comme ingérable et prétentieux et, craignant pour la promo, préféra mettre en lumière Hector Obalk, plus posé, sur les plateaux télé. Le succès de ce livre astucieux, réédité ensuite en poche, ne calma pas mon frère et son besoin d'être reconnu comme le concepteur. Et reconnu tout court. Les deux amis se fâchèrent et le restèrent. Alain écrivit ensuite seul : *La Création de mode*, édité trois ans plus tard, qui servit de manuel pour l'école de mode où il donna des cours. Alors

qu’Obalk, connu dans les médias, surfait sur le succès et sortait régulièrement des livres, Alain dut attendre 1991 pour publier *Le Jour et la nuit ou la vie d’un vaurien*, un roman autobiographique qui resta confidentiel malgré ses réelles qualités littéraires. Les couleurs de la couverture étaient les mêmes que celles des carreaux de son happening à la galerie. Vert olive pour le fond. Et rouge pour faire ressortir deux mots : Alain. Vaurien. Pensait-il ça de lui ?

Mon frère, un jour, sortit de sa poche une carte du Parti communiste et dit devant moi à sa bande de glandeurs/dragueurs qu’il revoyait :

– Prenez votre carte du Parti communiste, ça fera chier Obalk, car il n’y a pas plus antisémite qu’eux…

Les larrons y adhérèrent dare-dare, pour la blague et non par idéologie, contents de récupérer Alain pour leurs frasques. Et je suis prête à parier qu’aucun n’est jamais allé à des réunions du Parti communiste. Alain était plutôt anar.

Toujours est-il qu’avec mon frère nous partagions à présent le même nom. Auprès des journalistes, pendant mes interviews, je veillais à ce qu’Agnès soit écrit devant Soral, heureuse que mon frangin ait démarré une carrière d’auteur. Mais, comme dans notre enfance, nous nous retrouvions avec les mêmes initiales. Pour les articles le concernant, la presse précisait : Alain Soral, le frère d’Agnès Soral. Même absente, je lui collais encore aux basques !

Cinquième partie :

Papa

– 38 –

LA PRÉVENTIVE OU CASIER VIERGE

Notre père réussissait dans les affaires en épatant la galerie plutôt qu'en s'enrichissant. C'est sûr qu'il avait la cote : il préparait des dossiers béton aux maîtres du barreau qu'il invitait dans des grands restaurants pour briller. Même lorsque le frigo était vide. À force de ne pas compter, les dettes s'accumulèrent. La cavalerie et le mélange de ses comptes courants et professionnels ne furent qu'un écran de fumée qui ajouta à la confusion. Il empruntait aux uns pour rendre aux autres jusqu'à ne plus rendre du tout, même à Maman et aux membres de sa famille qui lui avaient prêté beaucoup d'argent. La dernière fois qu'il m'en avait demandé, j'avais refusé en lui disant que je lui faisais toutefois cadeau de son ardoise. Je lui conseillai de déclarer sa faillite personnelle et de se mettre en retraite anticipée. Le lendemain, par téléphone, sa compagne de l'époque m'apprit qu'il avait fait une tentative de suicide. Il s'en sortit le cœur fatigué, et la vie reprit son cours. Il monta une dernière affaire pour préparer sa retraite bien méritée qu'il n'avait pas vu venir et qui s'annonçait chiche. Il proposa donc à ses clients un placement rapide, légal, et rémunéré grassement, sans impôts. Enfin… d'un commun accord, pas déclaré. Il en jubilait d'avance. Lui, fauché, par mépris de l'arithmétique comme de l'adéquation recette/dépense, et par négligence, avait trouvé judicieux, pour ne pas être le fraudeur de l'histoire, de passer par un confrère plein aux as grâce à ce genre de pratiques. Papa s'était choisi un successeur, ignorant tout de ses placements, qu'il installa dans ses locaux d'Annemasse. Mais notre père n'avait pas envisagé que le fait de ne pas être le signataire du placement pourrait poser problème, notamment lorsque son complice se tua dans un accident de voiture, rendant aujourd'hui encore ces investissements et ces dividendes irrécupérables. Comme quoi, on peut être brillant, pas malin ET malchanceux. Un alchimiste hors pair, capable de transformer une affaire en or en emmerdes ! Petit à petit, ses clients,

braves commerçants, chauffeurs de taxi et autres, réclamèrent leur argent. L'accident passa pour une excuse bidon. Le successeur découvrit l'affaire en accueillant les doléances de sa future clientèle fumasse. Même l'héritier du mort, via la succession, ne pouvait rien récupérer des placements… Les plaintes au civil ne se firent pas attendre, suivies de celles au pénal. La police convoqua Papa pour l'entendre mais, tenu par le secret professionnel et se sachant bavard, il préféra se planquer et donna à son successeur l'adresse d'une boîte postale pour faire suivre son courrier que je faisais relever. Avec Papa et deux avocats, je m'échinai à trouver un moyen de récupérer l'argent pour le rendre. Je mis encore la main à ma poche et, à défaut d'un magot, c'est Papa lui-même que j'ai caché en Suisse, chez un ami qui bénéficiait de la protection diplomatique. Le temps de persuader ses clients de retirer leurs plaintes et de trouver une solution.

Tant que Papa restait chez lui, on ne pouvait pas l'arrêter. Mais comme le hasard dépasse souvent la fiction, je me retrouvais déjà dans une histoire de fou depuis une photo parue dans *Paris Match* au côté des actrices Sandrine Bonnaire, Géraldine Danon et la photographe Elsa Trillat. La notoriété attire les maboules et n'a pas que du bon. Chacune avait reçu une lettre inquiétante d'un terroriste recherché. Sachant visiblement que je rendais régulièrement visite à ma mère, qui vivait alors seule à Annemasse, Interpol me demanda de servir de « chèvre » car le terroriste avait été identifié dans les alentours de Genève.

Au moins, j'étais au courant de ma filature, qui cessait après un : « Bonsoir, messieurs, je ne ressortirai plus ce soir. » Alors je m'habillais différemment et, une heure après, repartais en montagne, en faisant un grand détour pour éviter la douane et rejoindre la planque cinq étoiles de mon père.

À cause de toutes les tenues dans mes valises, mon amoureux de l'époque sentit que je lui cachais quelque chose. Quelqu'un. Un homme ! Pour lui, mes fréquents voyages en Suisse n'avaient pas pour seul but de gérer des affaires familiales. Il y avait forcément un amant là-dessous.

– Ton père qui est recherché par la police ?! C'est ça, tu te crois dans un film ou tu me prends pour un con ?

J'eus beau le rassurer sur mon complexe d'Œdipe, il resta persuadé que je le trompais et s'arrangea pour que je le retrouve au lit avec une copine pour se venger. À regret, je rompis et, en plein chagrin d'amour, pour éviter la préventive à notre père, je réussis la mise en place d'un emprunt que j'allais prendre pour négocier avec les plaignants, via un avocat, pour rembourser un bon pourcentage contre le retrait de leurs plaintes… Le jeudi, tout devait être réglé. L'arrestation de Papa eut lieu la veille de ma signature à la banque, car

celui-ci était sorti pour relever lui-même sa boîte postale… où l'attendaient patiemment des policiers. Je ne saurai jamais si Papa voulut, par son arrestation, m'éviter d'avoir des dettes toute ma vie ou s'il n'avait pas pu résister à l'envie de se dégourdir les jambes. Il m'avait déjà tellement emprunté… Qui leur avait donné l'adresse ?

Je fus convoquée chez le juge français, qui ressemblait à Tintin. Papa était déjà là. Il aurait pu éviter l'emprisonnement s'il avait humblement répondu aux questions ou simplement expliqué sa situation kafkaïenne et accepté une amende des impôts. Mais au lieu de se sentir morveux de passer pour un escroc devant le jeune juge, Papa prit son air hautain.

– Écoutez mon petit bonhomme, vous n'allez pas apprendre à un vieux singe à faire la grimace. J'appuierais sur votre nez que du lait en sortirait encore.

Après cette tirade, celui qui fut mouché, c'est Papa. J'eus beau raconter, supplier, pleurer pour rattraper sa bourde. Rien. En me tendant une pauvre boîte de Kleenex, le juge m'humilia d'un : « Bonne actrice. » Et pour me remercier de ce qu'il prit pour une performance, je ne fus pas poursuivie pour obstruction à la justice. Il confia Papa à son homologue suisse, qui, d'un coup de tampon sur un papier, l'écroua en préventive.

À cette nouvelle, Alain dit :

– Moi, si j'allais en prison, j'en profiterais pour écrire…

Papa fut incarcéré en 1986. Alain ne lui a jamais rendu visite. J'avais ma carte de visite permanente délivrée par le juge. Ma carrière était au top, on me reconnaissait. C'était d'un chic fou à la douane de l'aéroport quand je prenais l'avion.

La prison de Papa se trouvait en Suisse, près de Genève, et ressemblait à un centre de repos pour cols blancs dépressifs. Très différente des « zonzons » des films. À Champ-Dollon, pas de parloir aux guichets vitrés, pas de tags, mais une grande salle aux tables bien cirées, très larges pour éviter que visiteurs et détenus ne se passent des choses en se touchant la main. Un maton surveillait son monde du haut de sa chaire à escalier en colimaçon en bois comme celle d'une paroisse à la simplicité protestante. Dehors, de la verdure.

– Tu es bien, là !

Ce n'était pas une question ; pourtant il me répondit :

– Je suis juriste. Pour l'homme de droit, être en prison, c'est… comme une nonne qui atterrirait dans un claque !

Souvent, en nous voyant, les visiteurs pensaient que c'était moi la prévenue. Avant cela, j'avais souvent senti un malaise d'être reconnue. Être reconnue dans la rue n'a rien à voir avec la reconnaissance. C'est perdre sa liberté, son anonymat. Alain se vante que notre père ait fait de la prison. Être en préventive ne signifie pas qu'on sera nécessairement condamné.

Est-ce que Papa était coupable d'escroquerie envers ses clients ? Non. Mais de sa grande gueule, certainement. Une fois là-bas, au lieu de se faire tout petit, il réclama une chambre plus grande et se plaignit de la saleté ! On lui refusa les détergents, par crainte qu'il tente de se suicider à nouveau, mais pour le calmer, il eut droit au matériel pour peindre sa cellule en blanc (un arrangement entre Suisses) : ç'aurait été dommage de le libérer avant la fin des travaux. Ça nous donna le temps, à Florence et à moi, de rassembler des documents pour sa défense dans deux énormes valises que j'apportai aux avocats. On pensait vite en voir le bout. Papa dut démissionner de l'ordre des conseils juridiques pour n'être plus tenu au secret professionnel.

– Mes clients m'attaquent pour malhonnêteté, mais ils étaient d'accords pour frauder les impôts ! Je n'y peux rien si mon confrère est mort. Je vais faire un scandale. Tout le monde plongera avec moi. Ça éclaboussera même la profession.

Mais, comme le dit le proverbe, « la menace n'allonge pas la lame du couteau ». Sa stratégie fut rendue impossible car, par le fruit du hasard – celui qui fait si bien les choses –, un cambriolage opportun fit se volatiliser les deux valises et leur contenu. Le dossier étant incomplet, plus de procès, donc pas de scandale. Ça arrangeait tout le monde, sauf Papa, toujours sous les verrous. Pour les gens et ses voisins, il était en prison. Personne ne fait la différence entre la prison ferme et la préventive, dont on ressort avec un casier judiciaire vierge si l'on n'est pas condamné. Et notre père ne le fut jamais, ni même jugé car il n'y eut jamais de procès.

Il était pourtant coincé là-bas et les mois s'écoulaient… Il avait beau être doué pour les travaux pratiques, la réussite de la rénovation de sa chambre ne le décida pas à peindre le reste de l'établissement pénitentiaire, même pour passer le temps. À cause de sa phobie de la saleté, les autres codétenus le traitaient d'original. Et il était aussi à deux doigts de passer pour un con car il n'était pas comme eux auréolé du titre réel d'escroc, puisqu'il n'avait pas récolté de gain ni volé d'argent. Pour ne pas devenir la risée de ses congénères et sauver, au moins entre ces murs, son image, Papa leur proposa ses conseils sur leurs procès. Gratos, bien sûr. Toute la journée, il consultait leurs dossiers, cas par cas.

Papa prit de l’assurance et se transforma au contact de ses nouveaux amis reconnaissants. Il joua très vite au plus malin, faisant croire à un pactole planqué plutôt que d’avouer son infortune et de perdre la face. J’avais pitié de lui et ne le contrariais pas. Il « cantina », à mes frais, des extras à l’épicerie de la prison et, toujours à mon compte, grand seigneur, régalait la compagnie pour six mille francs par mois ! Il ne trouvait plus du tout vulgaire de me parler d’argent, lui qui m’avait laissée partir, ado, à Paris avec cinquante francs en poche. Je ne sais pas s’il était devenu barge et s’il crut à ses propres mensonges. Il m’intimait l’ordre de lui apporter des costumes neufs croisés pied-de-poule et prince-de-galles, de lui acheter des chemises, des souliers cousus main, une télé couleur et une nouvelle machine à écrire dont je devais retirer les emballages pour faire croire que je les avais récupérés chez lui. Il jouait au nabab.

Pendant ses dix-huit mois d’incarcération, ses nouvelles fréquentations furent libérées grâce à lui. Certains me contactèrent, de sa part, pour me proposer d’être l’égérie de parfums ou de marques de vêtements qu’ils voulaient commercialiser. Je ne m’y risquai pas et mis le holà. On s’engueula au parloir devant tout le monde. Et pour que mon père cesse de me donner des leçons de vie, je l’humiliai parfois en disant tout haut :

– Malgré les apparences, c’est monsieur qui est au trou.

Je passais ma vie dans les avions, car la ligne de TGV n’existait pas encore. Florence ne vint jamais, mais elle s’occupait de la bureaucratie au maximum, contrairement à Alain, qui se tint totalement à distance. Jusqu’à récemment, je sais qu’il ignorait que papa n’a jamais été condamné. Les plaignants me réclamaient sans cesse de l’argent. C’est facile de trouver l’adresse d’une actrice. Florence et moi poussâmes nos parents à divorcer puisqu’ils vivaient séparés depuis plusieurs années et aussi pour mettre un terme au harcèlement que Maman subissait injustement. Dans un show télévisé, Alain l’a traitée de lâcheuse ; à tort, car elle avait lâché à Papa toutes ses économies, qu’elle ne récupéra jamais, pour l’aider à rembourser quelques clients. Et malgré la honte de la situation, Maman lavait et repassait son linge, qu’elle lui apportait. Cette honte me poussa plus tard, en août 1988, grâce à la loi du 11 Germinal, à demander que mon nom devienne officiellement et simplement Soral. Papa se chargea du dossier. Depuis un décret du 8 décembre 1993, c’est chose faite. Et Florence fit de même.

Mais revenons au temps de l’emprisonnement. Papa, déshonoré, nous supplia de déménager ses affaires pour ne jamais avoir à faire face au qu’en-dira-t-on des voisins. Il avait perdu sa réputation, son métier, et n’avait plus de clientèle à

vendre à son successeur, qui n'avait donc rien à lui régler ; si ce n'est, peut-être, ses livres de droit. Alain, bouleversé par la situation dont il ne connaissait pas les tenants et les aboutissants, vécut cela comme une injustice révoltante et fut tenté d'aller le trouver.

– Ne fais pas de connerie. Ne gâche pas ta vie pour Papa. Son successeur n'est pas fautif, l'avais-je supplié.

*
* *

Peut-être Alain n'a-t-il toujours pas compris… Sa rancune envers son ami Obalk et le successeur de mon père, tous deux de confession juive, et l'échec de son film vécu par lui comme le rejet d'un milieu où il fantasme une communauté d'intérêts juifs, auraient-ils joué dans ses prises de position effroyables d'aujourd'hui ? Ou est-ce la peur d'une retraite difficile qui l'aurait poussé au scandale pour se faire connaître ? Un coup de pub qui aurait fonctionné au-delà de ses espérances et fait tant d'émules sur le Net qu'il se sentirait coincé et n'oserait plus reculer de crainte que son ego ne survive pas à la révélation de cette supercherie ?

On a tous besoin d'être aimé, même les méchants. Mais être liké *sur Facebook, c'est comme être riche au Monopoly, et ses procès lui coûtent cher.*

Si je parle de notre enfance, ce n'est pas pour lui chercher des excuses ; mais j'éprouve le besoin de comprendre ce qui l'a conduit à l'horreur de son récent antisémitisme, ce cauchemar qu'il ressort de l'enfer et qui éclabousse notre famille, si fière d'avoir jadis combattu les nazis. Est-ce un dérapage parti d'une vieille blague potache de « quenelle » *qui s'est transformé en compétition avec son pote Dieudonné et qui a fait le buzz ? Pour des homophobes, c'est paradoxal de vouloir « enfiler » la société, les Juifs, tout le monde. Quelle démesure. Quel priapisme guerrier ! Comme dirait un proctologue : maintenant, ils sont dans la merde.*

J'ai été outrée par la « quenelle » d'Alain, photographiée sur le mémorial de la Shoah. Ce symbole de la souffrance d'un peuple martyrisé. Comment peut-on encore polémiquer sur le nombre de morts pour tenter de nier la réalité d'un génocide ? C'est monstrueux. Je suis pour un mémorial des victimes de l'esclavage et des génocides, tous. Et peu m'importe leurs appartenances politiques, leurs races, leurs pays d'origine. Moi, c'est le message d'espoir que je veux donner aux gens car on en a besoin pour s'en sortir, construire et

avancer. La rancune n’est pas dans mon caractère, ni le goût du chaos ; la guerre ne mène qu’à la désolation et aux larmes. La France a la chance de vivre en paix depuis soixante-dix ans ; un record dans l’histoire. Je ne crois pas que les bagarres de rue apporteront, à ceux qui les font, la réparation de leurs souffrances, pas plus qu’un remède à la frustration infinie que génère l’injustice dont ils sont victimes.

Je pense que ceux que mon frère entraîne pour « casser le système » – qui bien sûr est perfectible –, ont beaucoup à y perdre, eux qui, comme chaque citoyen français, ont accès à l’école gratuite, à la sécurité sociale, et peuvent bénéficier des allocations et autres aides pour eux-mêmes comme pour leurs familles. Je m’inquiète pour eux comme je m’inquiète pour mon frère. Nous ne sommes certains que de cette vie-ci et nous en repartirons sans rien. Ici et maintenant, vivons dans la paix, l’amour et la solidarité. Si l’on doit se battre, c’est contre nous-même, notre agressivité, pour accepter et respecter l’Autre. Ne faisons pas renaître cette page sordide de l’histoire. Gardons plutôt en mémoire l’engagement des populations des colonies au côté de la résistance pour combattre le nazisme. J’ai parfois eu la désagréable impression de m’appeler Agnès Hitler lorsque Alain, par ses propos sur le web, implantait l’antisémitisme en banlieue. L’écriture de ce livre m’a sauvée du désespoir.

Je me souviens d’une sortie d’un combat de boxe anglaise où mon frère m’avait dit :

– J’ai perdu en six rounds, je savais que j’allais perdre, mais je ne me suis pas couché.

J’espère qu’il reviendra à la raison et que son mea culpa sera sa victoire.

Si, comme le souhaite Alain, le nom de « Soral » entre dans le dictionnaire, ça sera malheureusement surtout pour marquer le début de l’interdiction de la liberté d’expression. Un dialogue avec des gens cultivés aurait vite démonté ses théories oiseuses et éclairé ses fans, Alain aurait choisi d’autres thèmes de polémiques que la haine du juif ou la haine de l’autre. L’interdiction de débats qui semble tenter le gouvernement en ces temps troublés serait contre-productive et prépare gentiment à la perte de la démocratie au profit d’un régime totalitaire.

– 39 –

LIBRE

La libération de Papa, je l'ai apprise à mon retour d'Afrique. Pour laver sa réputation, l'État suisse le nomma bibliothécaire de l'université de Genève – fonction exigeant un casier vierge qui prouvait donc que le sien l'était. On lui donna même un appartement de fonction. Papa, transformé après cette histoire, portait les cheveux longs et un gilet en peau de bique. Les étudiants s'entichèrent de lui et le baptisèrent comme le café qu'il leur offrait : Maxwell. À la station de tramway, il rencontra une ancienne amie de Paris de passage dans la région pour régler une succession. Ils tombèrent amoureux et se marièrent. Ils vécurent heureux… quatre ans. Un matin, sa femme trouva notre père mort dans les toilettes.

Lui qui nous avait fessés trouva la mort le cul nu et en l'air, coincé derrière la porte, terrassé par une crise cardiaque.

C'était le 2 octobre de l'année 1991, le jour de l'anniversaire de mon frère.

– 40 –

L’ANNONCE

– Allô, c’est Maman. Bon anniversaire, Alain. Ton père est mort cette nuit.

L’enchaînement n’était pas très heureux, mais il faut dire que Papa avait choisi son jour. Il nous avait tellement fait de chantage affectif avec ses « Vous verrez comme vous serez tristes quand je serai mort », qu’on n’avait plus de place pour le chagrin ce jour-là.

Maman, Florence et Alain me rejoignirent dans mon loft de la République.

– Tu parles d’un anniversaire ! Pour une fois qu’on me le souhaite, quel cadeau ! Il aura fait chier jusqu’au bout.

– J’ai été malade toute la nuit. J’ai mal au ventre.

– Florence, ce n’est pas le moment de se plaindre, dit Maman.

– Meeeerde, le spectacle *Calamity Jane* a commencé depuis le 27 septembre. Sans doublure, je ne peux pas mettre cinquante personnes au chômage, moi ! Je suis en pleine promo ! Et pas question qu’on l’enterre sans moi. Mon seul jour de relâche est le lundi, dans neuf jours. Voilà, l’enterrement sera dans neuf jours.

– 41 –

FUNÉRARIUM POUR LA LEVÉE DU CORPS

Papa, allongé dans son cercueil, porte un costume prince-de-galles que je lui ai offert. On l'a bien maquillé. Peut-être à cause des neuf jours d'attente, la famille me tire la gueule comme si j'avais été en vacances. Moi qui voulais faire une photo de nous tous. J'avais même apporté le Polaroïd de Papa. Tant pis. Je leur demande de me laisser seule avec mon père. Et ferme la porte.

– Papa, pour une fois, tu ne me couperas pas la parole, voilà tout ce que j'ai à te dire…

Et me voilà comme une dingue à lui déverser tout ce que j'ai sur le cœur pendant un long moment. Restée derrière la porte, tante Marie est furieuse.

– Elle a fermé à clé. C'est mon frère, tout de même !

Le mien tambourine. Je le laisse entrer. À la vue de Papa, il se décompose, impressionné.

– Mon pauvre petit Papa.

Il est ému, sa voix a déraillé dans les aigus, mais il se reprend :

– Elles sont bien ses pompes, c'est du cousu main, elles sont toutes neuves.

Il lève un pied pour comparer la taille de ses chaussures avec celles de feu Papa.

– Trop petites pour toi. C'est pas ta pointure. Je le sais, c'est moi qui les ai achetées.

Il fait le tour du cercueil posé sur un socle.

– Un costume, ça n'a pas de tenue, couché. On devrait habiller les morts avec un très beau pyjama, en soie ou en belle matière pour leur dernier sommeil. Là, les épaulettes remontent, ça fait des plis ; même à un costume croisé. Regarde !… C'est vrai que je lui ressemble ? Il a une grande calvitie, dis donc. Tu crois que je vais perdre mes cheveux aussi ?

– Mais non.

Il palpe la petite bedaine de Papa et compare avec ses tablettes, sur lesquelles il tape.

– Un corps sain dans un esprit sain… Heu un esprit…, enfin bref.

Puis il ouvre la veste.

– C’est dur, pourtant c’est du gras. Normalement le gras, c’est mou.

– C’est la rigidité cadavérique. Neuf jours de frigo…

Maintenant, il glisse sa main entre deux boutons de la chemise.

– Ah oui, c’est dur et froid, comme du poulet en somme.

Alain referme les boutons et essaie de placer au mieux le costume pour éviter les plis. En silence, on reste un temps debout l’un à côté de l’autre à contempler la dépouille.

– Agnès, sans déconner, tu ne trouves pas qu’il ressemble à Mitterrand ? Il a le même rictus.

– Oh la vache, c’est dément. Mais oui ! C’est la rigidité…

– Pour un homme de droite, c’est con.

Et nous voilà à rigoler, c’est plus fort que nous. Alain attrape des roses dans un pot et les lui étale dans les bras.

– Agnès, faut faire une photo. Sors l’appareil de Papa. Prends-la d’en haut, qu’on le voie de face, et cadre les mains. Monte sur le cercueil ; tu es moins lourde.

Alain m’aide à escalader en me portant un peu pour que je place mes pieds sur les deux rebords de bois, près de ceux de Papa. Le contrepoids de la tête ne suffit pas, le cercueil se redresse et manque de tomber. Alain s’appuie de tout son poids pour le maintenir et je me déplace tout doucement vers le milieu du cercueil. Dès qu’il est enfin stabilisé, je cadre pour la photo. Le Polaroïd sort le cliché qui apparaît peu à peu : on dirait Mitterrand les yeux fermés, debout, dans une cérémonie ! Alain glisse la photo dans sa poche.

Je saute pour ouvrir à notre tante outrée de nous avoir entendus rigoler. Ça nous calme, c’est quand même la grande sœur de Papa.

En soirée à Paris, pendant un temps, Alain se servira de ce Polaroïd.

– Mademoiselle, vous me plaisez beaucoup. Puis-je vous présenter mon père ?

Et il exhibera la photo à la fille horrifiée.

Le chagrin est difficile à accueillir quand on en veut à quelqu’un de nous avoir fait tant de mal. Ça lui aurait fait trop plaisir.

– 42 –

Sans musique ni couronne

Dans l'église, on n'est pas nombreux. Florence se tord discrètement de douleur, malgré la chaleur de la bouillotte que je lui ai donnée pour calmer ses crampes. Elle m'a promis d'aller, demain, chez un médecin. Papa a interdit la musique et les fleurs pour son enterrement. Encore une fois, il n'a pensé qu'à lui, c'est d'un glauque. Même le curé est nul. Il lit mal et actionne un dictaphone pourri pour les chants de la messe. Je fais une fixette sur ses chaussures en plastique moulé et n'arrive pas à me recueillir. Dans le cimetière, le monument funéraire est en rénovation. C'est pas de bol. La famille s'aligne devant le trou aux parois de béton sans couronne pour cacher, en bas, les petites boîtes noires et courtes avec les restes de nos aïeuls empilées les unes sur les autres pour laisser de la place aux suivants. On dirait la tombe des sept nains. En descendant le cercueil, un des fossoyeurs lâche la corde et tombe dans le trou avec lui. Heureusement que Papa ne sent plus rien…

– Pas de squatteur, il n'y a déjà pas assez de place pour nous.

Ça m'est sorti tout seul. Alain enchaîne sur une autre vanne, et on continue du tac au tac. Même ceux qui tentent de garder leur sérieux s'esclaffent malgré eux.

Pourquoi cet humour déplacé ? Peut-être pour choquer la famille. Ou pour être monstrueux, comme notre père.

On n'a pas tous la chance d'avoir un père alcoolique. Au moins il est bruyant, il vomit partout et vocifère des insanités. Alors on dit : « Les pauvres enfants ! » On les plaint, on les aide. Mais quand c'est un col blanc distingué et cultivé, hâbleur, qui ne boit pas ? Ce sont les enfants qui ont un problème. Les gamins ne sont pas défendus. Ils sont le problème et accusés d'être turbulents, difficiles. Et ils vivent une seconde maltraitance : l'injustice. Celle d'être accusés à tort. Ayant été coupables, ils seront moins victimes si, cette fois, ce sont eux qui décident

d’être les vilains. Ils perdent confiance dans les adultes et deviennent méchants, se blindent pour ne plus souffrir.

Si je déconne à l’enterrement de mon père, c’est pour ne pas me révolter contre cette famille qui m’a tenue éloignée depuis que j’ai dit à la télévision qu’il n’y avait pas que les enfants d’alcooliques qui étaient battus. Ma famille a cru que je mentais et Maman, pour éviter les questions, a dit : « C’est pour faire son intéressante. » Depuis, je ne suis plus invitée aux rares réunions familiales. Heureusement qu’une tante m’a crue. Des heures durant, au téléphone, elle m’a parlé de mon père jeune qu’elle avait bien connu pour tenter de comprendre et pouvoir lui pardonner. Cela m’a beaucoup aidée. Il n’y a rien de pire que le déni.

Ma sœur, un jour, a craqué à une réunion. « Agnès disait vrai, nous étions des enfants maltraités. » Mais récemment, j’ai encore été oubliée pour l’enterrement du grand frère de mon père. On ne m’a pas envoyé de faire-part. Embarrassés de ne m’avoir pas crue si longtemps ?

J’en veux aussi un peu à Maman. Pas de notre enfance, parce qu’elle aussi était victime. Mais j’attends qu’elle me demande pardon de m’avoir fait passer pour une menteuse.

Tout le monde n’a pas la chance d’avoir un père alcoolique qui braille pour que les adultes se rendent compte de ce que les enfants vivent. Mon frère irait mieux si on avait pris en compte la violence qu’il a subie. Quant à Maman, elle a fait de son mieux et c’est en s’effaçant qu’elle n’a pas été complètement détruite par son mari. Elle s’en est bien sortie, je suis fière d’elle. Et puis, si mes parents avaient été parfaits, je ne serais peut-être pas devenue comédienne, je les aurais laissés gérer ma vie… Mon frère, ma sœur et moi sommes tous les trois des adultes carencés, et la chose qui me manque, c’est la confiance en moi. Mon enthousiasme a été fort, heureusement. Mon égocentrisme m’a sauvée !

Il n’y aura pas de dîner funéraire après la terre jetée. Le deuil est difficile quand on en veut autant à quelqu’un. Ça lui aurait décidément fait trop plaisir de nous donner encore du chagrin.

– 43 –

LA CONVALESCENCE

Florence a fini à l’hôpital. Elle a failli mourir et a passé toute sa convalescence chez moi. C’est moi qui me suis occupée d’elle. À force de chercher ma place, j’ai pris celle de la mère. Dans la répartition des rôles, je n’étais pas celle qui devait réussir. Je n’ai pas fait exprès d’être connue. J’ai tout bousculé dans mon besoin d’exister. Après la mort de Papa, nous avons fait une photo dans *Télé 7 Jours*, Alain et moi, pour la promotion de son roman que mon père n’a jamais lu et pour lequel mon frère n’aura pas de félicitations. Le titre de l’article : « Mon frère, mon meilleur ami ».

Alain a été pendant des années le frère de l’actrice. Il s’est battu pour que je redevienne la petite sœur d’Alain. Il a choisi le scandale pour être connu, comme le lui a conseillé Jean-Edern Hallier. Il a d’abord choqué par sa misogynie, mais ça n’a pas marché ; la France l’était avant lui. Il a été contre les homos, mais ça n’a pas suffi, il a été de tous les bords politiques à contre-courant. Il ne restait que le FN et l’antisémitisme pour choquer et faire un coup d’éclat…

Post mortem

Post mortem, j'ai reçu une lettre de la veuve qui, je l'espère, a connu le meilleur de Papa. Elle est datée du 1er juin 1986. Il y a une coupure de presse et une carte d'anniversaire. Le premier qu'il me souhaite et que je reçois ce jour de novembre 1991. J'ai trente et un ans. Je suis dans ma voiture et je sanglote si fort que j'en allume les essuie-glaces. C'est idiot ! Il m'a écrit un poème :

Lorsque ton doux visage colore mon écran,
Radieux comme le jour quand le soleil chatoie.
Ma fierté paternelle, sans borne se déploie.
La distance abolie, je revois mon enfant.
Et je te dis alors ton talent qui me grise,
Ton air de porcelaine et ton jeu qui séduit.
Mais au bout d'un instant, alors je réalise.
Que mes mots ne passent pas le mur de mon réduit.
C'est pourquoi je t'adresse un peu trop solennel,
Agnès, chère enfant, ce message de moi,
Écho lointain d'amour, ô combien paternel.
Puis en ce début de juin, que te dirai-je encore ?
Sinon que je te souhaite pour le huit de ce mois,
Joyeux anniversaire ! Et quand les Palmes d'or ?

Remerciements

À Nathalie Mongin, mon agent littéraire et amie qui a toujours cru en moi.
À Michael Quiroga, qui m'a fait rire dans mes moments de déprime.
À Claudine Bourbigot, qui m'a soutenue pendant ces longs mois.
À Colette Ollivier-Chantrel, auteur qui m'a fait croire que j'en suis un.
À Marie-Pierre Thomas, pour son « Putain comme t'écris bien ! Continue ! »
À Laurence T., mon amie de toujours. Pour sa bienveillance et son amour inconditionnel.

Et aussi.
À Michel Lafon et Pierre Fery, qui m'ont laissé carte blanche, à Maïté Ferracci, qui m'a accompagnée tout au long de cette aventure.
Et merci aussi à ma sœur, qui n'est pas fâchée alors qu'elle n'était pas pour ce livre !

Composition : **Compo Méca Publishing**
64990 Mouguerre

Photographie de couverture : © Nancy Coste / Corbis

118, avenue Achille-Peretti – CS 70024
92521 Neuilly-sur-Seine Cedex

www.michel-lafon.com

ISBN : 9782749926209